

COLLECTION
LES GEANTS



Arthur

RIMBAUD

FRÉDÉRIC MUSSO

LES GEANTS

1^{re} série

**DANTE
MACHIAVEL
RABELAIS
CERVANTES
SHAKESPEARE
LA FONTAINE
MOLIERE
VOLTAIRE
GOETHE
SCHILLER
BYRON
BALZAC
HUGO
POE
BAUDELAIRE
TOLSTOI**

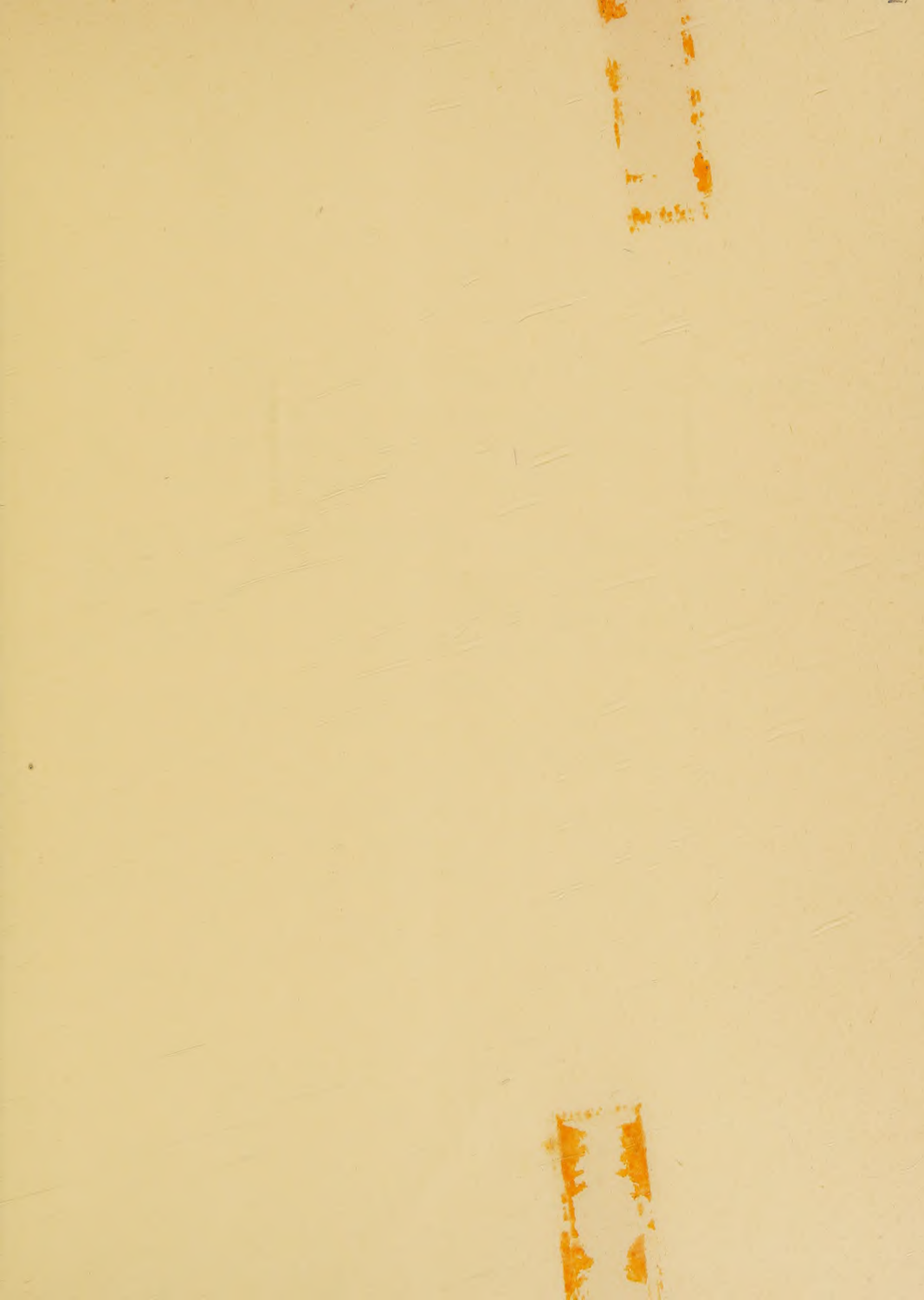
2^e série


**PROUST
VALERY
DUMAS
MONTAIGNE**

A paraître :

**VERLAINE
GIDE
SAND
MUSSET
STENDHAL
ZOLA
CAMUS
FLAUBERT
SAINT-EXUPERY
ROUSSEAU
PERRAULT**

Jaquette : illustration de
Fernand Léger pour les « Illu-
minations » de Rimbaud.
Louis Grosclaude, éditeur.





Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
Kahle/Austin Foundation

A noir, E blanc, Rouge, U vert, O bleu : rayelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes :
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombinent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombre, E, ^{frissonnant} ~~frissonnant~~ Des vapeurs et des tentes
Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles ;
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes ;

U, cycles, vibrations divins des mers virides,
Paix des pâtes semées d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts durs ;

O, Suprême Clairon plein des stupeurs étranges,
Silences traversés des tonnerres et des Anges.

— O l'Omega, rayon violet de Ses Yeux ! — A. Rimbaud

Arthur



Collection «Les Géants»

(Création E.Orlandi)

RIMBAUD

par Frédéric MUSSO

Editions Pierre Charron

1972
AL BRIGHT COLLEGE LIBRARY

Directeur de la collection :
François FONVIEILLE-ALQUIER

Réalisation artistique :
Jean-Claude VAUBOURG

Recherche iconographique :
Henri MAISONGRANDE

Secrétariat de rédaction :
Danielle GRAU

En frontispice, Arthur Rimbaud dessiné par Verlaine en 1872.

«Je est un autre»

J'ai de mes ancêtres gaulois l'œil bleu blanc, la cervelle étroite, et la maladresse dans la lutte. Je trouve mon habillement aussi barbare que le leur. Mais je ne beurre pas ma chevelure.

Les Gaulois étaient les écorcheurs de bêtes, les brûleurs d'herbes les plus ineptes de leur temps.

D'eux, j'ai : l'idolâtrie et l'amour du sacrilège ; — oh ! tous les vices, colère, luxure, — magnifique, la luxure ; — surtout mensonge et paresse.

J'ai horreur de tous les métiers. Maîtres et ouvriers, tous paysans, ignobles. La main à plume vaut la main à charrue. — Quel siècle à mains ! — Je n'aurai jamais ma main. Après, la domesticité mène trop loin. L'honnêteté de la mendicité me navre. Les criminels dégoutent comme des châtrés : moi, je suis intact, et ça m'est égal.

Mais ! qui a fait ma langue perfide tellement, qu'elle ait guidé et sauvegardé jusqu'ici ma paresse ? Sans me servir pour vivre même de mon corps, et plus oisif que le crapaud, j'ai vécu partout. Pas une famille d'Europe que je ne connaisse. — J'entends des familles comme la mienne qui tiennent tout de la déclaration des Droits de l'Homme. — J'ai connu chaque fils de famille !

Si j'avais des antécédents à un point quelconque de l'histoire de France !

Mais non, rien.

Il m'est bien évident que j'ai toujours été race inférieure. Je ne puis comprendre la révolte. Ma race ne se souleva jamais que

pour piller : tels les loups à la bête qu'ils n'ont pas tuée.

Je me rappelle l'histoire de la France fille aînée de l'Eglise. J'aurais fait, manant, le voyage de terre sainte ; j'ai dans la tête des routes dans les plaines souabes, des vues de Byzance, des remparts de Solyme ; le culte de Marie, l'attendrissement sur le crucifié s'éveillent en moi parmi mille féeries profanes. — Je suis assis, lépreux, sur les pots cassés et les orties, au pied d'un mur rongé par le soleil. — Plus tard, reître, j'aurais bivaqué sous les nuits d'Allemagne.

Ah ! encore : je danse le sabbat dans une rouge clairière, avec des vieilles et des enfants.

Je ne me souviens pas plus loin que cette terre-ci et le christianisme. Je n'en finirais pas de me revoir dans ce passé. Mais toujours seul ; sans famille ; même, quelle langue parlais-je ? Je ne me vois jamais dans les conseils du Christ ; ni dans les conseils des Seigneurs, — représentants du Christ.

Qu'étais-je au siècle dernier : je ne me retrouve qu'aujourd'hui. Plus de vagabonds, plus de guerres vagues. La race inférieure a tout couvert — le peuple, comme on dit, la raison ; la nation et la science. (...)

Maintenant je suis maudit, j'ai horreur de la patrie. Le meilleur, c'est un sommeil bien ivre, sur la grève. (...)

— Ah ! je suis tellement délaissé que j'offre à n'importe quelle divine image des élans vers la perfection.

O mon abnégation, ô ma charité merveilleuse ! ici-bas, pourtant !

De profundis Domine, suis-je bête !



« Ils veulent étendre la teinte plate qui marque leur pays sur une carte... » (Siège et bombardement de Paris)

La tradition

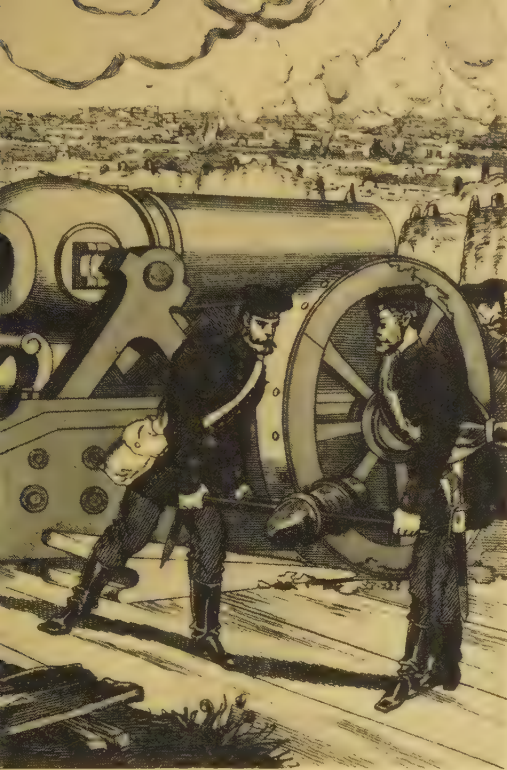
Ce qu'Arthur Rimbaud n'a pas écrit et qui révèle l'homme.

En 1870 : « Quel travail ! Tout à démolir, tout à effacer dans ma tête ! Ah ! il est heureux, l'enfant abandonné au coin d'une borne, élevé au hasard, parvenant à l'âge d'homme sans aucune idée inculquée par des maîtres ou par une famille ; neuf, net, sans principes, sans notions, — puisque tout ce qu'on nous enseigne est farce ! — et libre, libre de tout ! »

— « Ce qui fait ma supériorité, c'est que je n'ai pas de cœur ».

Devant les Allemands qui, en 1871, manœuvrent sur la place de Charleville :

« Ces gens-là nous sont bien inférieurs ! Oui, le peuple allemand paiera cher sa victoire. Les imbéciles ! Derrière leurs aigres trompettes et leurs plats tambours, ils s'en retournent dans leur pays manger des saucisses, et ils croient que c'est fini. Mais attends un peu ! Les voilà maintenant militarisés à outrance, et pour longtemps, et sous des maîtres bouffis d'orgueil, qui ne les lâcheront pas. Ils vont avaler toutes les saletés de la gloire. Obligés de se maintenir en face de l'Europe envieuse et inquiète, qui leur préparera des coups de Jarnac, ils en ont pour cinquante ans à être cravachés... Je vois d'ici l'administration de fer et de



les Allemands, 5 janvier 1871. Image d'Epinal).

folie qui va encaserner la société allemande, la pensée allemande... et tout cela, pour être écrasés à la fin par une coalition !... Si encore ils s'en tenaient à la ridicule satisfaction d'avoir été les plus forts ! Mais non, ils nous prennent deux provinces : ils veulent étendre la teinte plate qui marque leur pays sur une carte... afin d'être bien sûrs qu'on reviendra un jour leur tomber dessus ! Bismarck est plus idiot que Napoléon 1^{er} !... »

—« *La veille de son départ pour Paris (septembre 1871), Rimbaud à Delahaye* : « Voici ce que j'ai fait pour leur présenter en arrivant, » confie Rimbaud à son ami ; et il lui récite le *Bateau ivre*. Après sa lecture, et l'émotion qu'elle lui a causée, il devient triste :

« Ah ! oui, on n'a rien écrit encore de semblable, je le sais bien... Et cependant, ce

semblable, je le sais bien... Et cependant, ce monde de lettrés, d'artistes !... Les salons ! les élégances !... Je ne sais pas me tenir, je suis gauche, timide... Je ne sais pas parler... Oh !... pour la pensée, je ne crains personne... Ah !... qu'est-ce que je vais faire là-bas ?... »

L'art : « Ces tableaux célèbres sont des débris. Si on lui compare la littérature, la peinture a une infériorité que je trouve définitive : elle ne dure pas. » (après une visite au Louvre, 1872).

Sur Verlaine : « Très gentil, mais... s'il est ivre, inutile de discuter, parce qu'alors il tire son couteau, et on n'a plus qu'à ficher le camp. »

Sur Paris : « Paris n'est qu'une jolie ville de province... »

Charleville (1879). Entre deux voyages :

« Acheter des bouquins et surtout de pareils, c'est complètement idiot ! Tu portes une boule sur tes épaules qui doit complètement remplacer tous les livres. Ceux-ci, rangés sur des rayons, ne doivent servir qu'à dissimuler les léprosités des vieux murs ! »

1885. Harrar. Par Alfred Bardey :

« Habituellement silencieux et triste, comme je vous l'ai dit, il lui arriva, quand, les affaires n'allant pas leur train, nous nous trouvions astreints à un repos forcé, de bavarder pendant de longues heures avec volubilité. Mais ces moments d'expansion furent rares, et la littérature n'était pas en jeu. Un jour, cependant, il parla vaguement du Quartier Latin, où il avait connu, disait-il, sans la moindre vanité, des écrivains, des peintres et des artistes, mais pas de musiciens (il en fit drôlement la remarque)... Mais il tourna vite court, concluant qu'il avait « assez connu ces oiseaux-là ! »

« Une autre fois, il évoqua, mais d'une façon très voilée, un séjour à Londres, qui n'avait laissé dans son esprit que le souvenir d'une « période d'ivrognerie »... (d'après un témoignage recueilli par Jean-Paul Vaillant.)



La vie

« J'ai reçu au cœur le coup de la grâce. Ah ! Je ne l'avais pas prévu ! »

On chercherait en vain des signes. Les poètes naissent souvent dans des lieux peu fréquentés par les muses. Jusqu'à l'avènement de Jean-Nicolas, Arthur Rimbaud, le 20 octobre 1854, à six heures du matin, la petite cité de Charleville, s'était enorgueillie de deux érudits bénédictins, d'un physicien polygraphe, d'un ministre de la guerre et d'un maréchal de camp.

Des antécédents littéraires ? On ne pourrait les chercher que chez son père, un officier sorti du rang, fantasque et dévoré par la passion d'écrire. D'une œuvre manuscrite



Ci-contre, à gauche, Rimbaud par Coussens et au-dessus à droite par Valentine Hugo. Deux portraits qui expriment l'un la révolte et l'autre la douceur de l'enfant sage de Charleville.

Ci-contre à droite, sa maison natale, douze rue Napoléon, aujourd'hui rue Thiers et l'église paroissiale de Charleville (détruite en 1863), où il fut baptisé. Ces lieux ne laissent rien deviner de l'exceptionnelle aventure qui va bouleverser la poésie.





Ci-dessus, la place Ducale de Charleville, telle que la connut Rimbaud. Elle tient son nom de ce que la cité fut fondée, en 1606, par le duc de Mantoue. De la même époque date le Vieux Moulin, situé sur un bras dormant de la Meuse, où Arthur et son frère Frédéric (ci-contre, en premiers communiant), allaient jouer et rêver d'océan. C'est peut-être de ces jeux que naquirent les rutilantes images du « Bateau ivre », que le poète composa avant de connaître la mer. Ci-contre à l'extrême-droite, Isabelle, la sœur de Rimbaud, par Paterne Berrichon, son époux. Elle fut le soutien du poète lorsqu'il revint d'Ethiopie, partagea ses dernières heures, recommanda son âme à Dieu et entreprit ensuite, avec Berrichon, de faire de la vie d'Arthur l'histoire d'une vie édifiante.

considérable (annotation du Coran pendant la conquête d'Alger, traités d'éloquence et de technique militaires), on ne possède que quelques maximes ornant les pages d'une *Grammaire nationale*. Le capitaine Rimbaud avait rencontré sa future femme, Vitalie Cuif, un soir d'été 1852, au cours d'un concert que donnait son régiment, le 47^e de Ligne, dans un square de Mézières. L'un et l'autre désiraient s'établir. L'officier atteignait la quarantaine. Vi-

talie n'avait pas eu jusqu'alors une vie heureuse ; son père, cultivateur à Roche, près d'Attigny, était un homme faible ; ses frères couraient les cabarets. Ce mariage lui donna quatre enfants : Frédéric, Arthur, Vitalie, Isabelle. Le hasard des garnisons éloigna le père du foyer : Crimée, Lyon, Strasbourg, Dijon. En 1860, on n'entendit plus parler de lui. Deux ans plus tard, Madame Rimbaud faisait courir le bruit qu'elle était veuve.

L'école buissonnière

Sous la tutelle rigide de sa mère, Rimbaud mène une existence de bon élève et collectionne les prix au collège de Charleville. Pour sa première communion, il pose sagement devant le photographe. Mais le fort en thème qui fait les vers latins de ses camarades, déchaîne leurs rires en transformant, devant le professeur, le « *debellare superbos* » de l'*Énéide* en « *dégueulare superbos* ». Un autre enfant s'éveille dans l'enfant modèle. Un orgueilleux solitaire qui étouffe « des malédic-

tions le long des rivières », qui pose en rêvant son regard clair sur la ligne sombre des Ardennes. « Le recours aux forêts — ce n'est pas une idylle qui se cache sous ce mot », écrira un poète de l'autre côté de la frontière. Pour l'instant, dans la torpeur de Charleville, la poésie reste le seul recours. A quinze ans, Rimbaud publie ses premiers vers dans la « *Revue pour tous* ».

Un an plus tard, en rhétorique, Georges Izambard, un professeur nouvellement nommé au collège, devine la

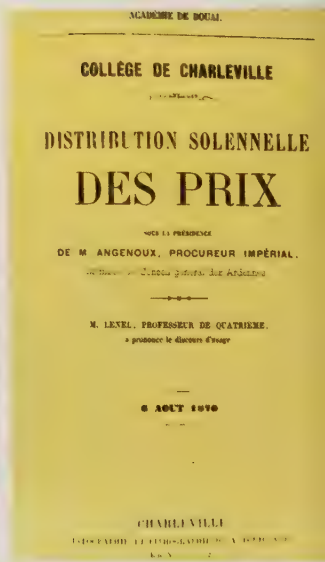




*Pendant que sa plus jeune sœur
Vitalie (ci-contre)
compte par ennui les marronniers
de l'avenue, Rimbaud
latinise comme un vétéran, rafle
tous les prix de sa
classe au collège de Charle-
ville. Mais le fort
en thème (et en version) se mue
bientôt en irréductible
cancre. La guerre de 1870 est
venue rompre le cours
de ces morosités provinciales.*

*Le poète en rupture
de collège se sent irrésisti-
blement attiré par la
capitale où l'ordre est vaincu.*

*Ci-dessus, attaque d'une
barricade pendant la commune.*





DISCOURS LAYES (Prix d'honneur).

Prix. Rimbaud, Arthur, 3.
Prix. Henry, Léon, 2.
Acc. Jeanjot, Evrard, 2.
Acc. Dupont, Charles, 2.
Acc. Binard, Arthur, 3.
Acc. Delahaut, Jules, 2.
Acc. Labouverie, Émile, de Charleville.

Discours académiques.

Acc. Jeanjot, Evrard, de Sedan.

DISCOURS FRANÇAIS.

Prix. Rimbaud, Arthur, 1.
Prix. Jeanjot, Evrard, 3.
Acc. Henry, Léon, 3.
Acc. Billaudet, Camille, 3.
Acc. Delahaut, Jules, 3.
Acc. Binard, Arthur, 4.
Acc. Maljean, Julien, de Mézières.

VERS LATINS.

Prix. Rimbaud, Arthur, 3.
Prix. Henry, Léon, 4.
Acc. Jeanjot, Evrard, 4.
Acc. Binard, Arthur, 3.
Acc. Delahaut, Jules, 4.
Acc. Dupont, Charles, 3.
Acc. Billaudet, Camille, 4.

Discours académiques.

Prix. Rimbaud, Jean-Nicolas-Arthur, de Charleville.
Prix. Henry, Marie-Aug.-Prosper-Léon, de Fumay.
Acc. Godefroy, Jean-Baptiste-Félix, de Landricamps.

VERSION LATINE.

Prix. Rimbaud, Arthur, 6.
Prix. Henry, Léon, 3.
Acc. Delahaut, Jules, 3.
Acc. Billaudet, Camille, 3.
Acc. Jeanjot, Evrard, 3.
Acc. Arnaud, Léon, de Charleville-St-Hubert.
Acc. Poncelet, Léon, de Nouan.

passion de son élève et devient son confident. Il lui fait lire Villon, Rabelais, Hugo, Baudelaire, Lecomte de Lisle, Verlaine. Le disciple, qui possède déjà son propre génie, accumule les poèmes avec ferveur lorsque, au milieu de l'été 70, la guerre éclate. Une guerre bénie qui bouscule la vie paisible de la province.

Rimbaud vend ses livres de prix, passe la frontière belge et prend le train pour Paris. Pour n'avoir acquitté qu'une partie de son passage, il ne connaîtra de la capitale que la prison de Mazas. Son professeur paie la somme due et le recueille à Douai. Là, le fugueur vit des journées heureuses, à lire, à se promener, à calligraphier ses poèmes sur de grandes feuilles de papier.

Une lettre va interrompre ce paisible séjour. Madame Rimbaud exige le retour immédiat de son fils. Arthur rentre à Charleville, à travers bois, mais ce n'est que pour s'enfuir à nouveau vers la Belgique. Déçu, il revient à Douai. Cette fois, la « bouche d'ombre » dépêche la police pour récupérer l'impossible rejeton.

Rimbaud semble s'apaiser. Il hante la bibliothèque municipale et court la Meuse en

compagnie de son camarade Ernest Delahaye. Cependant, ses fugues n'ont fait qu'aviver son goût de la « liberté libre ». « Je meurs, je me décompose dans la platitude, dans la mauvaiseté, dans la grisaille », écrit-il.

En janvier 1871, les Allemands occupent Charleville-Mézières. Rimbaud vend sa montre et se rend à Paris. Pour l'heure, les libraires ne se soucient pas de poésie ; ils ont rempli leurs vitrines de littérature patriotique. Ecœuré, le fugueur rentre à Charleville en traversant les lignes ennemies. « Paris n'est plus qu'un estomac », confie-t-il à Delahaye, avant de reprendre ses lectures...

C'est l'époque du « Merde à Dieu » écrit sur les bancs du jardin public, des cheveux longs qui provoquent les quolibets. Le 18 mars, un événement vient dissiper l'ennui : la proclamation de la Commune. Rimbaud exulte « Ça y est ! L'ordre est vaincu ». Il s'en faut. La réouverture du collège est annoncée. Après avoir songé à prendre le maquis, le poète compose le *Chant de guerre parisien*, *Les Mains de Jeanne-Marie* et envoie à Demeuny la fameuse *Lettre du Voyant*.

Le « voleur de feu » brûle du

désir d'administrer la preuve de son génie. Au café de l'Univers où il « déterre d'anciens imbéciles du collège », il rencontre le père Bretagne, employé aux Contributions indirectes. Cet étrange personnage, épris de littérature, lui propose de le recommander à Verlaine qu'il a connu à Arras. Rimbaud adresse au poète parisien une longue

lettre agrémentée de quelques-unes de ses pièces. En attendant la réponse, il compose le *Bateau ivre*, morceau de bravoure destiné à étonner la capitale. Verlaine répond enfin : « Venez, chère grande âme, on vous attend, on vous désire... » A la fin du mois de septembre, muni de son *Bateau ivre*, Rimbaud s'embarque pour l'aventure.

Le dérèglement des sens

C'est une sorte de paysan, un potache trop vite poussé qui débarque à Paris. Verlaine s'étonne qu'un enfant au regard si clair ait pu écrire un poème si dur que les *Premières Communions*. De son côté, Rimbaud imagine mal l'auteur des *Poèmes saturniens* et des *Fêtes galantes*, le jeune turc du Parnasse, dans un décor bourgeois, jeune époux et futur père. Mais Verlaine l'entraîne bientôt dans un autre monde : celui de la bohème. Il l'exhibe au « Banquet des Vilains-Bonshommes », qui, une fois par mois, réunit les Parnassiens. Rimbaud lit le *Bateau ivre* et provoque stupeur et admiration. « C'est le diable au milieu des docteurs »,

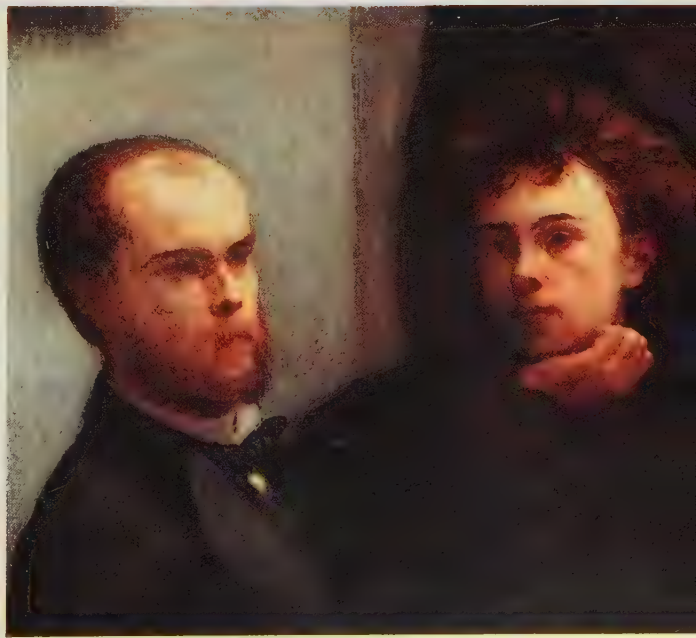
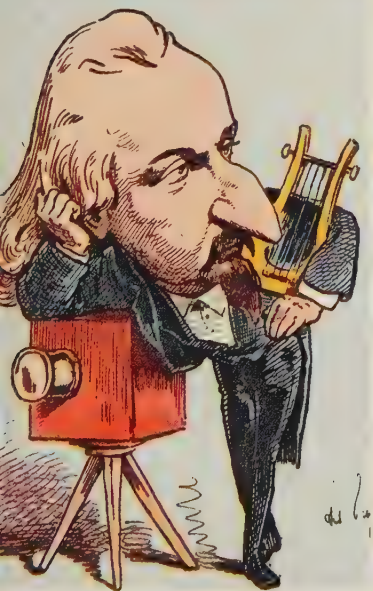
écrit Léon Valade. Le « jeune sauvage » passe pour un phénomène. On le mène chez le photographe Etienne Carjat, spécialiste des grands hommes. On le présente à Banville à qui il propose de démolir l'alexandrin et dont il dira, après sa visite : « C'est un vieux c... ». Cependant, la curiosité fait vite place à l'irritation. Rimbaud décourage ses nouveaux amis par sa hargne et sa maussaderie. Seul, Verlaine, qu'il veut arracher à la vie bourgeoise, lui reste attaché. Ils courent le Quartier Latin, font quelques apparitions chez les Parnassiens qui ont transformé les Vilains-Bonshommes en Cercle Zutique, sacrifice au culte de la « verte » (l'absinthe)



Pour l'enfant de Charleville, l'aventure littéraire ne peut être menée qu'à Paris : Ci-dessus, le Vieux Pont Saint-Michel. Rimbaud, après la fameuse invitation de Verlaine : « Venez, chère grande âme... » rejoint son futur compagnon de grandeur et de misère poétique. Ci-contre à l'extrême droite, un détail du tableau de Fantin-Latour, qui représente les deux poètes. Rimbaud étonne d'emblée avec le « Bateau ivre » qu'il récite au cours d'un des dîners des « Vilains-Bonshommes ». On le mène chez Etienne Carjat, le photographe des célébrités. Mais l'adolescent va vite lasser Paris.



ÉTIENNE CARJAT





Rimbaud, « l'époux infernal » et Verlaine, « la vierge folle » s'évadent de Paris pour mener une vie précaire et désordonnée dans le Londres de 1872, où se sont réfugiés quelques exilés de la Commune. Ils y feront deux séjours puis leurs furieuses disputes les mèneront au drame de Bruxelles (ci-contre, la place Royale). Verlaine, ivre, blesse son compagnon d'un coup de revolver. Ci-contre, Rimbaud après le drame, tableau de Jef Rosman.

et fument le haschich. Des deux compagnons, c'est le plus jeune qui mène le train. L'auteur de la *Lettre du voyant* met sa théorie en pratique. Verlaine, pris de vertige devant l'enfant rebelle qui lui ouvre des voies insoupçonnées en poésie, néglige son ménage, malgré la naissance d'un fils. Pour éloigner le « mauvais ange », sa jeune femme demande la séparation de corps. Furieux, Rimbaud rentre à Charleville. La capitale ne l'a pas accueilli comme un homme de lettres. Il reprend ses courses dans la campagne ardennaise avec Delahaye, son ami d'enfance, et écrit plusieurs poèmes : *Mémoire, Michel et Christine, Chanson de la plus haute tour...*

Au mois de mai 1872, décidé à prendre sa revanche, Rimbaud revient à Paris. Verlaine a « retapé son ménage » mais il résiste mal à l'adolescent de 18 ans qui tient ses assises à « l'Académie d'absomphe », un débit de boisson du Quartier Latin, et qui, la nuit, dans une chambre misérable, écrit ses derniers poèmes, magnifiques et désabusés. Un dimanche de juillet, à la recherche d'une tisane pour sa femme, il rencontre Rimbaud qui lui demande de le suivre en Belgi-

que. Il tente de le raisonner. « Fous-nous la paix avec ta femme, on part ! », répond Rimbaud. « Alors je l'ai suivie, naturellement », dira plus tard le pauvre Lélian.

Leur fuite ressemble à une escapade de collégiens. Après un été en Belgique, ils s'embarquent pour l'Angleterre. Rimbaud voit la mer pour la première fois. Londres les enchante. Ils visitent le métropolitain tout neuf, le musée de Madame Tussaud, les quais de la Tamise et fréquentent les clubs des exilés de la Commune. Mais en France, la menace se précise : la femme de Verlaine a engagé une procédure de séparation. Rimbaud est mis en cause. Aussitôt, la « mother » qui craint pour l'honneur de la famille, lui donne l'ordre de rentrer à Charleville.

Habité par les images londonniennes, le poète s'ennuie dans la vieille cité toujours occupée par les Prussiens. Ses anciens amis ne lui sont plus d'aucun secours. Une lettre de Verlaine malade le rappelle à Londres. Là, agacé par les plaintes de son compagnon, il prend une carte de lecteur au British Museum et se consacre à l'étude de l'anglais. Ses ressources s'amenuisent. En avril 1873, il est obligé de rentrer à Roche où

sa famille s'est installée. Pendant que son frère et sa sœur travaillent au domaine, il s'enferme dans le grenier pour composer une autobiographie : le *Livre nègre*, qui deviendra *Une Saison en enfer*.

Il lui reste à atteindre le fond de cet enfer. Verlaine rôde dans la région. Ils se rencontrent en Belgique et s'embarquent à nouveau pour l'Angleterre, cette fois pour mener une vie misérable. A la suite d'une de leurs querelles, Verlaine quitte Londres. Pour la première fois, « l'époux infernal » supplie : « Reviens, reviens cher ami... » et rejoint son compagnon à Bruxelles, mais c'est

pour lui annoncer son désir de rentrer en France. Verlaine le blesse au poignet d'un coup de revolver. Arrêté, il est condamné à deux ans de prison.

Après quelques jours d'hôpital, Rimbaud revient à Roche et s'enferme dans le grenier. Il peut maintenant terminer la *Saison en enfer*. « Mon sort dépend de ce livre », dit-il à Delahaye. Seul un livre peut le sauver, lui donner la place qu'il brigue dans le monde des lettres. Il fait imprimer la *Saison* à Bruxelles et en expédie quelques exemplaires à Forain pour qu'il les distribue autour de lui. Le détenu de Mons reçoit le sien avec cette dédicace laconique : « à P. Verlaine ».

La quête de l'Orient

Rimbaud se rend à Paris pour lancer la *Saison*. L'affaire de Bruxelles l'a précédé. Les anciens amis se détournent de lui. Seul un poète provençal, Germain Nouveau, accepte de lui serrer la main. Dépité, Rimbaud rentre à Roche et brûle les quelques exemplaires qu'il possède de son livre, abandonnant un stock impayé de 500

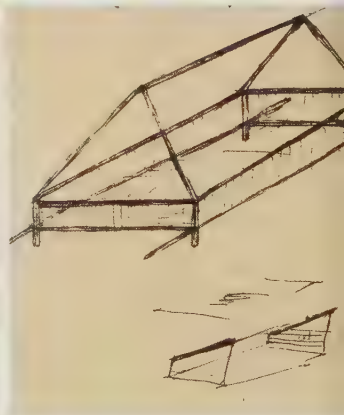
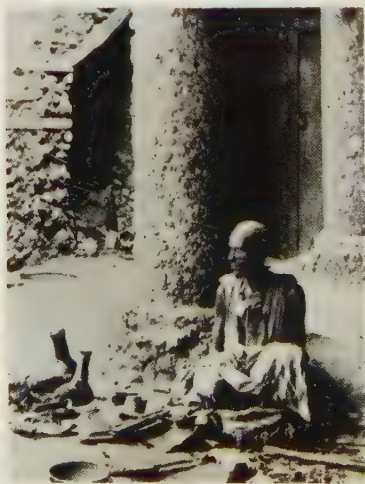
volumes chez l'imprimeur. On ne les découvrira qu'en 1901.

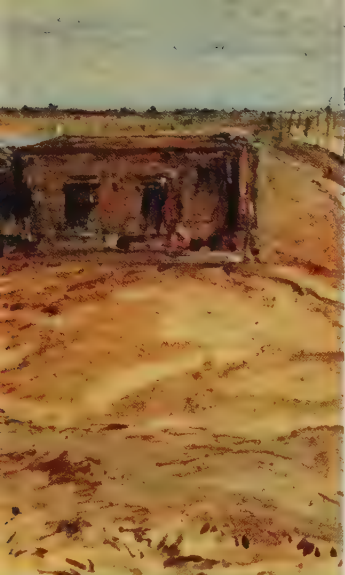
Pendant l'hiver 1873 l'ennui devient trop fort dans les Ardennes. Rimbaud rêve de la grande ville brumeuse et libre. Il saute à Paris, « enlève » Germain Nouveau et l'emmène à Londres. Des leçons de français leur assure une misère à peine supporta-





Dès 1874, le poète se tait en Rimbaud pour laisser la place à « l'homme aux semelles de vent », à l'aventurier parcourant « l'Europe aux anciens parapets » : ci-dessus à gauche, la malle de Rimbaud au musée de Charleville. Mais après chacun des voyages qui le menèrent en Italie, en Allemagne et en Autriche (ci-contre, une vue de Vienne où il fut dévalisé), le poète revenait prendre des forces à Roche, dans la ferme maternelle, où il hivernait parmi les siens. Pendant ces longues haltes, il se préparait à de nouveaux départs en étudiant les langues et les dialectes des pays qu'il voulait visiter. Le soleil et l'Orient le fascinaient déjà. Bientôt il ne rêvera plus que d'Afrique.





*Lorsque Rimbaud arrive à Aden, en 1880, cela fait quinze ans que l'ouverture du canal de Suez a déve-
loppé le commerce dans cette partie de l'Afrique. Le poète défroqué est embauché dans une firme d'im-
portation-exportation. Installé au Harrar (ci-contre en haut, sa maison et en bas au centre, le magasin de manutention), il croit faire rapidement fortune, mais il doit bientôt déchanter.
« Je trime comme un âne... » écrit à sa famille un Rimbaud épuisé et prématurément vieilli (ci-contre à l'extrême droite). Pendant dix ans, il va tenter d'épaissir sa ceinture d'or en se livrant à la bimbeloterie et au trafic d'armes. En 1891, une tumeur au genou le paralyse. Il se fait transporter à la côte dans une civière dessinée par lui (ci-contre).*

ble. Rimbaud reprend et complète une sorte de carnet de route commencé il y a deux ans à Charleville : les *Illuminations*. Germain Nouveau l'aide à recopier ses poèmes puis l'abandonne brusquement : son avenir littéraire ne peut se jouer qu'à Paris. A Londres, il dissipe ses chances.

Rimbaud, effrayé par la solitude, écrit à sa mère qui vient séjourner pendant un mois auprès de lui, en compagnie de la petite Vitalie. Puis il s'éloigne de Londres pour enseigner dans une institution privée à Reading, avant de rentrer à Charleville. Il a 20 ans, quelques échecs derrière lui, une bonne connaissance de l'anglais et le désir de « réussir quelque chose ». L'aventure littéraire semble terminée. Maintenant, il veut devenir un homme, gagner sa vie. Pourvu d'un viatique maternel, il se rend à Stuttgart où il trouve une place de répétiteur. Entre-temps, Verlaine a été libéré. C'est un croyant sincère qui écrit à l'époux infernal : « Aimons-nous en Jésus », et qui le rejoint en Allemagne. Rimbaud l'accueille froidement mais lui remet le manuscrit des *Illuminations*. Agacé par les sermons du pauvre Lélian, il l'entraîne

dans les brasseries de Stuttgart et l'enivre. L'entrevue tourne en pugilat.

Au printemps 1875, Rimbaud passe le Saint-Gothard à pied. Il tombe malade à Milan. A Livourne, le consulat de France le rapatrie. Une fois de plus, il finit l'année dans sa famille.

Quel destin l'enfant prodigue est-il en train de se forger pendant ses quartiers d'hiver ? Enfermé dans un coffre, il étudie l'arabe, l'indoustan, l'amharique. Il parle maintenant de préparer son bachot ès sciences. Déjà, il devine en lui l'appel de l'Orient. Au printemps, il reprend la route, vers l'est cette fois. Mais à Vienne, il se fait dévaliser par un cocher de fiacre. Arrêté pour vagabondage, il est escorté par la police jusqu'à la frontière bavaroise. De là, il se rend une fois de plus à Charleville.

Cette tentative malheureuse ne le décourage pas. La Hollande recrute des mercenaires pour rétablir l'ordre à Java. Rimbaud gagne à pied les Pays-Bas, signe un engagement de trois ans et touche sa prime, bien décidé à désertir. Embarqué sur le « Prinz van Orange », il abandonne le navire à Java. Une lettre de Delahaye retrace son étonnant périple :



Vue de l'hôpital de la Conception à Marseille.



La tombe d'Arthur Rimbaud à Charleville.

« Il est revenu !!! D'un petit voyage, presque rien. Voici les stations : Bruxelles, Rotterdam, Le Helder, Southampton, Gibraltar, Naples, Suez, Aden, Sumatra, Java (deux mois de séjour !), Le Cap, Sainte-Hélène, Ascension, les Açores, Queens-town, Cork (en Irlande), Liverpool, Le Havre, Paris et toujours, pour finir... à Charlestown ».

Après un nouvel hivernage en famille, la bougeotte le reprend. En mars 1877, on retrouve sa trace à Brême. Il serait engagé comme interprète par le cirque Loisset qui part en tournée dans les pays scandinaves. Mais pendant l'été, il rejoint sa ville natale.

Cette fois, son ambition se précise : devenir ingénieur

dans un pays lointain. Il descend à Marseille et s'embarque pour Alexandrie. Atteint de fièvre pendant la traversée, il est débarqué à Civita-Vecchia. Il en profite pour visiter Rome. A l'approche de l'hiver, il rentre à Charleville et s'embusque en attendant les beaux jours.

Au printemps 1878, il traverse à pieds « l'Europe aux anciens parapets » : Hambourg, Paris, les Vosges, la Suisse, l'Italie. A Gênes, il s'embarque à nouveau pour Alexandrie. De là, il se rend à Chypre où il trouve une place de chef de carrière dans une exploitation française. Au début de l'été 79, une typhoïde le ramène parmi les siens. L'enfant prodige est devenu un homme presque affable. Il participe aux travaux de la

ferme. A son ami Delahaye qui l'interroge sur la littérature, il répond : « Je ne pense plus à ça ». Plus rien n'attire Rimbaud que la vie dans les pays chauds. Après un hiver de repos, il retourne à Chypre. Mais là, pour échapper au climat trop pénible de l'île, il s'embarque pour l'Egypte et passe en mer Rouge. A Aden, une maison de commerce l'embauche et le détache à Harrar, en Abyssinie. Pendant dix ans, il mène une existence de pionnier, de trafiquant, d'explorateur, sans plus connaître les haltes de Charleville. En 1891, une tumeur au genou le paralyse. Rapatrié à Marseille, il est amputé. Après un mois de séjour à Roche, il redescend vers la mer et meurt le 10 novembre, à l'hôpital de la Conception à Marseille.

Les Contemporains

« Pas même un compagnon. Je me voyais devant une foule exaspérée... »

Un ange en exil, a-t-on dit de Rimbaud. Cette solitude n'a pas toujours été obstinée. Hors la liaison orageuse avec Verlaine — il n'en attendait pas le bonheur mais un accès à la Voyance — des présences ont jalonné sa vie. L'enfance et l'adolescence d'abord, pendant lesquelles se développe le génie poétique, sont soumises pour une part à l'heureuse influence d'un professeur, Georges Izambard, qui sut faire lire son élève et lui fournir des lectures essentielles, le re-

cueillir après sa première fugue et ménager des journées consacrées à la poésie.

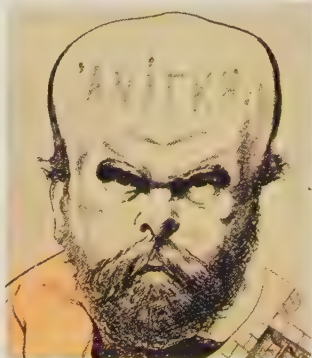
Ernest Delahaye restera le camarade de collège, le docile compagnon d'école buissonnière, l'auditeur attentif des bribes de poèmes que Rimbaud lance sur les rives de la Meuse. Il ne ménagera ni son admiration ni son amitié enthousiaste pour « l'épataant Arthur Rimbaud » : quelque chose de l'inclination qu'ont les élèves sans histoire pour les cancre superbes. Paul Demy, rencontré chez

Izambard (la poésie se fait militante dans les provinces), atteindra à la postérité non par son œuvre mais pour avoir reçu le manifeste poétique le plus radical de cette fin de siècle : la *Lettre du Voyant*.

Forain, surnommé « Gavroche », l'ami parisien, le compagnon des beuveries et des débauches littéraires au Quartier Latin, le peu scrupuleux diffuseur des quelques exemplaires de la *Saison en enfer* que Rimbaud lui envoyait de son « trou » de Ro-



Paul Demy, qui reçut la fameuse « Lettre du Voyant ».



Paul Verlaine, « la vierge folle » des échappées d'Angleterre.



Forain, dit « Gavroche », compagnon de bohème à Paris.



François Coppée, parnassien et auteur des « Humbles ».



A. Lemerre, le « bon éditeur », l'ami des Parnassiens.



Théodore de Banville, à qui Rimbaud adressa ses poèmes.



Charles Cros, qui fut l'ami de Verlaine et de Rimbaud.



Germain Nouveau, poète mauritien, fasciné aussi par l'Orient.



Ménélik, le roi du Choa, à qui Rimbaud destinait ses fusils.

che pour tenter de s'imposer dans la capitale.

Alphonse Lemerre était l'éditeur des poètes. C'est pour voir sa vitrine, passage Choiseul, que Rimbaud vint à Paris, au cours de sa deuxième fugue. Mais pour l'heure la ville préférait le « patrouillotisme » à la poésie. C'est à lui qu'il adressa sa lettre destinée à Théodore de Banville.

Le chef de file des Parnassiens eut ainsi le redoutable honneur de recevoir les pre-

miers textes de l'enfant de Charleville, qui demandait une place dans le « Parnasse contemporain ».

Charles Cros, l'inventeur floué du phonographe et de la photographie en couleur, l'ami de Verlaine puis de Rimbaud, le poète discret du *Coffret de Santal*.

Germain Nouveau, l'auteur des *Poésies d'Humilis* qui sut tendre la main à Rimbaud lorsque celui-ci, venu à Paris pour apprécier l'accueil ré-

servé à la *Saison en enfer*, se heurta à l'hostilité des poètes et des écrivains. Nouveau, homme de soleil comme Rimbaud, le suivit quelque temps à Londres puis l'abandonna pour sa propre quête de l'Orient, qui le mena à Beyrouth, en Espagne, à Alger.

Ménélik, le roi du Choa, porta le dernier coup aux ambitions de Rimbaud en refusant de payer à leur prix les fusils que le trafiquant lui avait apportés à grands frais.

Rimbaud de plus près

« Je reviendrai avec des membres de fer, la peau sombre, l'œil furieux... »

Parce que son œuvre est reçue comme un phénomène météorique, on a fait d'Arthur Rimbaud un « passant considérable », surgi de nulle part. On l'a réduit à un triptyque commode, dont chacun des volets — l'enfant sage, l'adolescent rebelle et le silencieux du désert — ne possède que peu de rapports avec les deux autres. Ces images complaisantes qui ordonnent une existence selon les règles strictes d'une souveraine fatalité, rendent mal compte de l'homme Rimbaud. Toute vie, même celle du génie, possède une trame plus ordinaire et plus subtile à la fois. Au cours de ses voyages les plus lointains, « l'homme aux semelles de vent », resta relié, comme par une longe, à une famille et à une province, et bien que l'une et l'autre se confondissent en une même détestation, il ne put jamais s'en détacher vraiment.

Par beaucoup de traits, le poète ressemble à sa mère : l'orgueil, l'obstination et, dans la dernière période de sa vie, l'avarice. Vitalie Rimbaud est une femme impitoyable. Sa dureté lui donne parfois un humour assez sombre : « Il a encore fait des progrès en mensonge, en hypocrisie et en tromperie » dit-elle de son aîné Frédéric. L'orgueil, on le sent dans la volonté de tenir un rang. Passée, d'une certaine manière, de la terre à la bourgeoisie, il n'est plus question pour elle de redescendre. A Charleville, elle vit avec ses enfants dans une digne solitude. Un témoin de l'époque, Louis Pierquin, les décrit se rendant à l'église : « En avant, les deux fillettes,

Vitalie et Isabelle, se tenant par la main ; au deuxième rang, les deux garçons, Frédéric et Arthur, portant chacun un parapluie de coton bleu. Le buste droit, corsage noir et gants de filoselle, la mère fermait la marche à distance réglementaire ». Cette femme, surnommée la « mother », « la mère Rimbe », la « daromphe », « la bouche d'ombre », « aussi inflexible que 73 administrations à casquettes de plomb », est peu prodigue de son amour. Sa rigueur provoquera l'hypocrisie de son fils :

*« Et la mère fermant le livre du devoir
S'en allait satisfaite et très fière, sans
|voir
Dans les yeux bleus et sous le front
|plein d'éminences
L'âme de son enfant livrée aux répu-
|gnances »*

Pour elle, seule compte la respectabilité. Tant qu'Arthur reste l'élève « un peu guindé, sage et douceâtre, aux ongles propres », tout va pour le mieux. Mais qu'il s'enfuit, elle envoie les gendarmes à ses trousses. « La police fait des démarches pour savoir où il est passé, écrit-elle à Georges Izambard, et je crains bien qu'avant le reçu de cette présente, le petit drôle se fasse arrêter une seconde fois ; mais il n'aurait plus besoin de revenir ; car je le jure bien, de ma vie, je ne le recevrai plus ».

Le malheur n'a pas épargné Vitalie Rimbaud qui, à soixante-quinze ans, se fait descendre dans le caveau familial pour, au-delà de la

vie, mettre de l'ordre parmi les siens. Rassurée sur le sort de son fils Arthur, elle écrit à Isabelle : « Maintenant, le voila bien placé, il durera longtemps, à moins qu'il n'arrive quelque chose d'extraordinaire : Dieu est le maître ».

Est-elle inhumaine ? On lui connaît une part d'ombre qui la sauve : « J'ai lutté contre toutes les adversités ; et puis j'ai réfléchi, j'ai regardé autour de moi, et je me suis convaincue, mais bien convaincue, que chacun de nous a au cœur, une plaie ». Son fils devenait-il cette plaie lorsqu'il écrivait dans *Mémoire* : « Madame se tient trop debout dans la prairie » ? Comment expliquer autrement les retours réguliers à Charleville et à Roche de 1871 à 1880 ? On y décèle un rythme comparable à celui des saisons. C'est toujours au début de l'hiver qu'il vient, enfant prodigue, affronter les foudres maternelles pour reprendre des forces et se préparer à s'envoler au printemps nouveau.

Henri Miller, qui, dans *Le Temps des Assassins*, fait de la révolte contre la mère, l'origine du génie d'Arthur Rimbaud, s'étonne que le poète ait pu permettre à la « daromphe » de lire le manuscrit d'*Une Saison en enfer*.

Plus tard, au Harrar, Rimbaud écrira régulièrement au siens, demandera des nouvelles. Dans une de ses lettres, froides et conventionnelles comme celles qu'écrivent les collégiens, sous la surveillance des Pères, il parle même de s'établir, de se marier et de faire de son fils un ingénieur...

A la figure de sa mère sont associées une ville et une province. Rimbaud trouva les mots les plus durs pour les décrire : « Ma ville natale est supérieurement idiote entre les petites villes de province », « L'atroce Charlestown ». Un ennui tenace empêche d'y vivre et réduit la petite sœur Vitalie à comp-

ter les arbres des avenues : « Cent onze maronniers sous les Allées, soixante-trois autour de la promenade de la gare ». « Roche ne vaut pas mieux ». « Quelle chierie ! Et quels monstres d'innocence ces paysans... Je suis abominablement gêné. Pas un livre, pas un cabaret à portée de moi, pas un incident dans la rue ». « Quelle horreur que cette campagne française ! ». Le spectacle des occupants prussiens le ragaillardit : « C'est épatant comme ça a du chien, les notaires, les vitriers, les percepteurs, les menuisiers et tous les ventres qui, chassapot au cœur, font du patrouillotisme aux portes de Mézières ; ma patrie se lève !... Moi, j'aime mieux la voir assise ». Pour lui, la vraie vie est ailleurs.

Rimbaud et la Commune

Lorsque le 18 mars 1871, la Commune est proclamée par les Parisiens, Rimbaud se trouve à Charleville. Il a quitté la capitale huit jours plus tôt, après avoir couru les libraires en quête de poésie. Mais l'heure était au « patrouillotisme ». Chez Lemerre et aux vitrines du Quartier Latin, on affichait des récits de guerre, des mémoires et des journaux du siège. A l'exception des « fantaisies, admirables, de Vallès et de Vermersch au « Cri du Peuple », rien ne trouve grâce à ses yeux...

Pourtant, il accueille la nouvelle avec enthousiasme. Le rhétoricien en rupture de collège, qui interpelle les prêtres, ne peut que triompher. La révolte renaît : « Robespierre, Saint-Just, Couthon, les jeunes vous attendent ! » Dans la rue, il s'adresse aux ouvriers : « Fini, mon brave, l'esclavage ! Le peuple est debout, les armes à la main ! La liberté se lève, avec le progrès et la justice ». L'ordre n'est cependant pas vaincu ; on parle

de reprendre les cours au collège. La mother se fait pressante : « Dans trois semaines, tu rentreras en classe »... « C'est ce que nous verrons ! », répond-il. Il lui faut à tout prix trouver de quoi échapper à cette échéance. Après une tentative dans le journalisme, il doit renoncer. Les autorités d'occupation suspendent la publication du « Progrès des Ardennes » où il a trouvé du travail...

C'est là que naît la légende de Rimbaud communal. Une double nécessité l'aurait poussé à Paris : l'appel de l'insurrection et les exigences de la bouche d'ombre : « Une place pour tel jour, ou la porte !... » Delahaye propose une première version : « Dans le courant d'avril, en six journées de marche, il parvient pour la troisième fois à Paris, se présente au premier groupe de fédérés. (...) Le voici enrôlé dans les « francs-tireurs de la Révolution », logé à la caserne de Babylone où régnait le plus beau désordre. (...) Vers la fin de mai, Rimbaud peut s'échapper de Paris... et il revient à pieds par Villers-Cotterêts, Soissons, Reims, Rethel, rapportant une fantaisie singulière... le *Chant de guerre parisien* ! »

Confronté avec la correspondance de Rimbaud, ce récit s'effondre. Le 13 mai, le poète est à Charleville d'où il écrit à Georges Izambard. Le surlendemain, il adresse à Demy la fameuse *Lettre du Voyant*, accompagnée du *Chant de guerre parisien*. Cette lettre se termine ainsi : « Vous seriez exécrable de ne pas répondre : vite, car dans huit jours je serai à Paris peut-être ».

Malgré cela, Patern Berrichon, le beau-frère de Rimbaud, tient pour acquise la participation du poète à la Commune. Celui-ci ne partira donc qu'après avoir adressé à Demy la *Lettre du Voyant*. Il faut compter six jours pour atteindre Paris. Cela mène au 22 mai.

Or, dès le 20 mai, les forces versaillaises occupent les abords immédiats de la capitale. La Semaine sanglante qui verra la fin de la Commune a commencé. Il n'est pas question pour Rimbaud de jouer un rôle quelconque parmi les fédérés traqués par les pantalons rouges.

Il ne reste plus qu'à reprendre la version Delahaye. « Dans le courant d'avril, en six journées de marche, il parvient pour la troisième fois... ». Une lettre de Rimbaud à Demy, écrite le 17 avril, nous permet de dater son départ : le 18 avril. Après six jours de marche, il atteint la capitale le 24 avril. Le temps de revenir à Charleville en traversant les patrouilles gouvernementales et les lignes prussiennes, réduisent le séjour parisien de Rimbaud à moins de deux semaines. Moins de deux semaines, pour « s'enrôler parmi les pétroleurs », « vadrouiller » en compagnie de Forain, composer *Le Cœur volé*, le *Chant de guerre parisien*, *Les Mains de Jeanne-Marie*... A peine revenu à Charleville, il écrit à Izambard et à Demy, sans leur dire un mot de ses aventures. En fait, la légende de Rimbaud ex-mitrailleur de la commune est difficile à soutenir. La vérité semble plus simple. Un adolescent qui n'a pas encore atteint dix-sept ans, est en train de fomenter une révolution poétique, si radicale et si neuve qu'il ne peut désertir pour rejoindre le tumulte de la capitale. La théorie de la voyance, a la première place dans la hiérarchie de ses travaux. « Je serai un travailleur : c'est l'idée qui me retient quand les colères folles me poussent vers la bataille de Paris, — où tant de travailleurs meurent pourtant encore tandis que je vous écris ! ». Jeune rebelle, il ne peut que saluer l'insurrection. Elle lui inspirera un de ses poèmes les plus tendres pour la femme : *Les Mains de Jeanne-Marie*.

Dans le même temps le poète a un sursaut. Rien ne doit le distraire de l'aventure qui le mènera aux confins de la poésie. Rien ne doit lui dérober son cœur :

*« Mon triste cœur bave à la poupe :
Sous les quolibets de la troupe
Qui pousse un rire général,
Mon triste cœur bave à la poupe,
Mon cœur couvert de caporal ! »*

Les partisans d'un Rimbaud communard ont avancé le vocabulaire militaire de ce poème comme la preuve d'une participation aux émeutes de Paris. Pendant le siège de Mézières et de Charleville, au cours de son dernier voyage dans la capitale, le poète a maintes fois observé le comportement de la troupe. En outre, n'est-ce pas l'apanage de la poésie — qui permettra à Rimbaud de composer le *Bateau ivre* sans avoir vu la mer — que de permettre d'inventer une réalité ?...

L'époux infernal

Si, pendant le siège de la capitale, les Parisiens font la queue devant les boucheries pour acheter du chien, du chat, voire du rat, en revanche ils ne manquent pas d'alcool. Verlaine, que quelques mois de mariage n'ont pas totalement réussi à transformer en paisible bourgeois, renoue avec son ancienne passion. L'absinthe libère en lui les démons trop longtemps brimés. Depuis qu'il vit dans l'ordre et la fidélité, il n'a rien publié et le bonheur de la *Bonne Chanson* commence de lui paraître un peu rance. Encore une fois, pour un poète, l'événement va prendre figure de destin. La révolution survient comme une libération. L'inspiration le visite à nouveau. Il vit l'aventure avec enthousiasme, jouant un

rôle quasi policier au bureau de presse de la Commune. Mais après la Semaine sanglante, il se retrouve sans situation, avec la perspective d'une vie terne auprès de beaux-parents sévères. C'est le moment que choisit un adolescent de province pour lui dire son admiration et lui envoyer de bons vers, des « renseignements bizarres » sur lui-même, qui le troublent. « Venez, chère grande âme, on vous appelle, on vous attend ». Cette phrase est un cri du cœur. Verlaine attend tout de cet adolescent qu'il ne connaît pas encore... Voici comment Mathilde Verlaine décrit Rimbaud à son arrivée : « ...son pantalon écourté laissait voir des chaussettes de coton bleu tricotées par les soins maternels. Lès cheveux hirsutes, une cravate en corde, une mise négligée. Les yeux étaient bleus, assez beaux, mais ils avaient une expression sournoise que, dans notre indulgence, nous primes pour de la timidité ».

Mais sous l'image de l'écolier maladroit, du diable aux poings énormes, Verlaine reconnaît immédiatement le voyant, « l'effrayant poète » comme écrira un des convives des dîners des Vilains-Bonshommes. Son hôte représente la liberté, le compagnonnage en poésie et les farces, l'invitation au voyage et la sensualité. Très vite le désordre s'installe entre les époux Verlaine. Les deux poètes vivent dans une intimité si grande qu'un chroniqueur écrira dans le compte rendu d'une pièce de théâtre : « Le poète saturnien Paul Verlaine donnait le bras à une charmante personne, Mlle Rimbaud ». L'expression est mal choisie car il semble que dans le « drôle de ménage », les rôles ne sont pas distribués ainsi. Rimbaud mène lucidement son expérience de la voyance, le « long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens ». Aux scrupules et aux hésitations du

pauvre Lélian, il oppose une impeccable résolution. « Il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que la quintessence. Ineffable torture où il a besoin de toute sa foi, de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, — et le suprême savant ! — car il arrive à l'inconnu !... » Verlaine, lui, ne forge pas son destin, il espère de son compagnon, un sésame, une formule magique, pour atteindre la vraie vie. « Vierge folle », il veut être conquis par « l'époux infernal ». Des deux compagnons, c'est Rimbaud qui a le plus parlé de leur commune aventure. Ainsi dans *Vagabonds*, un poème des *Illuminations* : « Pitoyable frère ! Que d'atroces veillées je lui dus ! Je ne me saisisais pas fermement de cette entreprise. Je m'étais joué de son infirmité. Par ma faute nous retournerions en exil, en esclavage. Il me supposait un guignon et une innocence très bizarres, et il ajoutait des raisons inquiétantes. Je répondais en ricanant à ce satanique docteur, et finissais par gagner la fenêtre. Je créais, par delà la campagne traversée par des bandes de musique rare, les fantômes du futur luxe nocturne.

Après cette distraction vaguement hygiénique, je m'étendais sur une pailleasse. Et, presque chaque nuit, aussitôt endormi, le pauvre frère se levait, la bouche pourrie, les yeux arrachés — tel qu'il se rêvait ! — et me tirait de la salle en hurlant son songe de chagrin idiot.

J'avais en effet, en toute sincérité d'esprit, pris l'engagement de le rendre à son état primitif de fils du soleil, — et nous errions, nourris du vin des cavernes et du biscuit de la route, moi pressé de trouver le lieu et la formule ».

De Londres à Bruxelles, l'idylle se transforme

peu à peu en esclavage. Le pauvre frère ne cesse de geindre, partagé entre ses sursauts de respectabilité, et l'enfer que lui propose l'archange du Mal. Rimbaud, lui, poursuit sa quête de la voyance. Malgré leurs « amours de tigre », il commence à se lasser des plaintes de son ami qui déjà s'interroge : « Peut-être devrais-je m'adresser à Dieu. Je suis au plus profond de l'abîme, et je ne sais plus prier ». Le 10 juillet 1873, c'est le drame de Bruxelles. Une semaine auparavant, Verlaine a abandonné Rimbaud à Londres après une dispute sordide. Mais « l'époux infernal » le rejoint en Belgique et lui annonce son départ pour Paris. Rimbaud raconte l'épisode dans sa déposition devant le juge d'instruction T'Serstevens : « Pendant que nous étions ensemble dans notre chambre, il descendit encore plusieurs fois pour boire des liqueurs ; il voulait toujours m'empêcher d'exécuter mon projet de retourner à Paris. Je restai inébranlable. Je demandai même de l'argent à sa mère pour faire le voyage. Alors, à un moment donné, il ferma à clef la porte donnant sur le palier et il s'assit sur une chaise contre cette porte. J'étais debout, adossé contre le mur d'en face. Il me dit alors : « Voilà pour toi, puisque tu pars ! », ou quelque chose dans ce sens ; il dirigea son pistolet sur moi et m'en lâcha un coup qui m'atteignit au poignet gauche ; le premier coup fut presque instantanément suivi d'un second, mais cette fois l'arme n'était plus dirigée vers moi, mais abaissée vers le plancher ».

Le 8 août, Verlaine est condamné à deux ans de prison. Rimbaud rentre à Roche. Dans la vie de chacun, un cycle s'est accompli. Pour l'un commence un long purgatoire qui le mènera jusqu'à la conversion et insufflera une nouvelle force à son génie. Pour l'autre, la saison en enfer est terminée. Il ne reste plus

qu'à la transcrire, furieusement, dans le grenier de la maison maternelle. Le *Livre nègre* sera la réalisation transfigurée de l'extraordinaire aventure de deux grands poètes, le journal de bord d'une hallucinante navigation. Mais pour Arthur Rimbaud, ce n'est qu'une étape de la voyance. D'autres voies s'ouvrent devant lui. Après l'escale de Roche, il repartira en quête de l'éternité. Il sait maintenant où la chercher.

« Elle est retrouvée,
Quoi ? L'éternité !
C'est la mer allée
Avec le soleil ».

Le poète sait déjà que la vraie vie est ailleurs, aux confins d'une Afrique vierge...

Le désert

Ce n'est pas un poète qui vient échouer à Aden, mais un homme de vingt-six ans, aux traits ravagés par la souffrance et aux cheveux prématurément gris. Le colonel Dubar, fondé de pouvoir de la Société Viannay-Bardey et Cie le recueille à demi-mort de faim et l'engage. Les affaires ont pris de l'importance dans cette partie du monde. L'ouverture du Canal de Suez a transformé la mer Rouge en une route fréquentée. Les puissances européennes s'intéressent vivement à ces rivages désolés. L'Angleterre, établie à Aden depuis 1838, voit d'un mauvais œil les Italiens se fixer à Assals en 1879 et les Français à Obock en 1880. Ceux-ci, qui obtiennent de l'intérieur du pays certains approvisionnements pour leur campagne d'Indochine, veulent se ménager une voie reliant la côte ouest de la mer Rouge à Harrar, le centre commercial de l'Afrique orientale. La Société Bardey y ouvre donc une agence. Arthur

Rimbaud s'y installe plein d'espoir, au début du mois de décembre 1880, après vingt jours de cheval à travers les déserts de la Somalie. Seul Français dans la ville, il espère y faire fortune en peu de temps. Pour cela, il décide d'apprendre tous les métiers à la fois, à la manière brouillonne et inefficace des deux héros de Gustave Flaubert : Bouvard et Pécuchet. Sa famille est chargée de lui expédier des ouvrages techniques : *Guide du voyageur*, *Manuel théorique et pratique de l'explorateur*, *Manuel complet du fabricant d'instruments de précision*, *Les Constructions à la mer*. Il « désire connaître l'ensemble de ce qui se fabrique de mieux en France (ou à l'étranger) en instruments de mathématiques, optique, astronomie, électricité, météorologie, pneumatique, mécanique, hydraulique et minéralogie ». Mais en février 1881, il contracte la syphilis. « J'ai pincé une maladie dangereuse par elle-même ; mais ce climat-ci est traître pour toute espèce de maladie », dit-il laconiquement aux siens. Je vous dis : à bientôt ! dans l'espoir d'un temps meilleur et d'un travail moins bête ; car, si vous présumez que je vis en prince, moi, je suis sûr que je vis d'une façon fort bête et fort embêtante ». En effet, sa vie n'a rien d'exaltant. Il achète du café, des gommes, des peaux et du musc et les envoie sur la côte par caravane. L'ennui devient trop fort. Rimbaud rentre à Aden et décide de se lancer dans l'exploration.

En compagnie de son employé, le Grec Sotiro, il s'aventure dans les régions encore inconnues de l'Ogadine et rédige un rapport que la Société de Géographie accueille favorablement. Elle lui demande même de lui adresser une notice biographique et une photographie pour lui donner une place dans un recueil consacré aux explorateurs célèbres.

bres ! Le poète défroqué ne donnera jamais de réponse.

Rimbaud n'a rien d'un Lawrence d'Arabie qui lie son destin au désert. Pour lui l'Abyssinie n'est qu'un moyen de faire rapidement fortune. Insensible aux magies africaines, il voit les années passer sans que son but soit atteint. Peu à peu, il prend la mentalité des aventuriers qui veulent compenser leurs nombreux échecs par un « gros coup ». Réussir en une seule opération et rentrer en France ceinturé de beaucoup d'or. Le fils de la paysanne ardennaise fait ses comptes : « Il me vient quelques milliers de fusils d'Europe. Je vais former une caravane, et porter cette marchandise à Ménélík, roi du Choa. (...) S'il ne m'arrive pas d'accidents, je compte y arriver, être payé de suite et redescendre avec un bénéfice de 25 ou 30 mille francs réalisé en moins d'un an (...) Si je pouvais, après trois ou quatre ans, ajouter une centaine de mille francs à ce que j'ai déjà, je quitterais avec bonheur ces malheureux pays ».

C'est en octobre 1885 qu'un Français, Pierre Labatut, lui donne l'idée du trafic d'armes. Aussitôt, Rimbaud « met de l'ordre dans ses affaires ». Il offre sa démission à Bardey et répudie une Abyssine avec qui il s'était mis en ménage. Libéré de ses obligations, il peut se consacrer à l'expédition qu'il organise en association avec son nouveau compagnon. Mais « la moindre entreprise en Afrique, écrit-il, est sujette à des contretemps insensés et requiert une patience extraordinaire ». Lorsqu'il s'apprête à partir, avec six mois de retard, en avril 1886, l'importation des armes dans l'intérieur du pays est interdite. Les deux associés écrivent au ministre des Affaires Etrangères français, qui leur obtient un droit de passage. Entre temps Labatut tombe malade et meurt. Rimbaud part seul, le 15

septembre 1886, à la tête de 50 chameaux et de 34 convoyeurs. Il a perdu son bel enthousiasme. Trois mois et demi de route dans « l'horreur présumée des paysages lunaires » le mènent à Ankiber, capitale du Choa. Ce n'est que pour affronter la mauvaise foi du roi Ménélík, les revendications de la veuve Labatut et de ses chameliers. Rimbaud décide de se faire payer ses fusils au Harrar. De là, il rentre à Aden où il arrive le 25 juillet 1887. « Je sors de l'opération, écrit-il, avec une perte de 60 % sur mon capital, sans compter vingt-et-un mois de fatigues atroces passés à la liquidation de cette misérable affaire ». Il va se reposer quelques temps au Caire, loin des chaleurs excessives de la mer Rouge. Là, il passe son temps à écrire, rédigeant en particulier une relation de son voyage dans le Choa pour le « Bosphore égyptien ». De retour à Aden, il envoie des articles au « Temps », au « Figaro » et propose ses services au « Courrier des Ardennes ». En avril 1888, il s'installe à nouveau à Harrar, où il ouvre un comptoir commercial. Le « gros coup » a échoué, ses incursions dans le journalisme n'ont pas donné le résultat escompté. Rimbaud reprend la routine. Il expédie des marchandises à César Tian, son correspondant d'Aden, et fait aussi des affaires pour son propre compte. « Je vais bien, écrit-il à sa mère et à sa sœur, je vais mieux que mes affaires qui me donnent beaucoup de tracas pour peu de bénéfice ».

L'agent commercial ne se soucie plus du tout de poésie. Cependant on ne l'ignore pas à Paris. Dans une lettre que lui adresse le directeur d'une jeune revue, « La France Moderne », il se voit décerner le titre de chef de l'école décadente. On lui demande des poèmes. Il ne répondra jamais. Et lorsqu'un de ses amis d'Aden l'interroge sur ses œuvres

passées, il grogne : « Des rinçures, ce n'étaient que des rinçures ! »
 « Opéré vivant de la poésie », il va maintenant affronter la douleur. Le 20 février 1891, il écrit à sa famille : « J'ai à la jambe droite des varices, qui me font souffrir beaucoup ». Bientôt le genou enfle et se paralyse. La tumeur a pris de telles proportions qu'il est obligé de liquider brusquement ses affaires. Il fait fabriquer une civière d'après ses propres plans et se fait mener à Aden par seize porteurs. L'ancien poète traversait un enfer pour la seconde fois. Dix-huit jours d'insupportables souffrances. A Zeylah on le hisse à bord d'un vapeur en partance pour Aden. Là, un médecin anglais lui conseille d'aller se faire opérer en Europe. « Je suis étendu la jambe bandée, liée, reliée, enchaînée, de façon à ne pouvoir la mouvoir. Je suis devenu un squelette : je fais peur. Mon dos est tout écorché du lit ; je ne dors pas une minute ». Il règle ses comptes avec César Tian : 37 450 francs qui représentent dix années d'efforts...

La fin

On l'embarque sur l'Amazone. Le 20 mai 1891, il est admis au pavillon des officiers à l'hôpital de la Conception à Marseille. Cinq jours plus tard, il est amputé. « Où sont, dit-il, les courses à travers monts, les cavalcades, les promenades, les déserts, les rivières et les mers ? Et à présent l'existence d'un cul-de-jatte ! » Son grand souci est l'acquisition d'une jambe artificielle, mais il ne la tolère pas. En juillet, il décide de rentrer à Roche. Pendant un mois, il mène une existence cauchemardesque. Sa sœur Isabelle le soigne avec le plus grand dévouement. Immobile,

hébété par les drogues, il délire : « Au son doux et entretenu d'un tout petit orgue de Barbarie, il repassait sa vie, évoquait ses souvenirs d'enfance, développait ses pensées intimes, exposait plans d'avenir et projets », écrira plus tard sa sœur. Mais Roche, la « Terre-des-Loups », lui fait horreur. Il veut se rapprocher du soleil, de l'Afrique. Le 23 août, accompagné d'Isabelle, il prend le train pour Marseille et entre à nouveau à l'hôpital de la Conception. Son état empire. Les médecins le bourrent de morphine. Isabelle songe pour lui à d'autres consolations. Elle le persuade de recevoir un prêtre. Peu à peu, il glisse dans un coma entrecoupé de délires et d'hallucinations. Le 9 novembre, il dicte à sa sœur son dernier message destiné au directeur des Messageries Maritimes :

« Un lot : une dent seule
 Un lot : deux dents
 Un lot : trois dents
 Un lot : quatre dents
 Un lot : deux dents

Monsieur le Directeur,

Je viens vous demander si je n'ai rien laissé à votre compte. Je désire changer aujourd'hui de ce service-ci, dont je ne connais même pas le nom, mais en tout cas que ce soit le service d'Aphinar. Tous ces services sont là partout, et moi, impotent, malheureux, je ne peux rien trouver, le premier chien dans la rue vous dira cela.

Envoyez-moi dont le prix des services d'Aphinar à Suez. Je suis complètement paralysé, donc je désire me trouver de bonne heure à bord, dites-moi à quelle heure je dois être transporté à bord... »

Le lendemain, dans la matinée, il partait pour le grand, l'ultime voyage.

L'œuvre

« ... un verbe poétique accessible, un jour ou l'autre, à tous les sens. »

« Pour être décrotteur, gagner la place de décrotteur, il faut passer un examen ; car les places qui vous sont accordées sont d'être ou décrotteur, ou porcher, ou bouvier. Dieu merci ! Je n'en veux pas, moi, saperlipouille ! Avec ça des soufflets vous sont accordés pour récompense ; on vous appelle animal, ce qui n'est pas vrai, bout d'hommes, etc.

La suite prochainement ! »

Ah ! Saperpouillote ! »

Ces quelques lignes écrites par un enfant de dix ans et mêlées aux griffonnages d'un cahier de brouillon témoignent moins d'une particulière disposition à la poésie que d'un talent précoce pour l'imprécation et pour ces vertus marginales que sont l'école buissonnière et la révolte. La suite n'allait pas tarder. Entre seize et dix-neuf ans, Arthur Rimbaud compose l'œuvre la plus originale de la fin de son siècle. Dédaigneuse et fulgurante, elle surgit comme une révolution, c'est-à-dire qu'elle oblige ses successeurs en poésie à ne plus écrire comme avant lui. Le « passant considérable » de Mallarmé devient, selon Jean Cocteau, « plus encombrant que Hugo ».

L'œuvre close et renforcée par un silence fameux tiendrait en un volume de format courant. Malgré ses avatars, elle reste si forte que Pierre Reverdy a pu écrire : « Moi, j'ai gardé la vieille édition du « Mercure »

avec les titres et autres inexactitudes fraternellement berrichones. Elle m'a bien servi, telle quelle, et, à présent, si j'allais m'aventurer vers une édition récente, rencontrer une nouvelle édition, qui sait, il me faudrait peut-être tout recommencer. »

Les premiers poèmes

Arthur Rimbaud publie sa première pièce *Les Etrennes des orphelins*, dans la « Revue pour tous », en janvier 1870. Œuvre de jeunesse s'il en est, nourrie de réminiscences et de mièvreries dans le goût du jour. Coppée a déjà donné ses *Enfants trouvés*. Mais le jeune Ardennais charge ce thème à la mode d'une expérience qui n'a rien de littéraire. Il se sent orphelin car l'amour maternel lui est compté.

Ce premier chant, mélancolique, subit tour à tour l'influence de Victor Hugo, de Baudelaire et de Banville. Rien de plus naturel que cette imitation. Elle constitue l'apprentissage du poète. En l'occurrence, elle montre que le collégien de Charleville sait choisir ses maîtres parmi les plus grands. C'est là qu'il faut détruire une légende. On a trop souvent fait de Rimbaud un phénomène de génération spontanée. La présence du génie est indéniable mais elle est exaltée par un incessant travail. L'enfant prodige versifie comme

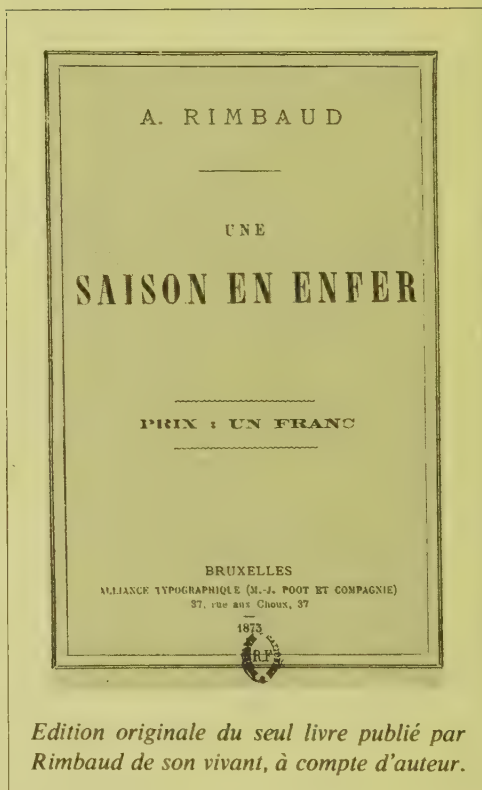
un vieux routier, jongle avec la prosodie latine et se plaît à figurer au palmarès des académies régionales. C'est un redoutable liseur, tout autant à l'affût de la nouveauté que rompu à la «vieillesse poétique». Il n'hésite pas à pasticher Musset dans *Soleil et chair* et Hugo encore dans *Le Forgeron*. Ses imitations lui tiennent lieu d'exercice. Aussi les pièces brillantes qu'il envoie à Banville en briguant «une petite place entre les Parnassiens» sont-elles dépourvues d'originalité. Mais le chant profond va bientôt émerger de cette rumeur des premières armes. La guerre éclate. Rimbaud court la Belgique et retrouve son professeur à Douai. En route, il compose ses poèmes les plus heureux. Jamais l'enfance et l'adolescence ne se sont jamais mieux exprimées que dans *Au Cabaret-Vert* :

*« Depuis huit jours, j'avais déchiré mes bottines
Aux cailloux des chemins. J'entrais à Charleroi.
— Au Cabaret Vert : je demandai des tartines
De beurre et du jambon qui fût à moitié froid. »*

La Maline ou *Ma Bohême*, qu'il recopie soigneusement pour son ami Demy. C'est une part lumineuse d'aisance et de simplicité dans l'œuvre. Avant de devenir le poète maudit, Rimbaud nous donne les images du bonheur et de l'innocence : la complicité avec le monde, loin de la «mother» et de l'ennui :

*L'hiver, nous irons dans un petit wagon rose
Avec des coussins bleus.*

*Nous serons bien. Un nid de baisers fous
repose*



*Edition originale du seul livre publié par
Rimbaud de son vivant, à compte d'auteur.*

Dans chaque coin moelleux.

*Tu fermeras l'œil, pour ne point voir, par la
glace,*

*Grimacer les ombres des soirs,
Ces monstruosités hargneuses, populace
De démons noirs et de loups noirs.*

Puis tu te sentiras la joue égratignée...

*Un petit baiser, comme une folle araignée,
Te courra par le cou...*

*Et tu me diras : « Cherche ! » en inclinant la
tête.*

— Et nous prendrons du temps à trouver
cette bête
— Qui voyage beaucoup...

Ces bonheurs ne durent pas. Paris gronde. Rimbaud frémit. A l'élégie guindée par la pudeur, vient se substituer la révolte. Le poète ricane et règle ses comptes dans des textes chargés de haine et de violence :

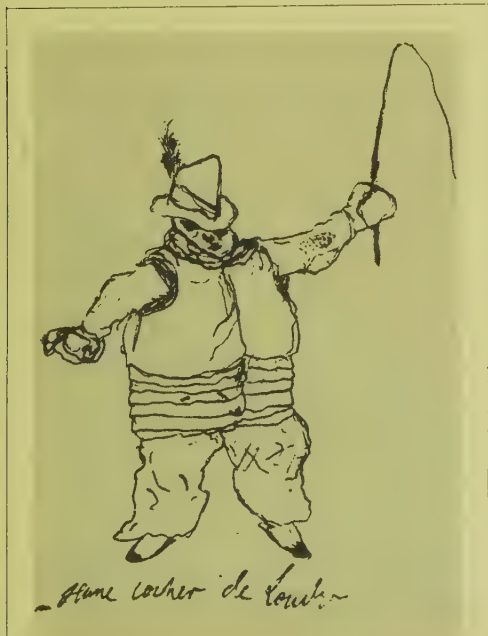
« Syphilitiques, fous, rois, pantins, ventri-
loques,
Qu'est-ce que ça peut faire à la putain Paris,

Vos âmes et vos corps, vos poisons et vos
loques ?
Elle se secouera de vous, hargneux pourris !

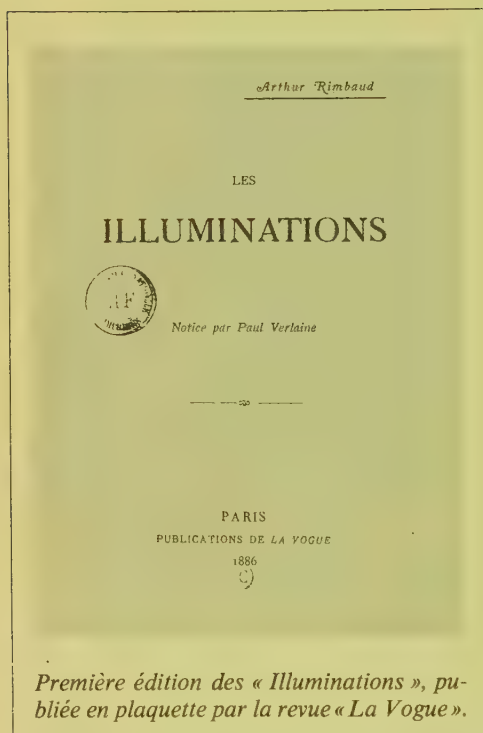
Et quand vous serez bas, geignant sur vos
entrailles,
Les flancs morts, réclamant votre argent,
éperdus,
La rouge courtisane aux seins gros de
batailles
Loin de votre stupeur tordra ses poings
ardus ! »

Comme pour répondre aux Communards qui veulent anéantir l'ordre ancien, Rimbaud s'avance en barbare dans les jardins de la poésie française. Il en connaît les allées et les taillis les plus secrets. A dix-sept ans, on ne s'embarrasse pas de scrupules. Il faut d'abord faire table rase pour annoncer le monde qui va naître et c'est à l'ami Demy, dans la fameuse *Lettre du Voyant*, qu'il donne la primeur de ses prophéties : « J'ai résolu de vous donner une heure de littérature nouvelle. Je commence de suite par un psaume d'actualité... » Sur le ton des communiqués militaires, Rimbaud ne laisse pas douter qu'avant lui, à quelques exceptions près, la poésie n'a été que « prose rimée, un jeu, avachissement et gloire d'innombrables générations idiotes... Après Racine, le jeu moisit. Il a duré deux mille ans ! ». Il dénonce la grande erreur : « Si les vieux imbéciles n'avaient pas trouvé du Moi que la signification fausse, nous n'aurions pas à balayer ces millions de squelettes qui, depuis un temps infini, ont accumulé les produits de leur intelligence borgnesse, en s'en clamant les auteurs ! ». Après cette exécution capitale, Rimbaud donne sa théorie de la voyance :

« Le poète se fait voyant par un long,



« Un cocher de Londres », dessin d'Arthur Rimbaud pendant son séjour en Angleterre.



immense et raisonné *dérèglement* de *tous les sens*. Toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie ; il cherche lui-même, il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences. Ineffable torture où il a besoin de toute la foi, de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, — et le suprême Savant ! — Car il arrive à l'*inconnu* ! Puisqu'il a déjà cultivé son âme, déjà riche, plus qu'aucun ! Il arrive à l'inconnu, et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de

ses visions, il les a vues ! Qu'il crève dans son bondissement, par les choses inouïes et innommables : viendront d'autres horribles travailleurs ; ils commenceront par les horizons où l'autre s'est affaissé ! » Le théoricien est radical. Après l'exposé de sa méthode, il dresse un étrange palmarès de la poésie française, avec des « maladresses pathétiques ». Coppée et Méral sont épargnés alors que La Fontaine et Musset n'ont droit à aucune indulgence. Vigny, Nerval et Mallarmé, dont l'enfant de Charleville allait déclamer les vers sous le nez des Mobiles :

« Hosannah sur le cistre et sur les encensoirs ! »

Ce révolutionnaire veut être le seul « voleur de feu », aussi dissimule-t-il soigneusement ses sources.

Mais « s'il s'agit de se faire l'âme monstrueuse », on n'en reste pas moins un parfait connaisseur de la langue française. Delahaye nous a dit « son goût pour la fouille des dictionnaires, ses recherches en vue d'enrichir la langue » et Robert Faurrisson, exégète du *Sonnet des voyelles*, décrit ainsi le voyant : « Il a le sens de la propriété des termes. Leur origine lui reste souvent présente à l'esprit. S'il lui arrive de créer des mots, de les déformer, de les reconstituer et de jouer sur leur signification, ce n'est jamais avec la superbe inconscience de certains « novateurs », mais bien avec le sûr instinct du connaisseur. Ses néologismes, ses anagrammes, ses calembours, l'attention qu'il prête à la forme de ses lettres, à la façon même dont elles se prononcent, à la composition des termes, à la dérivation, tout cela traduit cet amour des mots pour eux-mêmes, qu'on ne rencontre que chez un virtuose du langage. »

Désormais, Rimbaud se hâte de poursuivre

son aventure. Il rompt brutalement avec son propre passé poétique. Un mois après la lettre à Demeny, il adresse cette prière à son ami : « Brûlez, je le veux et je crois que vous respecterez ma volonté comme celle d'un mort, brûlez tous les vers que je fus assez sot pour vous donner, lors de mon séjour à Douai ». Il envoie une nouvelle pièce, à Banville cette fois, non pas en timide provincial qui veut se ranger dans la cohorte des Parnassiens, mais en voyant accompli. « Ai-je progressé », demande-t-il au maître à qui il donne à lire *Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs*, pièce d'une insolence superbe. Le Parnasse et ses thèmes y sont tournés en dérision :

*« O poètes, quand vous auriez
Les roses, les roses soufflées,
Rouges sur tiges de lauriers,
Et de mille octaves enflées !*

*Toujours les végétaux Français,
Hargneux, phtisiques, ridicules,
Où le ventre des chiens bassets
Navigue en paix, aux crépuscules ! »*

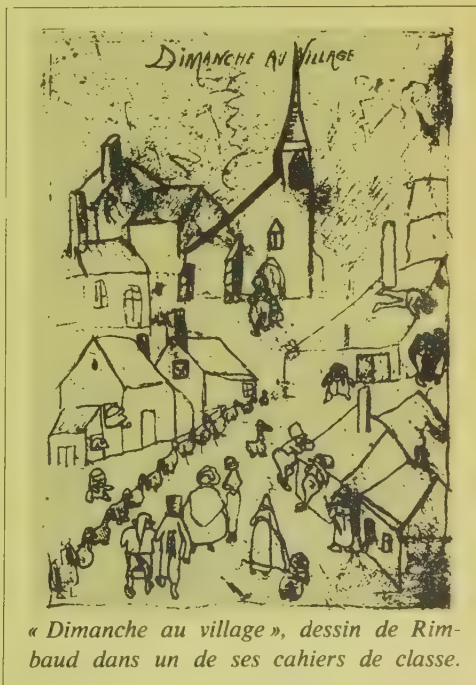
Une sorte d'art poétique apparaît sous la parodie. Rimbaud demande aux poètes de renouveler leur inspiration et de trouver dans le siècle des vertiges et des charmes modernes ;

*« De tes noirs Poèmes, — Jongleur !
Blancs, verts, et rouges dioptriques,
Que s'évadent d'étranges fleurs
Et des papillons électriques ! »*

On ne sait pas comment Théodore de Banville accueillit ce « poème barbare, insaisissable, dansant », conçu comme un adieu aux officiels de la poésie.

Il reste maintenant à Rimbaud de composer un autre adieu, en forme de passeport pour Paris et pour l'aventure avec Verlaine : *Le Bateau ivre*.

Avant d'abandonner les formes régulières, il en exalte toutes les beautés dans ce poème. Le thème du *Bateau ivre* n'est pas original. Les Parnassiens l'ont épuisé. Mais Rimbaud, qui n'a jamais vu la mer, nous éblouit par ses images pêchées dans les jeux d'enfant sur la Meuse, dans la lecture de Jules Verne, d'Edgar Poe, de Baudelaire, des revues de voyage et d'explorations, des collections du « Magasin pittoresque ». La richesse du poème ne fait que rendre plus émouvante la



« Dimanche au village », dessin de Rimbaud dans un de ses cahiers de classe.

confession à demi-mot, l'aveu parfois prophétique qui affleure à chaque vers.

Une Saison en enfer

C'est le « livre nègre », le « livre païen » que Rimbaud termine dans le grenier de Roche, après l'affaire de Bruxelles. « Aux heures de travail, à travers le plancher, on perçoit les sanglots qui réitèrent, convulsifs, coupés, tour à tour, de gémissements, de ricanelements, de cris de colère, de malédiction », raconte Paternie Berrichon d'après les souvenirs d'Isabelle Rimbaud. Rassemblant toutes ses forces pour écrire le livre qui le rangera parmi les hommes de lettres, puisque telle est sa plus vigoureuse ambition, le poète crée un chef-d'œuvre. Cette fois il a abandonné le vers régulier et le vers libre pour ouvrir les voies nouvelles de la poésie : c'est avec le langage qu'il lutte, cherchant à lui faire rendre sa plus grande puissance d'expression. Il veut tout épuiser en quelques « histoires atroces » qui sont mémoires, confession et épopée tout à la fois. Un prologue dépourvu de titre, nous donne la mesure de son ambition :

« Jadis, si je me souviens bien, ma vie était un festin où s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient.

Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux. — Et je l'ai trouvée amère. — Et je l'ai injuriée.

Je me suis armé contre la justice.

Je me suis enfui. O sorcières, ô misère, ô haine, c'est à vous que mon trésor a été confié !

Je parvins à faire s'évanouir dans mon esprit toute l'espérance humaine. Sur toute joie pour l'étrangler j'ai fait le bond sourd de la

bête féroce (...)

Ah ! j'en ai trop pris : — Mais, cher Satan, je vous en conjure, une prunelle moins irritée ! et en attendant les quelques petites lâchetés en retard, vous qui aimez dans l'écrivain l'absence des facultés descriptives ou instructives, je vous détache ces quelques hideux feuillets de mon carnet de damné. »

On a fait de la *Saison en enfer* un adieu à la littérature. C'en est un, d'une certaine manière, malgré la prudence du prologue, les « quelques petites lâchetés en retard ». Quelle distance entre l'adolescent qui annonçait la théorie de la Voyance à ses amis de province et le damné du *Livre nègre* ? Rimbaud l'avoue lui-même : « J'ai cru acquérir des pouvoirs surnaturels. Eh bien ! je dois enterrer mon imagination et mes souvenirs ! Une belle gloire d'artiste et de conteur emportée ! ». Le jongleur de mots, le maître en images refuse les procédés de la poésie, les « magies, parfums, feux, musiques puérides », les rythmes naïfs et empruntés aux vieilles chansons populaires que recherchait Verlaine. Plus de musique, de rime, d'incantation, il faut atteindre à la vérité. La voyance elle-même n'est plus qu'une expérience passée :

« A moi. L'histoire d'une de mes folies.

Depuis longtemps je me vantais de posséder tous les paysages possibles, et trouvais dérisoires les célébrités de la peinture et de la poésie moderne. (...)

J'inventai la couleur des voyelles ! — A noir, E blanc, I rouge, O bleu, U vert. — Je réglai la forme et le mouvement de chaque consonne, et, avec des rythmes instinctifs, je me flattai d'inventer un verbe poétique accessible, un jour ou l'autre, à tous les sens. Je réservai la traduction. Ce fut d'abord une étude. J'écrivais des silences,

ARTHUR RIMBAUD

Reliquaire

POÉSIES

Préface

de

RODOLPHE DARZENS

PARIS

L. GENONCEAUX, ÉDITEUR

3, Rue Saint Benoît, 3

1891

Tous droits réservés



Le « Reliquaire », édition faite à l'insu de Rimbaud alors mourant à Marseille.

des nuits, je notais l'inexprimable. Je fixais des vertiges.

La vieillesse poétique avait une bonne part dans mon alchimie du verbe.

Je m'habituais à l'hallucination simple : je voyais très franchement une mosquée à la place d'une usine, une école de tambours faite par des anges, des calèches sur les routes du ciel, un salon au fond d'un lac ; les monstres, les mystères ; un titre de vaudeville dressait des épouvantes devant moi.

Puis j'expliquais mes sophismes magiques

avec l'hallucination des mots ! (...)

Cela s'est passé. Je sais aujourd'hui saluer la beauté. »

La beauté prend ici un sens singulièrement platonicien. Elle se confond avec la vérité convoitée par le poète, au-delà de la poésie. Les mots ne sont plus ces éléments de la prose qui, dans un certain ordre, chantent et disent plus que le discours humain leur assigne. Il s'agit de désigner l'innommable, avec le seul secours du langage. C'est pourquoi la prose de Rimbaud, dans *Une Saison en enfer*, est la plus directe ; elle va à l'essentiel mais celui-ci se dérobe à mesure que les mots le cernent. On pourrait parler d'une prose sauvage. Les phrases heurtées, mêlées de tournures familières, soudain raccourcies par un mot ou une expression qui sonne si juste, si vrai, que l'on croit entendre un accent, passent du ton de la conversation ou de la confidence à celui de l'imprécation. L'élégie n'est pas absente, ni l'émotion la plus pure mais on ne l'a laissée passer que dans quelques silences et dans les temps faibles du discours.

Une Saison en enfer n'est pas seulement une liasse de feuillets arrachés à l'inexprimable, la relation brute d'une aventure spirituelle. Rimbaud a composé son ouvrage en vue de la publication. Nous possédons les brouillons qui montrent que le texte primitif a été travaillé, élagué et singulièrement enrichi à la fois. A partir de mots et de phrases jetés sur le papier, il a organisé de superbes morceaux de prose lyrique. Il a fait œuvre de littérature. La beauté de cette autobiographie poétique vient de ce que le travail de l'écrivain n'a pas altéré la voix de l'enfant génial. C'est pour cela qu'*Une Saison en enfer* est un livre qu'on répugne à classer. Echappant aux catégories, il rejoint les

œuvres qui se sont nourries des gouffres de leur auteur. « Si Nietzsche, Proust, Baudelaire ou Rimbaud survivent à la fluctuation des modes, écrit Cioran, ils le doivent au désintéressement de leur cruauté, à leur chirurgie démoniaque, à la générosité de leur fiel. Ce qui fait durer une œuvre, ce qui l'empêche de dater, c'est sa férocité... » Rimbaud ne lésine pas avec ses gouffres. Il ne s'en approche pas prudemment pour en tirer quelques vertiges. Il y plonge sans idée de rémission. A dix-neuf ans, il prononce déjà les mots qui feront trembler ce siècle qu'il ne verra pas naître. Comme Nietzsche, il annonce la mort de Dieu : « Le sang païen revient ! L'Esprit est proche, pourquoi Christ ne m'aide-t-il pas, en donnant à mon âme noblesse et liberté. Hélas ! L'Évangile a passé ! L'Évangile ! L'Évangile ! » Au tumulte de ce sang païen, Rimbaud

oppose une paix minérale : « Le meilleur, c'est un sommeil bien ivre sur la grève ». Voilà un autre silence. Aussi a-t-on voulu que Rimbaud brûlât ses manuscrits et détruisît l'édition de la *Saison en enfer*. L'histoire vient ruiner cette légende. En 1901, Léon Losseau, à la recherche d'un ouvrage, *La Belgique judiciaire*, imprimé à Bruxelles, par l'« Alliance Typographique », découvrit dans les magasins de l'imprimeur un ballot couvert de poussière qui contenait des centaines d'exemplaires de la *Saison*. Léon Losseau acheta le lot et détruisit les ouvrages endommagés. Douze ans plus tard, il annonça sa découverte. Les bibliophiles qui possédaient une des six éditions de la *Saison* que Rimbaud avait lui-même adressées à ses amis, crièrent au faux. Le ministre Louis Barthou intrigua pour obtenir la destruction des *Saisons* de Léon Losseau, dont le nombre réduisait à peu de choses la valeur des six exemplaires connus. Ce petit scandale dans le monde de la bibliophilie détruisait, lui, la fable de l'autodafé, soigneusement entretenue par la famille du poète et par quelques amateurs...



Eau-forte de Coutaud : « Oh ! nos os sont revêtus d'un nouveau corps amoureux. »

Illuminations

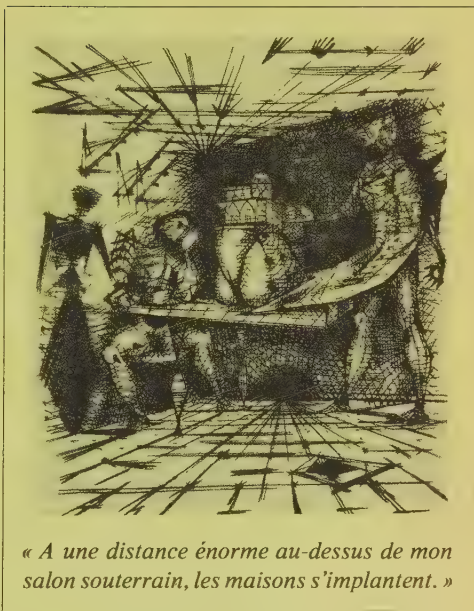
Si la *Saison en enfer* constitue un texte homogène, à cause de l'unité de ton et de la volonté de son auteur de le faire imprimer, les *Illuminations* forment un ensemble disparate et difficile à dater. Cette œuvre pose une énigme. Certains pensent qu'elle se rattache à la période de la voyance et qu'elle est donc née avant l'adieu à la littérature, avant le *Livre nègre*.

Verlaine, dans sa présentation des *Illuminations* au public, en 1886, indique qu'elles

ont été composées après la *Saison en enfer*, de 1873 à 1875, année de l'aventure de Stuttgart, au cours de laquelle le manuscrit « fut remis à quelqu'un qui en eût soin ». Ce quelqu'un n'est autre que Verlaine lui-même, mais il ne tenait pas à faire connaître l'épisode allemand avec l'ex-époux infernal... En 1949, Henri de Bouillane de Lacoste confirmait cette thèse par l'étude graphologique des manuscrits. En fait, il semble que Rimbaud ait composé ses poèmes en prose dès 1872, comme le soutient Ernest Delahaye, son ami d'enfance, et qu'il ait continué de le faire jusqu'en 1874, ainsi qu'en témoignent certaines pièces : *Vagabonds*, *Jeunesse*, *Guerre*...

Après le récit de l'aventure avec Verlaine et d'une lutte contre Dieu, les *Illuminations* apparaissent comme une œuvre plus riche et plus accomplie, bien qu'elles soient probablement incomplètes. Rimbaud a réglé ses comptes ; il a surmonté ses crises les plus aiguës dans l'ordre poétique. « Aussitôt que l'idée du Déluge se fut rassise... », ainsi commencent les *Illuminations*. La violence adolescente a laissé la place à une force plus paisible. Le souvenir du pauvre Lélian n'est plus tant chargé de passion.

Dans *Mouvement*, la mémoire se fait plus douce et évoque des instants presque heureux. Ce texte qu'on a voulu obscur, est éclairé par la justesse de la description des mouvements d'un navire : « Le gouffre à l'étambot » (Les jeux du remous à l'arrière d'un bateau creusent des cavernes dans l'eau et, découvrant l'étambot, dénudent la coque) ; « La célérité de la rampe » (Le bastingage vibrant fait une illusion d'optique, avec le mouvement des vagues, et donne l'impression de se déplacer plus vite que le navire lui-même). En route vers l'An-



« A une distance énorme au-dessus de mon salon souterrain, les maisons s'implantent. »

gleterre, les deux poètes sont :

« Eux chassés dans l'extase harmonique,
Et l'héroïsme dans la découverte.

Aux accidents atmosphériques les plus
surprenants,

Un couple de jeunesse, s'isole sur l'arche,
— Est-ce ancienne sauvagerie qu'on pardonne ?

Et chante et se poste. »

Dans les *Illuminations*, Rimbaud se penche sur son court passé. Pour cela, il ne dédaigne pas les magies du langage qu'il accusait de haute trahison dans la *Saison en enfer*, et dont les lâchetés se révèlent de singuliers bonheurs d'écriture. Il devient alors maître en incantation, connaît la tentation de la musique, comme un autre maudit, Mallarmé, dont Valéry raconte qu'il sortait du

concert, brisé par le chant wagnérien, plein du sentiment de la pauvreté des mots. Avant Claudel, St-John Perse et René Char, Rimbaud fait sortir le vers du cadre de l'alexandrin et lance de longues arches de prose rythmée, dont la noblesse appelle le marbre :

« A ma sœur Louise Vanaen de Voringhem :
— Sa cornette bleue tournée à la mer du Nord. — Pour les naufragés.

A ma sœur Léonie Audois d'Ashby. Baou — l'herbe d'été bourdonnante et puante. — Pour la fièvre des mères et des enfants.

A Lulu — démon — qui a conservé un goût pour les oratoires du temps des Amies et de son éducation incomplète. Pour les hommes ! A madame ***.

A l'adolescent que je fus. A ce saint vieillard, ermite ou mission.

Aussi bien à tout culte en telle place de culte mémoriale et parmi tels événements qu'il faille se rendre, suivant les aspirations du moment ou bien notre propre vice sérieux. Ce soir à Circeto des hautes glaces, grasse comme le poisson, et enluminée comme les dix mois de la nuit rouge, — (son cœur ambre et spunk), — pour ma seule prière muette comme ces régions de nuit et précédant des bravoures plus violentes que ce chaos polaire.

A tout prix et avec tous les airs, même dans des voyages métaphysiques — Mais plus *alors*. »

Cette musique, absente le plus souvent de la *Saison*, et à laquelle Rimbaud fait de nombreuses fois allusion dans les *Illuminations*, il semble bien qu'il l'ait découverte pendant son séjour à Paris. Les concerts du kiosque de Charleville, écoutés en-plein vent parmi les « bourgeois », n'avaient pas été une initiation. C'est plus sûrement le ha-

schich qui la lui révéla. Cependant, pour parler de cette technique de la voyance, il faut prendre quelques précautions. Dans les années 1870, on n'usait pas du chanvre indien comme aujourd'hui. Ceux qui avaient recours à lui ne cherchaient pas à atteindre un état mystique et à se rapprocher d'une quelconque divinité. Il n'était pas le signe de ralliement d'une jeunesse en mal de société. Baudelaire le goûte pour affiner ses sensations et tente d'en tirer œuvre poétique. Dès 1845, Moreau de Tours, médecin orientaliste, initiateur de Théophile Gautier, publie *Du Haschich* qui reste un ouvrage de référence. Il y décrit parfaitement les effets de cette drogue, à partir de plusieurs témoignages. Nous choisissons l'un d'eux plutôt que celui de Baudelaire, trop empreint du génie de son auteur.

« Je fus assez calme jusqu'à la fin du dîner ; alors je pris une cuillère et me mis en garde contre un compotier de fruits confits avec lequel je me supposais un duel, et je quittai la salle à manger en éclatant de rire. Bientôt j'éprouvai le besoin d'entendre, de faire de la musique ; je me mis au piano, et je commençai à jouer un air du *Domino noir* ; je m'interrompis au bout de quelques mesures, car un spectacle vraiment diabolique s'offrit à mes yeux : je crus voir le portrait de mon frère, qui était au-dessus du piano, s'animer et me présenter une queue fourchue, toute noire, et terminée par trois lanternes, une rouge, une verte et une blanche. (...) Du théâtre, ma pensée me transporta au bal de l'Opéra ; le monde, le bruit, les lumières m'exaltèrent au plus haut point ».

Quelques textes des *Illuminations* sont manifestement inspirés par le chanvre. On y retrouve les mêmes notations que dans ce témoignage : rire, besoin de musique...



« Ta tête se détourne : le nouvel amour !
Ta tête se retourne : — le nouvel amour ! »

« O mon Bien ! O mon Beau ! Fanfare atroce où je ne trébuche point ! Chevalet féérique ! Hourra pour l'œuvre inouïe et pour le corps merveilleux, pour la première fois ! Cela commença sous les rires des enfants, cela finira par eux. (...) »

Petite veille d'ivresse, sainte ! Quand ce ne serait que pour le masque dont tu nous a gratifié. Nous t'affirmons, méthode ! Nous n'oublions pas que tu as glorifié hier chacun de nos âges. Nous avons foi au poison.

Nous savons donner notre vie entière tous les jours.

Voici le temps des *Assassins*. »

Si Rimbaud connut, en novembre 1971, ce qu'on appellerait aujourd'hui un « mauvais voyage » (« *Je viens d'absorber du haschich*, déclare-t-il à Delahaye venu lui rendre visite, *cela m'a donné un atroce mal de tête... En fait de visions, des disques blancs et noirs se poursuivant* »), il semble bien qu'il ait assez souvent pratiqué le chanvre pour savoir en goûter les effets.

Il faut noter que l'utilisateur de cette drogue, ne s'évade pas seulement, pour un instant, de la réalité immédiate ; il garde le souvenir des sensations recueillies au cours de son voyage. L'une quelconque de ses hallucinations se sera fondée sur une couleur, un son ou une forme. Ces éléments, qui ont été propices à la rêverie, conserveront une puissance évocatrice, même après la dissipation des effets de la drogue, comme si le chanvre affinait pour toujours la sensibilité de son utilisateur.

« Ce poison va rester dans toutes nos veines même quand, la fanfare tournant, nous serons rendus à l'ancienne inharmonie ».

Cependant Rimbaud abandonne assez vite l'usage de cette drogue. Rien dans son expérience ne ressemble aux aventures spirituelles de certains poètes du XX^e siècle, qui cherchent par ce moyen à franchir les portes de la perception (Aldoux Huxley) et à explorer l'espace du dedans (Henri Michaux).

C'est dans les *Illuminations* qu'il faut tenter de chercher ce qu'aurait été Rimbaud après son silence. On imagine mal qu'il eût pu recourir au vers après de telles réussites dans le poème en prose :

« J'ai tendu des cordes de clocher à clocher ; des guirlandes de fenêtre à fenêtre ; des



« Un enfant accroupi, plein de tristesse »,
eau-forte de Brayer pour le « Bateau ivre ».

chaînes d'or d'étoile à étoile, et je danse ». Prométhéen, Rimbaud l'est sûrement. On a justement rapproché de ces guirlandes une autre phrase de Nietzsche : « Il faut porter en soi un chaos pour pouvoir mettre au monde une étoile qui danse. »

Mais aussitôt naît l'idée d'un échec. De son voyage dans l'Inconnu, de sa plongée dans le Chaos, le poète n'aurait recueilli que des beautés éparses, parce qu'au cours de ses explorations il ne s'est servi que d'instruments de ce monde : le langage, une rhétorique logique malgré les distorsions de la poésie. Il a voulu réduire l'inexprimable et le traduire en clair, au lieu de s'y dissoudre

pour mieux le pénétrer. A cet effet, ce n'est plus le langage qui doit se métamorphoser, mais l'être même du voleur de feu. C'est ce que laisse entendre Joë Bousquet : « Ne vous y trompez pas, un refus si entier de la tradition analytique (chez Kafka et Roussel) dépasse, en portée révolutionnaire, le coup d'Etat de l'écrivain qui décampe : Rimbaud abdique, Kafka, Raymond Roussel inaugurent ». Mais cela Rimbaud l'avait pressenti dans la *Lettre du voyant* : « Qu'il crève dans son bondissement, par les choses inouïes et innommables : viendront d'autres horribles travailleurs ; ils commenceront par les horizons où l'autre s'est affaissé ! »

Tout au long de sa vie, il a affronté des fatalités : la famille, la province, Dieu. Ce n'est pas si simple pour un jeune homme de la fin du siècle dernier, nourri d'humanités, que de se libérer de ses chaînes. Henri Miller veut que Rimbaud ne soit pas français et le voit aussi insolite qu'un Viking à la cour de Louis XIV. Pourtant, dans son combat avec l'ange, quoi de plus français que la démarche de Rimbaud ? Grec, latin, classique à sa façon, il n'a pas consenti à franchir les frontières que d'autres après lui passeront allègrement. Bientôt viendront les « horribles travailleurs » qui rendront l'art élémentaire et, affolés par leur entreprise, feront des chefs-d'œuvre avec des tours que les anciens artistes ne sortaient pas de leur laboratoire. Rimbaud n'inaugure pas. Tout en lui répugne à l'informel. Même lorsqu'il voit un salon au fond d'un lac, sa description se veut « monstrueusement objective ». On ne badine pas avec les mots. Visiter l'inconnu, s'y écorcher, mais rendre l'inexprimable avec la rigueur d'un exploit d'huissier.

C'est *par le décalage entre la forme et le fond* que l'on pourrait tenter d'expliquer le

pathétique échec de Rimbaud : « Aussi, peu à peu, l'auteur des *Illuminations* se dégoutte-t-il de son œuvre, écrit M. J. Rustan. Le langage trop plombé ne retient qu'une infime partie de ce qu'il devrait suggérer. Peut-être ce qui est retenu trahit-il ce qui échappe... »

Cet échec grandiose se solde par d'étonnantes réussites :

« Les grandes sœurs aux regards pleins de pèlerinages ; les églogues en sabot grognant dans le verger ; les vieux, enterrés droits dans le rempart aux giroflées ; la mélancolique lessive d'or du couchant ; la démarche cruelle des oripeaux ; le dévouement à un trouble nouveau ; un joli crime piaulant dans

la boue de la rue ; la terre avait des versants fertiles en princes et en artistes ; les tapisseries, jusqu'à mi-hauteur, où se jettent les tourterelles de la veillée ; etc.

On pourrait accumuler des guirlandes et des chaînes d'or, et danser longtemps.

Enfin, Rimbaud a donné ses lettres de noblesse à un genre nouveau : le poème en prose. A son époque, il foisonnait dans les revues ; Baudelaire avait déjà donné les siens, mais, dans la diversité des *Illuminations*, on devine ce que Paul Valéry appelait « l'incohérence harmonique », on découvre une nouveauté de vision qui fait que certaines pièces sonnent étrangement moderne. Là, il faut citer tout entier *Les Ponts* où la subtilité pourrait reconnaître quelque tentative d'expression que Julien Gracq revendique dans *Liberté grande*, et que les partisans du Nouveau Roman refusent : le contraire serait reconnaître que la poésie les a précédés dans leurs recherches.

« Des ciels gris de cristal. Un bizarre dessin de ponts, ceux-ci droits, ceux-là bombés, d'autres descendant ou obliquant en angles sur les premiers, et ces figures se renouvelant dans les autres circuits éclairés du canal, mais tous tellement longs et légers que les rives, chargées de dômes, s'abaissent et s'amoindrissent. Quelques-uns de ces ponts sont encore chargés de masures. D'autres soutiennent des mâts, des signaux, de frêles parapets. Des accords mineurs se croisent et filent, des cordes montent des berges. On distingue une veste rouge, peut-être d'autres costumes et des instruments de musique. Sont-ce des airs populaires, des bouts de concerts seigneuriaux, des restants d'hymnes publics ? L'eau est grise et bleue, large comme un bras de mer. — Un rayon blanc, tombant du ciel, anéantit cette comédie. »



« Baiser montant aux yeux des mers », eau-forte de Brayer pour le « Bateau ivre ».

Il reste de beaux jours pour les amateurs d'énigmes. Rimbaud ne cesse pas de nous offrir des mystères...

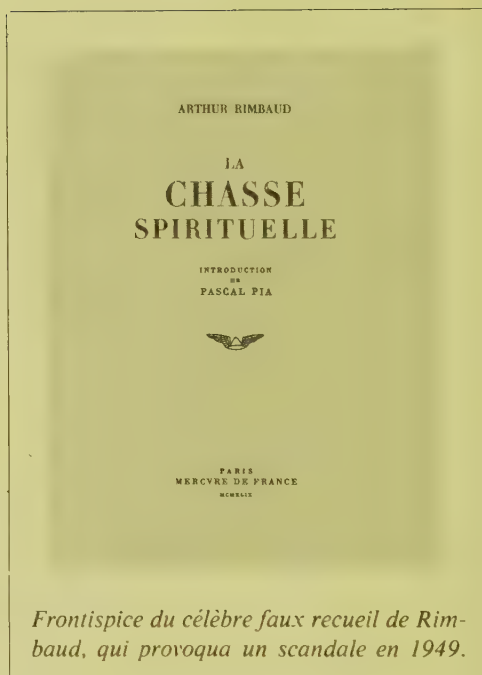
Il n'est pas impensable que les chercheurs, les curieux ou les spécialistes de l'érudition littéraire trouvent quelques pages égarées qui viendraient donner du corps aux *Illuminations* et jeter quelque lumière sur le silence du poète et sa situation exacte dans la chronologie. Rimbaud n'est pas à l'abri des gloses obliques ou de l'accumulation de découvertes abusives, de faux plus ou moins convaincants...

Les faux Rimbaud et La Chasse spirituelle

Rimbaud n'était pas ennemi des farcès littéraires. En 1869, à l'âge de quinze ans, il mystifiait son professeur en lui présentant comme la traduction des vingt-six premiers vers du *De Rerum Natura*, une version corrigée par lui, d'un poème de Sully Prudhomme. Trois ans plus tard, alors qu'il fréquentait le cercle Zutique, il composa plusieurs pastiches des poètes du temps et de son ami Verlaine :

« *Rêveur Scapin*
Gratte un lapin
Sous sa capote. »

C'est par un curieux retour des choses que sa notoriété naissante, pendant qu'il se trouve au Harrar, se fonde sur des poèmes qu'il n'a jamais écrits. A Paris, depuis deux ou trois ans, pessimisme, langueur, aboulie, sont à la mode. Après avoir raillé le Parnasse, on se moque du Symbolisme dans un petit livre : *Les Délivrescences d'Adoré Floupette*. La décadence se porte bien. Mais la parodie ne fait que renforcer l'existence d'un



Frontispice du célèbre faux recueil de Rimbaud, qui provoqua un scandale en 1949.

courant littéraire qu'illustraient plusieurs revues. En 1886, « Le Décadent » publie un sonnet sous le nom de Rimbaud : « Il splendit sous le bleu d'athlétiques Natures ».

Deux ans plus tard dans la même revue paraissaient : *Instrumentation*, (« Tes doigts sont merveilleux !... »), *Les Cornues* (« L'abdomen prépotent des bénignes cornues »), *Le Limaçon* (« L'insénescence de l'humide argent acculé »), *Doctrine* (« Atteste l'inane d'Œuvrer »), *Oméga blasphématoire* (« Cypris ne chante plus sur les ondes... ») et enfin le fameux *Poison perdu* qui figura dans l'édition des *Poésies complètes* de Rimbaud

chez Vanier en 1895 et disparut de celle de Métaire en 1898. Aujourd'hui, après l'examen graphologique de Bouillane de Lacoste, on attribue ce texte à Germain Nouveau.

Ainsi, pendant qu'au Chat Noir, Verlaine ivre répondait à qui l'interrogeait sur son ancien compagnon : « Il est parti aux Egyptes ! », la gloire de Rimbaud se fondait sur des faux.

Il fallut cependant attendre le XX^e siècle pour qu'éclatât un des plus fameux scandales de l'histoire littéraire française : l'affaire de *La Chasse spirituelle*.

Le titre n'est pas une invention. Verlaine en fait état et l'on sait dans quelles circonstances le manuscrit aurait été perdu. Lorsqu'en 1872, Rimbaud entraîne son compagnon en Angleterre, la femme de Verlaine fouille dans les papiers de son mari et découvre la correspondance des deux poètes. Elle la joint au dossier de la demande en séparation et brûle le reste, c'est-à-dire les dessins, les poèmes en vers et en prose de Rimbaud et le manuscrit, sous enveloppe, de *La Chasse spirituelle*.

En 1949, *La Chasse spirituelle* paraît au Mercure de France. Dans sa préface, Pascal Pia pose la question des sources : « Que devint ce manuscrit ? Jusqu'ici les commentateurs de Rimbaud ont semblé le tenir pour définitivement perdu. (...) Ils avaient tort. Il existe encore un manuscrit de *La Chasse spirituelle*, et peut-être même en existe-t-il deux. (...) Puisse la publication qu'une série de hasards nous permet de faire aujourd'hui, les inciter à se montrer (les détenteurs tenus secrets) désormais moins jaloux du secret de leur richesse rimbaldisienne ».

C'est dans le journal « Combat » qu'éclate la « bombe Rimbaud » : le jeudi 19 mai 1949, la préface de Pascal Pia paraît dans les

pages littéraires, avec quelques extraits du recueil. Le numéro est aussitôt épuisé. Les amateurs se précipitent dans les librairies pour acheter *La Chasse* que le Mercure de France a tiré à plus de 3 000 exemplaires.

Le lendemain, une autre bombe éclate dans « le Figaro » : « Deux jeunes comédiens ont-ils écrit un « chef-d'œuvre » de Rimbaud ? » Nicolas Bataille et Mlle Akakia-Viala, bibliothécaire de l'Institut des Hautes Etudes Cinématographiques, ont composé leur pastiche, à la suite des critiques sévères de leur représentation en 1948, d'une version théâtrale de la *Saison en enfer*.

André Breton n'a pas attendu cet éclaircis-



Un des nombreux avatars du visage d'Arthur Rimbaud. Portrait par Neville.

sement pour dénoncer le faux dans une lettre adressée le 19 mai à « Combat » et publiée une semaine plus tard le 26.

« Messieurs,

Il n'est pas un « rimbaldien » véritable dont l'émotion, à découvrir ce matin la page littéraire de « Combat », n'ait dû faire place presque aussitôt à l'inquiétude, pour se muer en indignation... » Il concluait que le pastiche était un « faux de caractère singulièrement méprisable ».

L'affaire remue Paris. Le petit monde des critiques, divisé en Chasseurs et anti-Chasseurs, s'affronte dans les colonnes des journaux. Jean Cocteau, qui revient d'une tournée théâtrale dans le Proche-Orient, note joyeusement : « En rentrant à Paris, je croyais y trouver des discussions politiques. Je me trompais. Toute la ville se dispute autour d'un texte retrouvé de Rimbaud : *La Chasse spirituelle*. (...) Mais ce qui me frappe, c'est une ville qui s'énervé autour d'Arthur Rimbaud. Voilà bien la ville que j'aime, et cette controverse me prouve que j'avais raison d'expliquer aux Egyptiens et aux Turcs pourquoi la France est indescriptible et qu'on n'y peut rien prévoir ».

Maurice Nadeau, directeur des pages littéraires de « Combat », tente de résister au coup porté par André Breton : « Je suis encore convaincu de l'authenticité du texte. Si c'est un faux ou un demi-faux (un texte de Rimbaud « arrangé » par ses copieurs), assez de bons esprits le tiennent ou l'ont tenu pour vrai pour que je me console d'être en leur compagnie ». Donc le texte authentique pouvait devenir un demi-faux. Le parti des Chasseurs s'affaiblit. Breton publie *Flagrant Délit*, un pamphlet dans lequel il rassemble ses arguments, fondés sur la sensibilité poétique et l'instinct, l'amour véritable de Rimbaud,

plus sûrs que tous les travaux d'érudition.

Aujourd'hui, l'affaire est oubliée. Qu'en reste-t-il ? Une belle plaquette ornée du caducée du Mercure de France, quelques critiques désabusés et un chapitre ajouté à la petite histoire de la littérature.

Mais qu'est-ce qui a donc suscité tant de passions ? Voici, à titre de curiosité, quelques extraits des cinq textes qui composent *La Chasse spirituelle*.

Je reviens soumis à l'accueil de la maison austère et confortable. Je fis honte aux mendicités d'amour, à la faim altruiste, aux désirs de présence fraternelle. J'ai entrevu les voluptueuses quiétudes, les yeux cernés de réseaux mauves, orphelin des équinoxes et des marées inévitables, des lunaisons et des lois naturelles. Des chansons naises groupaient des rondes dans ma tête. Refrains d'école, prières mécaniques utiles à l'hygiène de nos corps adolescents (...)

Retour au ciel ami de toujours. A la terre d'origine affluent les déceptions fatales après les fureurs ourdies contre les puissances. Banni des capitales prudentes, sourdes aux vérités. Je ravale leurs paroles et leurs poussières, délire de charlatans. Mais les monuments, témoignages de leur incompréhension magistrale, s'écrouleront.

Le temps et ses accoutrements risibles reprend son cours. Rien ne sera plus que pratique. Les courbes s'évanouissent, les nombres, anciennement domptés, se désagrègent (...)

et :

« Dans l'orchestre de jappements cruels, la meute m'a éventré ».

Rimbaud est sorti intact de la meute des critiques mais le problème que pose ce texte n'est toujours pas résolu. Le manuscrit existe-t-il encore ? La chasse reste ouverte. Qui veut du Rimbaud ?

Le poète et les peintres

« La peinture a une infériorité que je trouve définitive... »



Portrait du poète par F. Léger, inspiré de la photographie de Carjat.



Lithographies de Fernand Léger
pour les « Illuminations »
de Rimbaud. Page précédente :
... Jeunes mères et
grandes sœurs aux regards pleins
de pèlerinages, sul-
tanes, princesses de démarche
et de costume tyran-
niques, petites étrangères et
personnes doucement
malheureuses. » Ci-contre en haut :
« Je suis le piéton
de la grand'route par les bois
vains ; la rumeur des
écluses couvre mes pas. Je vois
longtemps la mélanco-
lique lessive d'or du couchant. »
Ci-contre en bas : « Les
sentiers sont âpres. Les monti-
cules se couvrent
de genêts. L'air est immobile. »



Lithographies de Sarthou pour
le « Bateau ivre » de

Rimbaud. Le peintre a su
interpréter, tout
en la respectant, chacune des
images de ce poème
conçu comme un morceau
de bravoure.

Ainsi, en haut :


« J'ai vu le soleil bas, taché
| d'horreurs mystiques
Illuminant de longs figements
| violets

Pareils à des acteurs de drames
| très antiques

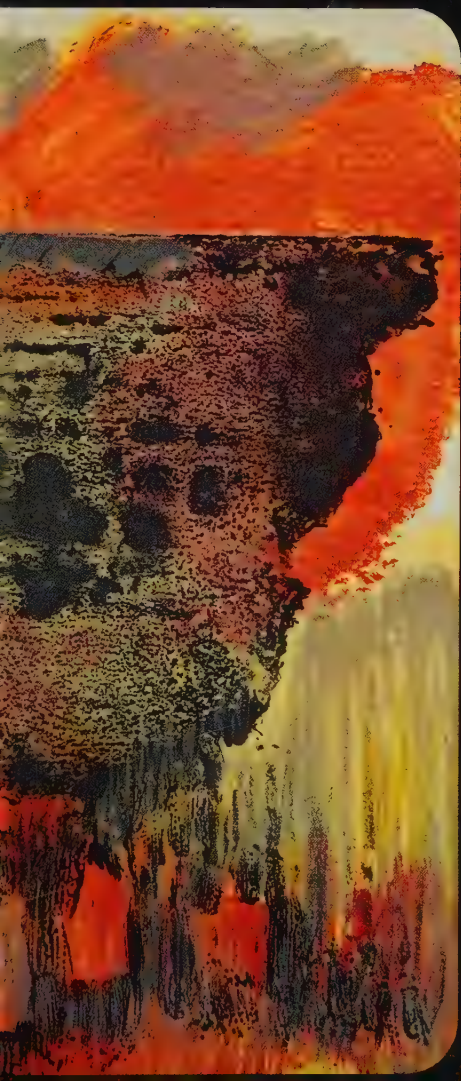
Les flots roulant au loin leurs
| frissons de voiles ! »

En bas :

« Plus douce qu'aux enfants la
| chair des pommes sûres,
L'eau verte pénétra ma coque
| de sapin
Et des taches de vins bleus et
| des vomissures
Me lava, dispersant gouvernail
| et grappin. »



Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache
Noire et froide où vers le crépuscule embaumé
Un enfant accroupi, plein de tristesse, lâche
Un bateau frêle comme un papillon de mai.



Illustrations de Prassinós
pour « Une Saison
en enfer » : « J'ai essayé
d'inventer de
nouvelles fleurs, de nou-
veaux astres,
de nouvelles chairs, de
nouvelles langues.
J'ai cru acquérir des pou-
voirs surnaturels.
Eh bien ! Je dois enterrer
mon imagination
mes souvenirs ! Une belle
gloire d'artiste
et de conteur emportée. »



A DIEU





Pastel de Jacques Ernotté pour les « Illuminations » de Rimbaud : « J'ai tendu des cordes de clocher à clocher ; des guirlandes de fenêtre à fenêtre ; des chaînes d'or d'étoile à étoile, et je danse. »

Anthologie

Poèmes de jeunesse

Les Etrennes des orphelins

I

La chambre est pleine d'ombre : on entend
|vaguement
De deux enfants le triste et doux chuchotement.
Leur front se penche, encore alourdi par le rêve,
Sous le long rideau blanc qui tremble et se
|soulève...

— Au dehors les oiseaux se rapprochent frileux :
Leur aile s'engourdit sous le ton gris des cieux :
Et la nouvelle Année, à la suite brumeuse,
Lâissant traîner les plis de sa robe neigeuse,
Sourit avec des pleurs, et chante en grelottant...

II

Or, les petits enfants, sous le rideau flottant,
Parlent bas comme on fait dans une nuit
|obscur.

Ils écoutent, pensifs, comme un lointain
|murmure...

Ils tressaillent souvent à la claire voix d'or
Du timbre matinal, qui frappe et frappe encor
Son refrain métallique en son globe de verre...

— Puis, la chambre est glacée... on voit traîner
|à terre,

Epars autour des lits, des vêtements de deuil :
L'âpre bise d'hiver qui se lamente au seuil
Souffle dans le logis son haleine morose !

On sent, dans tout cela, qu'il manque quelque
|chose...

— Il n'est donc point de mère à ces petits
|enfants.

De mère au frais sourire, aux regards
|trionphants ?

Elle a donc oublié, le soir, seule et penchée,
D'exciter une flamme à la cendre arrachée,
D'amonceler sur eux la laine et l'édredon
Avant de les quitter en leur criant : pardon.
Elle n'a point prévu la froideur matinale,
Ni bien fermé le seuil à la bise hivernale ?...

— Le rêve maternel, c'est le tiède tapis,
C'est le nid cotonneux où les enfants tapis,
Comme de beaux oiseaux que balancent les
|branches.

Dorment leur doux sommeil plein de visions
|blanches !...

— Et là, — c'est comme un nid sans plumes,
|sans chaleur,

Où les petits ont froid, ne dorment pas, ont
|peur :

Un nid que doit avoir glacé la bise amère...

III

Votre cœur l'a compris : — ces enfants sont
|sans mère.

Plus de mère au logis ! — et le père est bien
|loin !...

— Une vieille servante, alors, en a pris soin.
Les petits sont tout seuls en la maison glacée ;
Orphelins de quatre ans, voilà qu'en leur pensée
S'éveille, par degrés, un souvenir riant...

C'est comme un chapelet qu'on égrène en
|prient :

— Ah ! quel beau matin, que ce matin des
|étrennes !

Chacun, pendant la nuit, avait rêvé des siennes
Dans quelque songe étrange où l'on voyait
[joujoux,

Bonbons habillés d'or, étincelants bijoux,
Tourbillonner, danser une danse sonore,
Puis fuir sous les rideaux, puis reparaître
[encore !

On s'éveillait matin, on se levait joyeux,
La lèvre affriandée, en se frottant les yeux...
On allait, les cheveux emmêlés sur la tête,
Les yeux tout rayonnants, comme aux grands
[jours de fête,

Et les petits pieds nus effleurant le plancher,
Aux portes des parents tout doucement
[toucher...

On entrait !... Puis alors les souhaits... en
[chemise,
Les baisers répétés, et la gaîté permise !

IV

Ah ! c'était si charmant, ces mots dits tant de
[fois !

— Mais comme il est changé, le logis d'autrefois :
Un grand feu pétillait, clair, dans la cheminée,
Toute la vieille chambre était illuminée ;
Et les reflets vermeils, sortis du grand foyer,
Sur les meubles vernis aimaient à tourner...
— L'armoire était sans clefs !... sans clefs, la
[grande armoire !

On regardait souvent sa porte brune et noire...
Sans clefs !... c'était étrange !... on rêvait bien
[des fois

Aux mystères dormant entre ses flancs de bois,
Et l'on croyait ouïr, au fond de la serrure
Béante, un bruit lointain, vague et joyeux
[murmure...

— La chambre des parents est bien vide,
[aujourd'hui :
Aucun reflet vermeil sous la porte n'a lui ;

Il n'est point de parents, de foyer, de clefs
[prises :
Partant, point de baisers, point de douces
[surprises !

Oh ! que le jour de l'an sera triste pour eux !
— Et, tout pensifs, tandis que de leurs grands
[yeux bleus,

Silencieusement tombe une larme amère,
Ils murmurent : « Quand donc reviendra notre
[mère ? »

V

Maintenant, les petits sommeillent tristement :
Vous diriez, à les voir, qu'ils pleurent en
[dormant,
Tant leurs yeux sont gonflés et leur souffle
[pénible !

Les tout petits enfants ont le cœur si sensible !
— Mais l'ange des berceaux vient essuyer leurs
[yeux,

Et dans ce lourd sommeil met un rêve joyeux,
Un rêve si joyeux, que leur lèvre mi-close,
Souriante, semblait murmurer quelque chose...
— Ils rêvent que, penchés sur leur petit bras
[rond,

Doux geste du réveil, ils avancent le front,
Et leur vague regard tout autour d'eux se pose...
Ils se croient endormis dans un paradis rose...
Au foyer plein d'éclairs chante gaîment le feu...
Par la fenêtre on voit là-bas un beau ciel bleu ;
La nature s'éveille et de rayons s'enivre...
La terre, demi-nue, heureuse de revivre,
A des frissons de joie aux baisers du soleil...
Et dans le vieux logis tout est tiède et vermeil :
Les sombres vêtements ne jonchent plus la terre,
La bise sous le seuil a fini par se taire...
On dirait qu'une fée a passé dans cela !...

— Les enfants, tout joyeux, ont jeté deux cris...

[Là,

Près du lit maternel, sous un beau rayon rose,

Là, sur le grand tapis, resplendit quelque

[chose...

Ce sont des médaillons argentés, noirs et blancs,

De la nacre et du jais aux reflets scintillants ;

Des petits cadres noirs, des couronnes de verre,

Ayant trois mots gravés en or : « A NOTRE

[MERE ! »

Sensation

Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,

Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :

Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.

Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :

Mais l'amour infini me montera dans l'âme,

Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,

Par la Nature, — heureux comme avec une

[femme.

Mars 1870.

Le Forgeron

Palais des Tuileries, vers le 10 août 92.

Le bras sur un marteau gigantesque, effrayant

D'ivresse et de grandeur, le front vaste, riant

Comme un clairon d'airain, avec toute sa

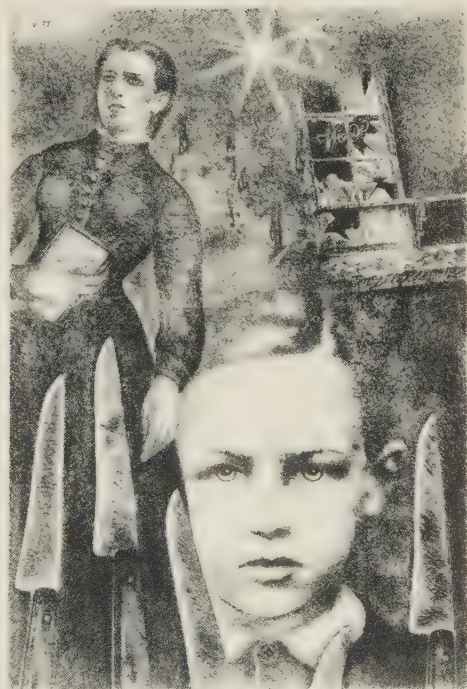
[bouche,

Et prenant ce gros-là dans son regard farouche,

Le Forgeron parlait à Louis Seize, un jour

Que le Peuple était là, se tordant tout autour,

Et sur les lambris d'or traînant sa veste sale.



« Les Poètes de sept ans », par Valentine Hugo.

Or le bon roi, debout sur son ventre, était pâle,
Pâle comme un vaincu qu'on prend pour le
[gibet.

Et, soumis comme un chien, jamais ne
[regimbait,

Car ce maraud de forge aux énormes épaules
Lui disait de vieux mots et des choses si drôles,
Que cela l'empoignait au front, comme cela !

« Or, tu sais bien, Monsieur, nous chantions
[tra la la

Et nous piquions les bœufs vers les sillons des
[autres :

Le Chanoine au soleil filait des patenôtres
Sur des chapelets clairs grenés de pièces d'or.
Le Seigneur, à cheval, passait, sonnant du cor,
Et l'un avec la hart, l'autre avec la cravache
Nous fouaillaient. — Hébétés comme des yeux
[de vache.

Nos yeux ne pleuraient plus ; nous allions, nous
[allions.

Et quand nous avions mis le pays en sillons,
Quand nous avions laissé dans cette terre noire
Un peu de notre chair... nous avions un
[pourboire ;

On nous faisait flamber nos taudis dans la nuit ;
Nos petits y faisaient un gâteau fort bien cuit.

... « Oh ! je ne me plains pas. Je te dis mes
[bêtises.

C'est entre nous. J'admets que tu me
[contredises.

Or, n'est-ce pas joyeux de voir, au mois de juin,
Dans les granges entrer des voitures de foin
Enormes ? De sentir l'odeur de ce qui pousse,
Des vergers quand il pleut un peu, de l'herbe
[rousse ?

De voir des blés, des blés, des épis pleins de
[grain,

De penser que cela prépare bien du pain ?...

Oh ! plus fort, on irait, au fourneau qui s'allume,

Chanter joyeusement en martelant l'enclume,
Si l'on était certain de pouvoir prendre un peu,
Etant homme, à la fin ! de ce que donne Dieu !

— Mais voilà, c'est toujours la même vieille
[histoire !

« Mais je sais, maintenant ! Moi, je ne peux plus
[croire,

Quand j'ai deux bonnes mains, mon front et
[mon marteau.

Qu'un homme vienne là, dague sur le manteau,
Et me dise : Mon gars, ensemence ma terre ;
Que l'on arrive encor, quand ce serait la guerre,
Me prendre mon garçon comme cela, chez moi !
— Moi, je serais un homme, et toi, tu serais roi,
Tu me dirais : Je veux !... — Tu vois bien, c'est
[stupide.

Tu crois que j'aime voir ta baraque splendide,
Tes officiers dorés, tes mille chenapans,
Tes palsembleu bâtards tournant comme des
[paons :

Ils ont rempli ton nid de l'odeur de nos filles
Et de petits billets pour nous mettre aux
[Bastilles,

Et nous dirons : C'est bien : les pauvres à
[genoux !

Nous dorérons ton Louvre en donnant nos gros
[sous !

Et tu te soûleras, tu feras belle fête.

— Et ces Messieurs riront, les reins sur notre
[tête !

« Non. Ces saletés-là datent de nos papas !

Oh ! Le Peuple n'est plus une putain. Trois pas
Et, tous, nous avons mis ta Bastille en poussière.
Cette Bête suait du sang à chaque pierre
Et c'était dégoûtant, la Bastille debout
Avec ses murs lépreux qui nous racontaient tout
Et, toujours, nous tenaient enfermés dans leur
[ombre !

— Citoyen ! citoyen ! c'était le passé sombre

Qui croulait, qui râlait, quand nous primes la
[tour !
Nous avions quelque chose au cœur comme
[l'amour.
Nous avions embrassé nos fils sur nos poitrines.
Et, comme des chevaux, en soufflant des
[narines
Nous allions, fiers et forts, et ça nous battait là...
Nous marchions au soleil, front haut, — comme
[cela, —
Dans Paris ! On venait devant nos vestes sales.
Enfin ! Nous nous sentions Hommes ! Nous
[étions pâles,
Sire, nous étions souls de terribles espoirs :
Et quand nous fûmes là, devant les donjons
[noirs,
Agitant nos clairons et nos feuilles de chêne,
Les piques à la main ; nous n'eûmes pas de
[haine,
— Nous nous sentions si forts, nous voulions
[être doux !

Pleins de jolis décrets roses et de droguailles,
 S'amuser à couper proprement quelques tailles,
 Puis se boucher le nez quand nous marchons
 [près d'eux,
 — Nos doux représentants qui nous trouvent
 [crasseux ! —
 Pour ne rien redouter, rien, que les baïonnettes...,
 C'est très bien. Foin de leur tabatière à
 [sornettes !
 Nous en avons assez, là, de ces cerveaux plats
 Que tu nous sers, bourgeois, quand nous
 [sommes féroces,
 Quand nous brisons déjà les sceptres et les
 [crosses !... »



« Il écoutait grouiller les galeux espaliers. »

Parce qu'on leur a pris leur garçon ou leur fille :
C'est la crapule. — Un homme était à la Bastille,
Un autre était forçat : et tous deux, citoyens
Honnêtes. Libérés, ils sont comme des chiens :
On les insulte ! Alors, ils ont là quelque chose
Qui leur fait mal, allez ! C'est terrible, et c'est
|cause
Que se sentant brisés, que, se sentant damnés,
Ils sont là, maintenant, hurlant sous votre nez !
Crapule. — Là-dedans sont des filles, infâmes
Parce que, — vous saviez que c'est faible, les
|femmes, —
Messeigneurs de la cour, — que ça veut toujours
|bien, —
Vous leur avez craché sur l'âme, comme rien !
Vos belles, aujourd'hui, sont là. C'est la crapule.

.....

« Oh ! tous les Malheureux, tous ceux dont le
|dos brûle
Sous le soleil féroce, et qui vont, et qui vont,
Qui dans ce travail là sentent crever leur front...
Chapeau bas, mes bourgeois ! Oh ! ceux-là,
|sont les Hommes !
Nous sommes Ouvriers. Sire ! Ouvriers ! Nous
|sommes
Pour les grands temps nouveaux où l'on voudra
|savoir,
Où l'Homme forgera du matin jusqu'au soir,
Chasseur des grands effets, chasseur des
|grandes causes,
Où, lentement vainqueur, il domptera les choses
Et montera sur Tout, comme sur un cheval !
Oh ! splendides lueurs des forges ! Plus de mal,
Plus ! — Ce qu'on ne sait pas, c'est peut-être
|terrible :
Nous saurons ! — Nos marteaux en main,
|passons au crible
Tout ce que nous savons : puis, Frères, en
|avant !

Nous faisons quelquefois ce grand rêve
lémouvant
De vivre simplement, ardemment, sans rien
dire
De mauvais, travaillant sous l'auguste sourire
D'une femme qu'on aime avec un noble amour :
Et l'on travaillerait fièrement tout le jour.
Ecoutant le devoir comme un clairon qui sonne :
Et l'on se sentirait très heureux ; et personne,
Oh ! personne, surtout, ne vous ferait ployer !
On aurait un fusil au-dessus du foyer...

— Il reprit son marteau sur l'épaule.

A la musique

Sur la place taillée en mesquines pelouses,
Square où tout est correct, les arbres et les
 | fleurs,
Tous les bourgeois poussifs qu'étranglent les
 | chaleurs
Portent, le jeudis soirs, leurs bêtises jalouses.

Des rentiers à lorgnons soulignent tous les
|couacs :
Les gros bureaux bouffis trainant leurs grosses
|dames
Auprès desquelles vont, officieux cornacs,
Celles dont les volants ont des airs de réclames :

Sur les bancs verts, des clubs d'épiciers retraités
Qui tisonnent le sable avec leur canne à pomme,
Fort sérieusement discutent les traités,
Puis prisent en argent, et reprennent : « En
[somme !... »

Epatant sur son banc les rondeurs de ses reins,
Un bourgeois à boutons clairs, bedaine
[flamande.
Savoure son onnaing d'où le tabac par brins
Déborde — vous savez, c'est de la
[contrebande ; —

Le long des gazons verts ricanent les voyous ;
Et, rendus amoureux par le chant des
[trombones,
Très naïfs, et fumant des roses, les pioupious
Caressent les bébés pour cajoler les bonnes...

— Moi, je suis, débraillé comme un étudiant,
Sous les marronniers verts les alertes fillettes :
Elles le savent bien ; et tournent en riant,
Vers moi, leurs yeux tout pleins de choses
[indiscrètes.

Je ne dis pas un mot : je regarde toujours
La chair de leurs cous blancs brodés de mèches
[folles :

Je suis, sous le corsage et les frêles atours,
Le dos divin après la courbe des épaules.

J'ai bientôt déniché la bottine, le bas...
— Je reconstruis les corps, brûlé de belles
[fièvres.
Elles me trouvent drôle et se parlent tout bas...
— Et je sens les baisers qui me viennent aux
[lèvres...

Première soirée

— Elle était fort déshabillée
Et de grands arbres indiscrets
Aux vitres jetaient leur feuillée
Malinement, tout près, tout près.

Assise sur ma grande chaise,
Mi-nue, elle joignait les mains.
Sur le plancher frissonnaient d'aise
Ses petits pieds si fins, si fins.

— Je regardai, couleur de cire,
Un petit rayon buissonnier
Papillonner dans son sourire
Et sur son sein, — mouche au rosier.

— Je baisai ses fines chevilles.
Elle eut un doux rire brutal
Qui s'égrenait en claires trilles.
Un joli rire de cristal.

Les petits pieds sous la chemise
Se sauvèrent : « Veux-tu finir ! »
— La première audace permise,
Le rire feignait de punir !

— Pauvrets palpitants sous ma lèvre,
Je baisai doucement ses yeux :
— Elle jeta sa tête mièvre
En arrière : « Oh ! c'est encor mieux !... »

Monsieur, j'ai deux mots à te dire... »
— Je lui jetai le reste au sein
Dans un baiser, qui la fit rire
D'un bon rire qui voulait bien...

— Elle était fort déshabillée
Et de grands arbres indiscrets
Aux vitres jetaient leur feuillée
Malinement, tout près, tout près.

Les Effarés

Noirs dans la neige et dans la brume,
Au grand soupirail qui s'allume,
Leurs culs en rond.

A genoux, cinq petits, — misère ! —
Regardent le Boulanger faire
Le lourd pain blond.

Ils voient le fort bras blanc qui tourne
La pâte grise et qui l'enfourne
Dans un trou clair.

Ils écoutent le bon pain cuire.
Le Boulanger au gras sourire
Grogne un vieil air.

Ils sont blottis, pas un ne bouge,
Au souffle du soupirail rouge
Chaud comme un sein.

Quand pour quelque médianoche,
Façonné comme une brioche
On sort le pain,

Quand, sous les poutres enfumées,
Chantent les croûtes parfumées
Et les grillons,

Que ce trou chaud souffle la vie,
Ils ont leur âme si ravie
Sous leurs haillons,



« Des Espagnoles rire et des Italiennes. »

Anthologie

Ils se ressentent si bien vivre,
Les pauvres Jésus pleins de givre,
Qu'ils sont là tous.

Collant leurs petits museaux roses
Au treillage, grognant des choses
Entre les trous,

Tout bêtes, faisant leurs prières
Et repliés vers ces lumières
Du ciel rouvert,

Si fort, qu'ils crèvent leur culotte
Et que leur chemise tremblote
Au vent d'hiver.

Roman

I

On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans.
— Un beau soir, foin des bocks et de la
limonade,
Des cafés tapageurs aux lustres éclatants !
— On va sous les tilleuls verts de la promenade.

Les tilleuls sentent bon dans les bons soirs de
juin !
L'air est parfois si doux, qu'on ferme la
paupière ;
Le vent chargé de bruits — la ville n'est pas
loin —
A des parfums de vigne et des parfums de
bière...

II

— Voilà qu'on aperçoit un tout petit chiffon

D'azur sombre, encadré d'une petite branche,
Piqué d'une mavaise étoile, qui se fond
Avec de doux frissons, petite et toute blanche...

Nuit de juin ! Dix-sept ans ! — On se laisse
griser.
La sève est du champagne et vous monte à la
tête...

On divague ; on se sent aux lèvres un baiser
Qui palpite là, comme une petite bête...

III

Le cœur fou robinsonne à travers les romans,
— Lorsque, dans la clarté d'un pâle réverbère,
Passe une demoiselle aux petits airs charmants,
Sous l'ombre du faux col effrayant de son père...

Et, comme elle vous trouve immensément naïf,
Tout en faisant trotter ses petites bottines,
Elle se tourne, alerte et d'un mouvement vif...
— Sur vos lèvres alors meurent les cavatines...

IV

Vous êtes amoureux. Loué jusqu'au mois
d'août.
Vous êtes amoureux. — Vos sonnets La font
rire.
Tous vos amis s'en vont, vous êtes mauvais
goût.
— Puis l'adorée, un soir, a daigné vous écrire !...
— Ce soir-là.... — vous rentrez aux cafés
éclatants,
Vous demandez des bocks ou de la limonade...
— On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans
Et qu'on a des tilleuls verts sur la promenade.

23 septembre 70.

Le Dormeur du val

C'est un trou de verdure où chante une rivière,
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent : où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort : il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant
|comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine,
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Octobre 1870.

Ma Bohême

(Fantaisie)

Je m'en allais, les poings dans mes poches
|crevées ;
Mon paletot aussi devenait idéal ;
J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal :
Oh ! là ! là ! que d'amours splendides j'ai
|rêvées !

Mon unique culotte avait un large trou.
— Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma
|course

Des rimes. Mon auberge était à la Grande
|Ourse.
— Mes étoiles au ciel avaient un doux frou frou

Et je les écoutais, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais des
|gouttes
De rosée à mon front, comme un vin de
|vigueur ;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, je tirais les élastiques
De mes souliers blessés, un pied près de mon
|cœur !

A M.P. Demeny.

Les Poètes de sept ans

Et la Mère, fermant le livre du devoir,
S'en allait satisfaite et très fière, sans voir,
Dans les yeux bleus et sous le front plein
|d'éminences,
L'âme de son enfant livrée aux répugnances.

Tout le jour il suait d'obéissance ; très
Intelligent ; pourtant des tics noirs, quelques
|traits
Semblaient prouver en lui d'âcres hypocrisies.
Dans l'ombre des couloirs aux tentures moisis,
En passant il tirait la langue, les deux poings
A l'aine, et dans ses yeux fermés voyait des
|points.

Une porte s'ouvrait sur le soir : à la lampe
On le voyait, là-haut, qui râlait sur la rampe,
Sous un golfe de jour pendant du toit. L'été
Surtout, vaincu, stupide, il était entêté

Anthologie



« ... Tout le jour il suait d'obéissance. »

A se renfermer dans la fraîcheur des latrines :
Il pensait là, tranquille et livrant ses narines.
Quand, lavé des odeurs du jour, le jardinet
Derrière la maison, en hiver, s'illunait,
Gisant au pied d'un mur, enterré dans la marne
Et pour des visions écrasant son œil darne,
Il écoutait grouiller les galeux espaliers.
Pitié ! Ces enfants seuls étaient ses familiers
Qui, chétifs, fronts nus, œil déteignant sur la
[joue,
Cachant de maigres doigts jaunes et noirs de
[boue
Sous des habits puant la foire et tout vieillots,
Conversaient avec la douceur des idiots !
Et si, l'ayant surpris à des pitiés immondes,
Sa mère s'effrayait : les tendresses, profondes,
De l'enfant se jetaient sur cet étonnement.
C'était bon. Elle avait le bleu regard, — qui
[ment !

A sept ans, il faisait des romans, sur la vie
Du grand désert, où luit la Liberté ravie,
Forêts, soleils, rives, savanes ! — Il s'aidait
De journaux illustrés où, rouge, il regardait
Des Espagnoles rire et des Italiennes.
Quand venait, l'œil brun, folle, en robes
| d'indiennes.

— Huit ans, — la fille des ouvriers d'à côté.
La petite brutale, et qu'elle avait sauté,
Dans un coin, sur son dos, en secouant ses
tresses.

Et qu'il était sous elle, il lui mordait les fesses.
Car elle ne portait jamais de pantalons ;
— Et, par elle meurtri des poings et des talons.
Rempportait les saveurs de sa peau dans sa
|chambre.

Il craignait les blafards dimanches de décembre,
Où, pommadé, sur un guéridon d'acajou,

Anthologie

Leur chair chante des Marseillaises
Et jamais les Eleisons !

Ça serrerait vos cous, ô femmes
Mauvaises, ça broierait vos mains.
Femmes nobles, vos mains infâmes
Pleines de blancs et de carmins.

L'éclat de ces mains amoureuses
Tourne le crâne des brebis !
Dans leurs phalanges savoureuses
Le grand soleil met un rubis !

Une tache de populace
Les brunit comme un sein d'hier ;
Le dos de ces Mains est la place
Qu'en baisa tout Révolté fier !

Elles ont pâli, merveilleuses,
Au grand soleil d'amour chargé,
Sur le bronze des mitrailleuses
A travers Paris insurgé !

Ah ! quelquefois, ô Mains sacrées,
A vos poings, Mains où tremblent nos
Lèvres jamais désenivrées,
Crie une chaîne aux clairs anneaux !

Et c'est un soubresaut étrange
Dans nos êtres, quand, quelquefois,
On veut vous déhâler, Mains d'ange,
En vous faisant saigner les doigts !

Voyelles

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu :
|voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes :

A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombinent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombre ; E, candeurs des vapeurs et des
|tentes.
Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons
|d'ombelles ;

I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitents ;

U, cycles, vibrations divins des mers virides,
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts
|studieux ;

O, suprême Clairon plein des strideurs étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges :
— O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux !

L'Etoile a pleuré rose...

L'étoile a pleuré rose au cœur de tes oreilles,
L'infini roulé blanc de ta nuque à tes reins ;
La mer a perlé rousse à tes mammes vermeilles
Et l'Homme saigné noir à ton flanc souverain.

Les Chercheuses de poux

Quand le front de l'enfant, plein de rouges
|tourmentes,
Implore l'essaim blanc des rêves indistincts,

Il vient près de son lit deux grandes sœurs
|charmantes
Avec de frêles doigts aux ongles argentins.

Elles assoient l'enfant devant une croisée
Grande ouverte où l'air bleu baigne un fouillis
|de fleurs.
Et dans ses lourds cheveux où tombe la rosée
Promènent leurs doigts fins, terribles et
|charmeurs.

Il écoute chanter leurs haleines craintives
Qui fleurent de longs miels végétaux et rosés,
Et qu'interrompt parfois un sifflement, salives
Reprises sur la lèvre ou désirs de baisers.

Il entend leurs cils noirs battant sous les silences
Parfumés ; et leurs doigts électriques et doux
Font crépiter parmi ses grises indolences
Sous leurs ongles royaux la mort des petits
|poux.

Voilà que monte en lui le vin de la Paresse,
Soupir d'harmonica qui pourrait délirer ;
L'enfant se sent, selon la lenteur des caresses,
Sourdre et mourir sans cesse un désir de pleurer.

Le Bateau ivre

Comme je descendais des Fleuves impassibles,
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs :
Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour
|cibles.



« ... et pressant violemment la voile ! »

Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.

J'étais insoucieux de tous les équipages,
Porteur de blés flamands ou de cotons anglais.
Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages,
Les Fleuves m'ont laissé descendre où je
|voulais.

Dans les clapotements furieux des marées,
Moi, l'autre hiver, plus sourd que les cerveaux
|d'enfants,

Je courus ! Et les Péninsules démarrées
N'ont pas subi tohu-bohu plus triomphants.

La tempête a béni mes éveils maritimes.
Plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots
Qu'on appelle rouleurs éternels de victimes,
Dix nuits, sans regretter l'œil niais des falots !

Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes
|sures,

L'eau verte pénétra ma coque de sapin
Et des taches de vins bleus et des vomissures
Mê lava, dispersant gouvernail et grappin.

Et dès lors, je me suis baigné dans le Poème
De la Mer, infusé d'astres, et lactescent,
Dévorant les azurs verts ; où, flottaison blême
Et ravie, un noyé pensif parfois descend ;

Où, teignant tout à coup les bleuités, délires
Et rythmes lents sous les rutilements du jour,
Plus fortes que l'alcool, plus vastes que nos
|lyres,
Fermentent les rousseurs amères de l'amour !

Je sais les cieux crevant en éclairs, et les
|trombes
Et les ressacs et les courants : je sais le soir,

L'Aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru
|voir !

J'ai vu le soleil bas, taché d'horreurs mystiques,
Illuminant de longs figements violets,
Pareils à des acteurs de drames très antiques
Les flots roulant au loin leurs frissons de volets !

J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,
Baiser montant aux yeux des mers avec lenteurs,
La circulation des sèves inouïes,
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores
|chanteurs !

J'ai suivi, des mois pleins, pareille aux vacheries
Hystériques, la houle à l'assaut des récifs.
Sans songer que les pieds lumineux des Maries
Pussent forcer le mufler aux Océans poussifs !

J'ai heurté, savez-vous, d'incroyables Florides
Mêlant aux fleurs des yeux de panthères à
|peaux
D'hommes ! Des arcs-en-ciel tendus comme des
|brides
Sous l'horizon des mers, à de glauques
|troupeaux !

J'ai vu fermenter les marais énormes, nasses
Où pourrit dans les joncs tout un Léviathan !
Des écroulements d'eaux au milieu des bonaces,
Et les lointains vers les gouffres cataractant !

Glaciers, soleils d'argent, flots nacreux, cieux de
|braises !
Echouages hideux au fond des golfes bruns

Où les serpents géants dévorés des punaises
Choient, des arbres tordus, avec de noirs
|parfums !

J'aurais voulu montrer aux enfants ces dorades
Du flot bleu, ces poissons d'or, ces poissons
|chantants.
— Des écumes de fleurs ont bercé mes dérades
Et d'ineffables vents m'ont ailé par instants.

Parfois, martyr lassé des pôles et des zones,
La mer dont le sanglot faisait mon roulis doux
Montait vers moi ses fleurs d'ombre aux
|ventouses jaunes
Et je restais, ainsi qu'une femme à genoux...

Presque île, ballottant sur mes bords les
|querelles
Et les fientes d'oiseaux clabauds aux yeux
|blonds.
Et je voguais, lorsqu'à travers mes liens frêles
Des noyés descendaient dormir, à reculons !

Or moi, bateau perdu sous les cheveux des
|anses,
Jeté par l'ouragan dans l'éther sans oiseau,
Moi dont les Monitors et les voiliers des Hanses
N'auraient pas repêché la carcasse ivre d'eau ;

Libre, fumant, monté de brumes violettes,
Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un
|mur
Qui porte, confiture exquise aux bons poètes,
Des lichens de soleil et des morves d'azur ;

Qui courais, taché de lunules électriques,
Planche folle, escorté des hippocampes noirs,

Quand les julleys faisaient crouler à coups de
|triques
Les cieus ultramarins aux ardents entonnoirs :

Moi qui tremblais, sentant geindre à cinquante
|lieues
Le rut des Béhémots et les Maelstroms épais.
Fileur éternel des immobilités bleues.
Je regrette l'Europe aux anciens parapets !

J'ai vu des archipels sidéraux ! et des îles
Dont les cieus délirants sont ouverts au
|vogueur :
— Est-ce en ces nuits sans fonds que tu dors et
|t'exiles.
Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur ?

Mais, vrai, j'ai trop pleuré ! Les Aubes sont
|navrantes.
Toute lune est atroce et tout soleil amer ;
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.
O que ma quille éclate ! O que j'aille à la mer !

Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache
Noire et froide où vers le crépuscule embaumé
Un enfant accroupi plein de tristesses, lâche
Un bateau frêle comme un papillon de mai.

Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô
|lâmes,
Enlever leur sillage aux porteurs de cotons,
Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des
|flammes.
Ni nager sous les yeux horribles des pontons.

La Rivière de Cassis

La Rivière de Cassis roule ignorée
En des vaux étranges :
La voix de cent corbeaux l'accompagne, vraie
Et bonne voix d'anges :
Avec les grands mouvements des sapinaies
Quand plusieurs vents plongent.

Tout roule avec des mystères révoltants
De campagnes d'anciens temps ;
De donjons visités, de parcs importants :
C'est en ces bords qu'on entend
Les passions mortes des chevaliers errants :
Mais que salubre est le vent !

Que le piéton regarde à ces claires-voies :
Il ira plus courageux.
Soldats des forêts que le Seigneur envoie,
Chers corbeaux délicieux !
Faites fuir d'ici le paysan matois
Qui trinque d'un moignon vieux.

Mai 1872

Chanson de la plus haute tour

Oisive jeunesse
A tout asservie,
Par délicatesse
J'ai perdu ma vie.
Ah ! Que le temps vienne
Où les cœurs s'éprennent.

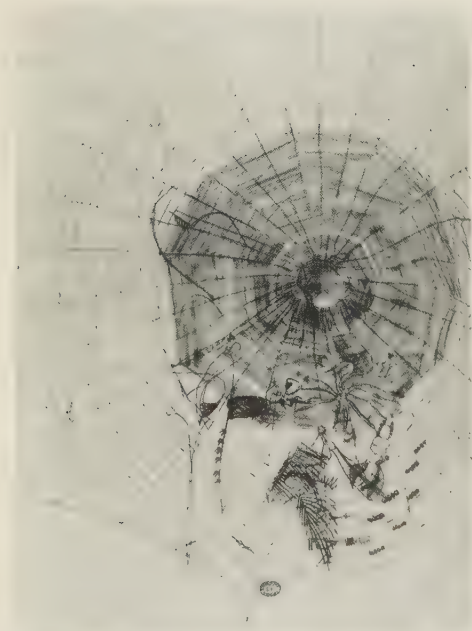


Illustration de G. Richier pour « Délires. »

Je me suis dit : laisse,
Et qu'on ne te voie :
Et sans la promesse
De plus hautes joies.
Que rien ne t'arrête,
Auguste retraite.

J'ai tant fait patience
Qu'à jamais j'oublie :
Craintes et souffrances
Aux cieux sont parties.
Et la soif malsaine
Obscurcit mes veines.

Ainsi la Prairie
A l'oubli livrée,
Grandie, et fleurie
D'encens et d'ivraies

Au bourdon farouche
De cent sales mouches.

Ah ! Mille veuvages
De la si pauvre âme
Qui n'a que l'image
De la Notre-Dame !
Est-ce que l'on prie
La Vierge-Marie ?

Oisive jeunesse
A tout asservie,
Par délicatesse
J'ai perdu ma vie.
Ah ! Que le temps vienne
Où les cœurs s'éprennent !

Mai 1872

Une Saison en enfer

Délires

Alchimie du verbe

A moi. L'histoire d'une de mes folies.
Depuis longtemps je me vantaïs de posséder
tous les paysages possibles, et trouvais déri-
soires les célébrités de la peinture et de la poésie
moderne.
J'aimais les peintures idiotes, dessus de portes,
décors, toiles de saltimbanques, enseignes, en
luminures populaires ; la littérature démodée,

latin d'église, livres érotiques sans orthographe,
romans de nos aïeules, contes de fées, petits
livres de l'enfance, opéras vieux, refrains niais,
rythmes naïfs.

Je rêvais croisades, voyages de découvertes
dont on n'a pas de relations, républiques sans
histoires, guerres de religion étouffées, révo-
lutions de mœurs, déplacements de races et de
continents : je croyais à tous les enchantements.
J'inventai la couleur des voyelles ! — *A* noir,
E blanc, *I* rouge, *O* bleu, *U* vert. — Je réglai la
forme et le mouvement de chaque consonne,
et, avec des rythmes instinctifs, je me flat-
tai d'inventer un verbe poétique accessible, un
jour ou l'autre, à tous les sens. Je réservais la
traduction.

Ce fut d'abord une étude. J'écrivais des silences. des nuits, je notais l'inexprimable. Je fixais des vertiges.

Loin des oiseaux, des troupeaux, des
| villageois.
Que buvais-je, à genoux dans cette bruyère
Entourée de tendres bois de noisetiers,
Dans un brouillard d'après-midi tiède et vert ?

Que pouvais-je boire dans cette jeune Oise,
— Ormeaux sans voix, gazon sans fleurs, ciel
|couvert ! —
Boire à ces gourdes jaunes, loin de ma case
Chérie ? Quelque liqueur d'or qui fait suer.

Je faisais une louche enseigne d'auberge.
— Un orage vint chasser le ciel. Au soir
L'eau des bois se perdait sur les sables vierges.
Le vent de Dieu jetait des glaçons aux mares ;

Pleurant, je voyais de l'or — et ne pus boire. —

A quatre heures du matin, l'été,
Le sommeil d'amour dure encore.
Sous les bocages s'évapore
L'odeur du soir fêté.

Là-bas, dans leur vaste chantier
Au soleil des Hespérides,
Déjà s'agitent — en bras de chemise —
Les Charpentiers.

Dans leurs Déserts de mousse, tranquilles,
Ils préparent les lambris précieux
Où la ville
Peindra de faux cieux.

O, pour ces Ouvriers charmants
Sujets d'un roi de Babylone,

Vénus ! quitte un instant les Amants
Dont l'âme est en couronne.

O Reine des Bergers,
Porte aux travailleurs l'eau-de-vie,
Que leurs forces soient en paix
En attendant le bain dans la mer à midi.

La vieillesse poétique avait une bonne part dans mon alchimie du verbe.

Je m'habituai à l'hallucination simple : je voyais très franchement une mosquée à la place d'une usine, une école de tambours faite par des anges, des calèches sur les routes du ciel, un salon au fond d'un lac : les monstres, les mystères, un titre de vaudeville dressait des épouvantables devant moi.

Puis j'expliquai mes sophismes magiques avec l'hallucination des mots !

Je finis par trouver sacré le désordre de mon esprit. J'étais oisif, en proie à une lourde fièvre : j'enviais la félicité des bêtes, — les chenilles, qui représentent l'innocence des limbes, les taupes, le sommeil de la virginité !

Mon caractère s'aigrissait. Je disais adieu au monde dans d'espèces de romances :

Chanson de la plus haute tour

Qu'il vienne, qu'il vienne,
Le temps dont on s'éprenne.

J'ai tant fait patience
Qu'à jamais j'oublie.
Craintes et souffrances

Aux cieux sont parties.
Et la soif malsaine
Obscurcit mes veines.

Qu'il vienne, qu'il vienne,
Le temps dont on s'éprenne.

Telle la prairie
A l'oubli livrée,
Grandie, et fleurie
D'encens et d'ivraie,
Au bourdon farouche
Des sales mouches.

Qu'il vienne, qu'il vienne,
Le temps dont on s'éprenne.

J'aimai le désert, les vergers brûlés, les boutiques fanées, les boissons tiédies. Je me trainais dans les ruelles puantes et, les yeux fermés, je m'offrais au soleil, dieu de feu.

« Général, s'il reste un vieux canon sur tes remparts en ruines, bombarde-nous avec des blocs de terre sèche. Aux glaces des magasins splendides ! dans les salons ! Fais manger sa poussière à la ville. Oxyde les gargouilles. Emplis les boudoirs de poudre de rubis brûlante... »

Oh ! le moucheron enivré à la pissotière de l'auberge, amoureux de la bourrache, et que dissout un rayon !

Faim

Si j'ai du goût, ce n'est guère
Que pour la terre et les pierres.
Je déjeune toujours d'air,
De roc, de charbons, de fer.



« J'ai seul la clef de cette parade sauvage. »

Anthologie

Mes faims, tournez. Paissez, faims,
Le pré des sons.
Attirez le gai venin
Des liserons.

Mangez les cailloux qu'on brise,
Les vieilles pierres d'églises ;
Les galets des vieux déluges,
Pains semés dans les vallées grises.

Le loup criait sous les feuilles
En crachant les belles plumes
De son repas de volailles :
Comme lui je me consume.

Les salades, les fruits
N'attendent que la cueillette ;
Mais l'araignée de la haie
Ne mange que des violettes.

Que je dorme ! que je bouille
Aux autels de Salomon.
Le bouillon court sur la rouille,
Et se mêle au Cédron.

Enfin, ô bonheur, ô raison, j'écartai du ciel
l'azur, qui est du noir, et je vécus, étincelle d'or
de la lumière *nature*. De joie, je prenais une
expression bouffonne et égarée au possible :

Elle est retrouvée !
Quoi ? l'éternité.
C'est la mer mêlée
Au soleil.

Mon âme éternelle,
Observe ton vœu
Malgré la nuit seule
Et le jour en feu.

Donc tu te dégages
Des humains suffrages,
Des communs élans !
Tu voles selon...

— Jamais l'espérance.
Pas d'*orietur*.
Science et patience,
Le supplice est sûr.

Plus de lendemain,
Braises de satin,
Votre ardeur
Est le devoir.

Elle est retrouvée !
→ Quoi ? — l'Eternité.
C'est la mer mêlée
Au soleil.

Je devins un opéra fabuleux : je vis que tous les
êtres ont une fatalité de bonheur : l'action n'est
pas la vie, mais une façon de gâcher quelque
force, un énervement. La morale est la faiblesse
de la cervelle.

A chaque être, plusieurs *autres* vies me sem-
blaient dues. Ce monsieur ne sait ce qu'il fait :
il est un ange. Cette famille est une nichée de
chiens. Devant plusieurs hommes, je causai tout
haut avec un moment d'une de leurs autres vies.
— Ainsi, j'ai aimé un porc.

Aucun des sophismes de la folie — la folie qu'on
enferme, — n'a été oublié par moi : je pourrais
les redire tous, je tiens le système.

Ma santé fut menacée. La terreur venait. Je
tombais dans des sommeils de plusieurs jours,
et, levé, je continuais les rêves les plus tristes.
J'étais mûr pour le trépas, et par une route de

dangers ma faiblesse me menait aux confins du monde et de la Cimmérie, patrie de l'ombre et des tourbillons.

Je dus voyager, distraire les enchantements assemblés sur mon cerveau. Sur la mer, que j'aimais comme si elle eût dû me laver d'une souillure, je voyais se lever la croix consolatrice. J'avais été damné par l'arc-en-ciel. Le Bonheur était ma fatalité, mon remords, mon ver : ma vie serait toujours trop immense pour être dévouée à la force et à la beauté.

Le Bonheur ! Sa dent, douce à la mort, m'aver tissait au chant du coq, — *ad matutinum*, au *Christus venit*, — dans les plus sombres villes.

O saisons, ô châteaux !
Quelle âme est sans défauts ?

J'ai fait la magique étude
Du bonheur, qu'aucun n'élude.

Salut à lui, chaque fois
Que chante le coq gaulois.

Ah ! je n'aurai plus d'envie :
Il s'est chargé de ma vie.

Ce charme a pris âme et corps
Et dispersé les efforts.

O saisons, ô châteaux !

L'heure de sa fuite, hélas !
Sera l'heure du trépas.

O saisons, ô châteaux !

Cela s'est passé. Je sais aujourd'hui saluer la beauté.

Matin

N'eus-je pas *une fois* une jeunesse aimable, héroïque, fabuleuse, à écrire sur des feuilles d'or. — trop de chance ! Par quel crime, par quelle erreur, ai-je mérité ma faiblesse actuelle ? Vous qui prétendez que des bêtes poussent des sanglots de chagrin, que des malades désespèrent, que des morts rêvent mal, tâchez de raconter ma chute et mon sommeil. Moi, je ne puis pas plus m'expliquer que le mendiant avec ses continuels *Pater* et *Ave Maria*. *Je ne sais plus parler !*

Pourtant, aujourd'hui, je crois avoir fini la relation de mon enfer. C'était bien l'enfer : l'ancien, celui dont le fils de l'homme ouvrit les portes.

Du même désert, à la même nuit, toujours mes yeux las se réveillent à l'étoile d'argent, toujours, sans que s'émouvant les Rois de la vie, les trois mages, le cœur, l'âme, l'esprit. Quand irons-nous, par delà les grèves et les monts, saluer la naissance du travail nouveau, la sagesse nouvelle, la fuite des tyrans et des démons, la fin de la superstition, adorer — les premiers ! — Noël sur la terre !

Le chant des cieux, la marche des peuples !
Esclaves, ne maudissons pas la vie.

Adieu

L'automne déjà ! — Mais pourquoi regretter un éternel soleil, si nous sommes engagés à la découverte de la clarté divine. — loin des gens qui meurent sur les saisons.

Anthologie



« Sa solitude est la mécanique érotique... »

L'automne. Notre barque élevée dans les brumes immobiles tourne vers le port de la misère, la cité énorme au ciel taché de feu et de boue. Ah ! les haillons pourris, le pain trempé de pluie, l'ivresse, les mille amours qui m'ont cru cilié ! Elle ne finira donc point cette goule reine de millions d'âmes et de corps morts *et qui seront jugés !* Je me revois la peau rongée par la boue et la peste, des vers plein les cheveux et les aisselles et encore de plus gros vers dans le cœur, étendu parmi les inconnus sans âge, sans sentiment... J'aurais pu y mourir... L'affreuse évocation ! J'exècre la misère.

Et je redoute l'hiver parce que c'est la saison du confort !

– Quelquefois je vois au ciel des plages sans fin couvertes de blanches nations en joie. Un grand vaisseau d'or, au-dessus de moi, agite ses pavillons multicolores sous les brises du matin. J'ai créé toutes les fêtes, tous les triomphes, tous les drames. J'ai essayé d'inventer de nouvelles fleurs, de nouveaux astres, de nouvelles chairs, de nouvelles langues. J'ai cru acquérir des pouvoirs surnaturels. Eh bien ! je dois enterrer mon imagination et mes souvenirs ! Une belle gloire d'artiste et de conteur emportée !

Moi ! moi qui me suis dit mage ou ange, dis, pensé de toute morale, je suis rendu au sol, avec un devoir à chercher, et la réalité rugueuse à étreindre ! Paysan !

Suis-je trompé ? la charité serait-elle soeur de la mort, pour moi ?

Enfin, je demanderai pardon pour m'être nourri de mensonge. Et allons.

Mais pas une main amie ! et où puiser le secours ?

Oui, l'heure nouvelle est au moins très sévère.

Car je puis dire que la victoire m'est acquise : les grincements de dents, les sifflements de feu,

les soupirs empestés se modèrent. Tous les souvenirs immondes s'effacent. Mes derniers regrets détalent, — des jalousies pour les mendiants, les brigands, les amis de la mort, les arriérés de toutes sortes. — Damnés, si je me vengeais !

Il faut être absolument moderne.

Point de cantiques : tenir le pas gagné. Dure nuit ! le sang séché fume sur ma face, et je n'ai rien derrière moi, que cet horrible arbrisseau !... Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes ; mais la vision de la justice

est le plaisir de Dieu seul.

Cependant c'est la veille. Recevons tous les influx de vigueur et de tendresse réelle. Et à l'aurore, armés d'une ardente patience, nous entrerons aux splendides villes.

Que parlais-je de main amie ! Un bel avantage, c'est que je puis rire de vieilles amours mensongères, et frapper de honte ces couples menteurs. — J'ai vu l'enfer des femmes là-bas : — et il me sera loisible de *posséder la vérité dans une âme et un corps*.

Avril août, 1873.

Illuminations

Enfance

I

Cette idole, yeux noirs et crin jaune, sans parents ni cour, plus noble que la fable, mexicaine et flamande ; son domaine, azur et verdure insolents, court sur des plages nommées, par des vagues sans vaisseaux, de noms féroce^{ment} grecs, slaves, celtiques.

A la lisière de la forêt — les fleurs de rêve tintent, éclatent, éclairent, — la fille à lèvres d'orange, les genoux croisés dans le clair déluge qui sourd des prés, nudité qu'ombrent, traversent et habillent les arcs-en-ciel, la flore, la mer.

Dames qui tournoient sur les terrasses voisines de la mer ; enfantes et géantes, superbes noires dans la mousse vert-de-gris, bijoux debout sur le sol gras des bosquets et des jardinet

dégelés, — jeunes mères et grandes sœurs aux regards pleins de pèlerinages, sultanes, princesses de démarche et de costume tyranniques, petites étrangères et personnes doucement malheureuses.

Quel ennui, l'heure du « cher corps » et « cher cœur ».

II

C'est elle, la petite morte, derrière les rosiers. — La jeune maman trépassée descend le perron. — La calèche du cousin crie sur le sable. — Le petit frère (il est aux Indes !) là, devant le couchant, sur le pré d'œillets. — Les vieux qu'on a enterrés tout droits dans le rempart aux giroflées.

L'essaim des feuilles d'or entoure la maison du général. Ils sont dans le midi. — On suit la route rouge pour arriver à l'auberge vide. Le château est à vendre ; les persiennes sont dé

chées. — Le curé aura emporté la clef de l'église. — Autour du parc, les loges des gardes sont inhabitées. Les palissades sont si hautes qu'on ne voit que les cimes bruissantes. D'ailleurs il n'y a rien à voir là-dedans.

Les prés remontent aux hameaux sans coqs, sans enclumes. L'écluse est levée. O les calvaires et les moulins du désert, les îles et les meules !

Des fleurs magiques, bourdonnaient. Les talus le berçaient. Des bêtes d'une élégance fabuleuse circulaient. Les nuées s'amassaient sur la haute mer faite d'une éternité de chaudes larmes.

III

Au bois il y a un oiseau, son chant vous arrête et vous fait rougir.

Il y a une horloge qui ne sonne pas.

Il y a une fondrière avec un nid de bêtes blanches.

Il y a une cathédrale qui descend et un lac qui monte.

Il y a une petite voiture abandonnée dans le taillis, ou qui descend le sentier en courant, enrubannée.

Il y a une troupe de petits comédiens en costumes, aperçus sur la route à travers la lisière du bois.

Il y a enfin, quand l'on a faim et soif, quelqu'un qui vous chasse.

IV

Je suis le saint, en prière sur la terrasse, — comme les bêtes pacifiques paissent jusqu'à la mer de Palestine.

Je suis le savant au fauteuil sombre. Les branches et la pluie se jettent à la croisée de la bibliothèque.

Je suis le piéton de la grand'route par les bois nains ; la rumeur des écluses couvre mes pas. Je vois longtemps la mélancolique lessive d'or du couchant.

Je serais bien l'enfant abandonné sur la jetée partie à la haute mer, le petit valet suivant l'allee dont le front touche le ciel.

Les sentiers sont âpres. Les monticules se couvrent de genêts. L'air est immobile. Que les oiseaux et les sources sont loin ! Ce ne peut être que la fin du monde, en avançant.

V

Qu'on me loue enfin ce tombeau, blanchi à la chaux avec les lignes du ciment en relief — très loin sous terre.

Je m'accoude à la table, la lampe éclaire très vivement ces journaux que je suis idiot de relire, ces livres sans intérêt. —

A une distance énorme au-dessus de mon salon souterrain, les maisons s'implantent, les brumes s'assemblent. La boue est rouge ou noire. Ville monstrueuse, nuit sans fin !

Moins haut, sont des égouts. Aux côtés, rien que l'épaisseur du globe. Peut-être les gouffres d'azur, des puits de feu. C'est peut-être sur ces

plans que se rencontrent lunes et comètes, mers et fables.

Aux heures d'amertume, je m'imagine des boules de saphir, de métal. Je suis maître du silence. Pourquoi une apparence de soupirail blémirait-elle au coin de la voûte ?

Antique

Gracieux fils de Pan ! Autour de ton front couronné de fleurettes et de baies tes yeux, des boules précieuses, remuent. Tachées de lies brunes, tes joues se creusent. Tes crocs luisent. Ta poitrine ressemble à une cithare, des tintements circulent dans tes bras blonds. Ton cœur bat dans ce ventre où dort le double sexe. Pro mène-toi, la nuit, en mouvant doucement cette cuisse, cette seconde cuisse et cette jambe de gauche.

A une raison

Un coup de ton doigt sur le tambour décharge tous les sons et commence la nouvelle harmonie.

Un pas de toi, c'est la levée des nouveaux hommes et leur en marche.

Ta tête se détourne : le nouvel amour ! Ta tête se retourne : — le nouvel amour !

« Change nos lots, crible les fléaux, à commencer par le temps », te chantent ces enfants. « Elève n'importe où la substance de nos fortunes et de nos vœux », on t'en prie.

Arrivée de toujours, qui t'en iras partout.



« Je voyais... un salon au fond d'un lac. »

Phrases

Quand le monde sera réduit en un seul bois noir pour nos quatre yeux étonnés, — en une plage pour deux enfants fidèles, — en une maison musicale pour notre claire sympathie, — je vous trouverai.

Qu'il n'y ait ici-bas qu'un vieillard seul, calme et beau, entouré d'un « luxe inouï », — et je suis à vos genoux.

Que j'aie réalisé tous vos souvenirs, — que je sois celle qui sait vous garrotter, — je vous étoufferais.

Quand nous sommes très forts, — qui recule ? très gais, — qui tombe de ridicule ? Quand nous sommes très méchants, — que ferait-on de nous.

Parez-vous, dansez, riez. Je ne pourrai jamais envoyer l'Amour par la fenêtre.

— Ma camarade, mendiante, enfant monstre ! comme ça t'est égal, ces malheureuses et ces manœuvres, et mes embarras. Attache-toi à nous avec ta voix impossible, ta voix ! unique flatteur de ce vil désespoir.

Une matinée couverte, en juillet. Un goût de cendres vole dans l'air ; — une odeur de bois suant dans l'âtre, — les fleurs rouies, — le sac-cage des promenades, — la bruine des canaux par les champs — pourquoi pas déjà les joujoux et l'encens ?

J'ai tendu des cordes de clocher à clocher : des guirlandes de fenêtre à fenêtre ; des chaînes d'or d'étoile à étoile, et je danse.

Le haut étang fume continuellement. Quelle

sorcière va se dresser sur le couchant blanc ? Quelles violettes frondaisons vont descendre ?

Pendant que les fonds publics s'écoulent en fêtes de fraternité, il sonne une cloche de feu rose dans les nuages.

Avivant un agréable goût d'encre de Chine, une poudre noire pleut doucement sur ma veillee. — Je baisse les feux du lustre, je me jette sur le lit, et, tourné du côté de l'ombre, je vous vois, mes filles ! mes reines !

Villes

Ce sont des villes ! C'est un peuple pour qui se sont montés ces Alleghanys et ces Libans de rêve ! Des chalets de cristal et de bois qui se meuvent sur des rails et des poulies invisibles. Les vieux cratères ceints de colosses et de palmiers de cuivre rugissent mélodieusement dans les feux. Des fêtes amoureuses sonnent sur les canaux pendus derrière les chalets. La chasse des carillons crie dans les gorges. Des corporations de chanteurs géants accourent dans des vêtements et des oriflammes éclatants comme la lumière des cimes. Sur les plates-formes au milieu des gouffres les Rolands sonnent leur bravoure. Sur les passerelles de l'abîme et les toits des auberges l'ardeur du ciel pavoise les mâts. L'écroulement des apothéoses rejoint les champs des hauteurs où les centauresse séraphiques évoluent parmi les avalanches. Au-dessus du niveau des plus hautes crêtes, une mer troublée par la naissance éternelle de Vénus, chargée de flottes orphéoniques et de la rumeur des perles et des conques précieuses, — la mer s'assombrit parfois avec des éclats mortels. Sur les versants des moissons de fleurs

grandes comme nos armes et nos coupes, mugissent. Des cortèges de Mabs en robes rousses, opalines, montent des ravines. Là-haut, les pieds dans la cascade et les ronces, les cerfs têtent Diane. Les Bacchantes des banlieues sanglotent et la lune brûle et hurle. Vénus entre dans les cavernes des forgerons et des ermites. Des groupes de beffrois chantent les idées des peuples. Des châteaux bâtis en os sort la musique inconnue. Toutes les légendes évoluent et les élans se ruent dans les bourgs. Le paradis des orages s'effondre. Les sauvages dansent sans cesse la fête de la nuit. Et une heure je suis descendu dans le mouvement d'un boulevard de Bagdad où des compagnies ont chanté la joie du travail nouveau, sous une brise épaisse, circulant sans pouvoir éluder les fabuleux fantômes des monts où l'on a dû se retrouver.

Quels bons bras, quelle belle heure me rendront cette région d'où viennent mes sommeils et mes moindres mouvements ?

Mystique

Sur la pente du talus les anges tournent leurs robes de laine dans les herbages d'acier et d'émeraude.

Des près de flammes bondissent jusqu'au sommet du mamelon. A gauche le terreau de l'arête est piétiné par tous les homicides et toutes les batailles, et tous les bruits désastreux filent leur courbe. Derrière l'arête de droite la ligne des orientes, des progrès.

Et tandis que la bande en haut du tableau est formée de la rumeur tournante et bondissante des conques des mers et des nuits humaines, La douceur fleurie des étoiles et du ciel et du reste descend en face du talus, comme un

panier, — contre notre face, et fait l'abîme fleurant et bleu là-dessous.

Aube

J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombres ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes, et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit.

La première entreprise fut, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom.

Je ris au wasserfall blond qui s'échevela à travers les sapins : à la cime argentée je reconnus la déesse.

Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras. Par la plaine, où je l'ai dénoncée au coq. A la grand'ville elle fuyait parmi les clochers et les dômes, et courant comme un mendiant sur les quais de marbre, je la chassais.

En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.

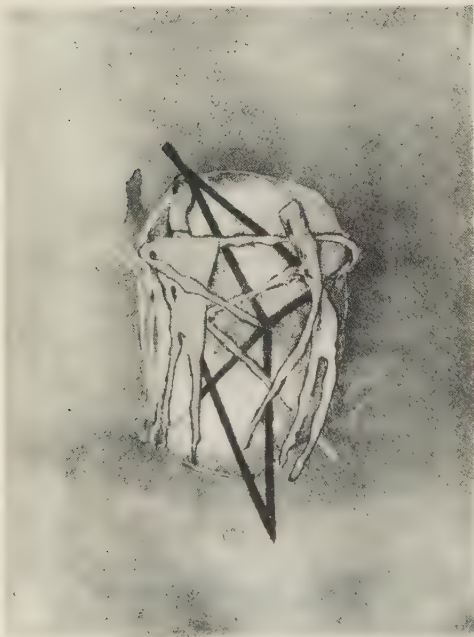
Au réveil il était midi.

Barbare

Bien après les jours et les saisons, et les êtres et les pays,

Le pavillon en viande saignante sur la soie des

Anthologie



« Je sais aujourd'hui saluer la beauté. »

mers et des fleurs arctiques ; (elles n'existent pas.)

Remis des vieilles fanfares d'héroïsme — qui nous attaquent encore le cœur et la tête — loin des anciens assassins —

Oh ! Le pavillon en viande saignante sur la soie des mers et des fleurs arctiques ; (elles n'existent pas.)

Douceurs !

Les brasiers, pleuvant aux rafales de givre, — Douceurs ! — les feux à la pluie du vent de diamants jetés par le cœur terrestre éternellement carbonisé pour nous. — O monde ! —

(Loin des vieilles retraites et des vieilles flammes, qu'on entend, qu'on sent,)

Les brasiers et les écumes. La musique, virement des gouffres et choc des glaçons aux astres.

O Douceurs, ô monde, ô musique ! Et là, les formes, les sueurs, les chevelures et les yeux, flottant. Et les larmes blanches, bouillantes, — ô douceurs ! — et la voix féminine arrivée au fond des volcans et des grottes arctiques.

Le pavillon...

Solde

A vendre ce que les Juifs n'ont pas vendu, ce que noblesse ni crime n'ont goûté, ce qu'ignorent l'amour maudit et la probité infernale des masses ; ce que le temps ni la science n'ont pas à reconnaître ;

Les Voix reconstituées ; l'éveil fraternel de toutes les énergies chorales et orchestrales et leurs applications instantanées ; l'occasion, unique, de dégager nos sens !

A vendre les Corps sans prix, hors de toute race, de tout monde, de tout sexe, de toute descendance ! Les richesses jaillissant à chaque démarche ! Solde de diamants sans contrôle !

A vendre l'anarchie pour les masses ; la satisfaction irréprouvable pour les amateurs supérieurs ; la mort atroce pour les fidèles et les amants !

A vendre les habitations et les migrations, sports, féeries et comforts parfaits, et le bruit, le mouvement et l'avenir qu'ils font.

A vendre les applications de calcul et les sauts d'harmonie inouïs. Les trouvailles et les termes non soupçonnés, possession immédiate, Elan insensé et infini aux splendeurs invisibles, aux délices insensibles, — et ses secrets affolants pour chaque vice — et sa gaieté effrayante pour la foule.

A vendre les Corps, les voix, l'immense opulence inquestionnable, ce qu'on ne vendra jamais. Les vendeurs ne sont pas à bout de solde ! Les voyageurs n'ont pas à rendre leur commission de si tôt !

Jeunesse

I

Dimanche

Les calculs de côté, l'inévitable descente du ciel, et la visite des souvenirs et la séance des rythmes occupent la demeure, la tête et le monde de l'esprit.

— Un cheval défile sur le turf suburbain, et le long des cultures et des boisements, percé par la peste carbonique. Une misérable femme de drame, quelque part dans le monde, soupire après des abandons improbables. Les desperados languissent après l'orage, l'ivresse et les blessures. De petits enfants étouffent des malédictions le long des rivières. —

Reprenons l'étude au bruit de l'œuvre dévorante qui se rassemble et remonte dans les masses.

II

Sonnet

Homme de constitution ordinaire, la chair n'était-elle pas un fruit pendu dans le verger, ô journées enfantes ! le corps un trésor à prodiguer ; ô aimer, le péril ou la force de Psyché ? La terre avait des versants fertiles en princes et en artistes, et la descendance et la race nous poussaient aux crimes et aux deuils : le monde votre fortune et votre péril. Mais à présent, ce labeur comblé, toi, tes calculs, toi, tes impatiences, ne sont plus que votre danse et votre voix, non fixées et point forcées, quoique d'un double événement d'invention et de succès une raison, en l'humanité fraternelle et discrète par l'univers sans images : — la force et le droit réfléchissent la danse et la voix à présent seulement appréciées.

III

Vingt ans

Les voix instructives exilées... L'ingénuité physique amèrement rassise... Adagio. Ah ! l'égoïsme infini de l'adolescence, l'optimisme studieux : que le monde était plein de fleurs cet été ! Les airs et les formes mourant... Un chœur, pour calmer l'impuissance et l'absence ! Un chœur de verres de mélodies nocturnes... En effet les nerfs vont vite chasser.

IV

Tu en es encore à la tentation d'Antoine. L'ébat du zèle écourté, les tics d'orgueil puéril. L'affaissement et l'effroi. Mais tu te mettras à ce travail : toutes les possibilités harmoniques et architecturales s'émouvront autour de ton

siège. Des êtres parfaits, imprévus, s'offriront à tes expériences. Dans tes environs affluera rêveusement la curiosité d'anciennes foules et de luxes oisifs. Ta mémoire et tes sens ne seront que la nourriture de ton impulsion créatrice. Quant au monde, quand tu sortiras, que sera-t-il devenu ? En tout cas, rien des apparences actuelles.

Démocratie

« Le drapeau va au paysage immonde, et notre patois étouffe le tambour.

« Aux centres nous alimenterons la plus cynique prostitution. Nous massacrerons les révoltes logiques.

« Aux pays poivrés et détrempés ! — au service des plus monstrueuses exploitations industrielles ou militaires.

« Au revoir ici, n'importe où, Conscrits du bon vouloir, nous aurons la philosophie féroce ; ignorants pour la science, roués pour le confort, la crevaision pour le monde qui va. C'est la vraie marche. En avant, route ! ».

Génie

Il est l'affection et le présent puisqu'il a fait la maison ouverte à l'hiver écumeux et à la rumeur de l'été, lui qui a purifié les boissons et les aliments, lui qui est le charme des lieux fuyants et le délice surhumain des stations. Il est l'affection et l'avenir, la force et l'amour que nous, debout dans les rages et les ennuis, nous voyons passer dans le ciel de tempête et les drapeaux d'extase.

Il est l'amour, mesure parfaite et réinventée,

raison merveilleuse et imprévue, et l'éternité : machine aimée des qualités fatales. Nous avons tous eu l'épouvante de sa concession et de la nôtre : ô jouissance de notre santé, élan de nos facultés, affection égoïste et passion pour lui, lui qui nous aime pour sa vie infinie...

Et nous nous le rappelons et il voyage... Et si l'Adoration s'en va, sonne, sa promesse, sonne : « Arrière ces superstitions, ces anciens corps, ces ménages et ces âges. C'est cette époque-ci qui a sombré ! »

Il ne s'en ira pas, il ne redescendra pas d'un ciel, il n'accomplira pas la rédemption des colères de femmes et des gaités des hommes et de tout ce péché : car c'est fait, lui étant, et étant aimé.

O ses souffles, ses têtes, ses courses ; la terrible célérité de la perfection des formes et de l'action.

O fécondité de l'esprit et immensité de l'univers !

Son corps ! Le dégagement rêvé, le brisement de la grâce croisée de violence nouvelle !

Sa vue, sa vue ! tous les agenouillages anciens et les peines *relevées* à sa suite.

Son jour ! l'abolition de toutes souffrances sonores et mouvantes dans la musique plus intense.

Son pas ! les migrations plus énormes que les anciennes invasions.

O lui et nous ! l'orgueil plus bienveillant que les charités perdues.

O monde ! et le chant clair des malheurs nouveaux !

Il nous a connus tous et nous a tous aimés. Sachons, cette nuit d'hiver, de cap en cap, du pôle tumultueux au château, de la foule à la plage, de regards en regards, forces et sentiments las, le héler et le voir, et le renvoyer, et sous les marées et au haut des déserts de neige, suivre ses vues, ses souffles, son corps, son jour.

La Comédie rimbaldienne

« *Apprécions sans vertige l'étendue de mon innocence.* »

Rimbaud se propose comme seul personnage de son œuvre, unique acteur d'une tragédie, classique par sa soumission aux règles du genre : unité de temps : une brève adolescence ; unité de lieu : espace clos d'une âme ; unité d'action : un combat avec l'ange dont le poète ramène quelques récits dits sur le devant de la scène. Mais la légende s'est très tôt emparée de Rimbaud qui dut ajouter à ses œuvres la paternité de quelques mythes. Ce « passant considérable », dont la vie ne nous est pas si obstinément obscure, connaît, au-delà de la mort, une existence problématique. On attend qu'un nouvel humoriste prétende que ce n'est pas Rimbaud qui a écrit *Une Saison en enfer*, mais un autre poète nommé Arthur Rimbaud. Pris dans un réseau de gloses et d'adorations aveugles, l'insurgé de la littérature s'est prêté malgré lui à de fougueuses analyses qui le font tour à tour, dieu, saint, diable, ermite...

Un écrivain épris de certitudes a entrepris de dresser le catalogue exhaustif du mythe. Rimbaud n'est pas si éloigné de nous que l'on ne puisse tenter de recueillir et d'analyser, outre les derniers

témoignages de vive voix, tout ce qui a été écrit sur lui, tout ce qu'il a inspiré... Cela fait presque quarante ans que le professeur Etienne est parti en guerre contre le mythe, pour dépouiller Rimbaud de ses masques et le reconnaître « tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change ». A force d'acharnement, il épuise son sujet. Rimbaud ne survit pas à cet entassement de preuves, à cette immense pyramide qui, semblable à celles de l'ancienne Egypte, ne contient plus qu'une momie. L'inévitable monument ne se dresse pas comme la colonne d'un temple grec, symbole de vie érigée, mais s'impose par une masse déjà assemblée sous le signe de la mort, prête à subir victorieusement l'épreuve du temps puisqu'à peine édifiée, elle semble acquiescer à l'érosion. Cet ouvrage permet cependant d'animer la comédie rimbaldienne et de dévoiler dans leurs excès les personnages qu'a dû endosser le poète.



Cabaner, qui donnait des couleurs aux notes de musique.

Le voyant et les voyelles

Pendant qu'en Ethiopie Rimbaud faisait du commerce, à Paris, on le sacrait chef de l'école des Décadents. De jeunes turcs de la littérature voyaient en lui le maître de l'avant-garde. Lorsqu'il mourut à Marseille, une revue déplora la perte de l'auteur du *Sonnet des voyelles*. Les amateurs de poésie avaient une image simple à leur disposition. On ne retenait de l'œuvre de Rimbaud que cette défense et illustration de la théorie des correspondances, avancée par Baudelaire puis répandue dans le monde des artistes. Gounod demande une « note-lilas » à l'une de ses élèves ; Saint-Pol-Roux définit la poésie comme la synthèse des arts : « saveur, parfum, son, lumière, forme ». Le docteur Jules Millet, soutient, en 1892, une thèse sur l'audition colorée, dans laquelle il cite le *Sonnet des voyelles*. Rimbaud se voit promu inventeur de la gamme colorée... En fait, il n'est pas le premier. Avant 1850, Victor Hugo avait déjà écrit : « Ne penserait-on pas que les voyelles existent pour le regard presque autant que pour l'oreille, et qu'elles peignent des cou-



« Arthur Rimbaud peignant les voyelles », caricature de Luque. Le sonnet ne cesse pas de provoquer des interprétations.

leurs ? On les voit. A et I sont des voyelles blanches et brillantes. O est une voyelle rouge. E et EU sont des voyelles

bleues. U est la voyelle noire ».

Il reste que ce sonnet va devenir l'illustration de la théo-

rie de la voyance, telle que Rimbaud l'exposait dans sa fameuse lettre à Demeny : le poète «devra faire sentir, palper, écouter ses inventions». Celle-ci va provoquer un certain nombre d'interprétations.

Lucien Sausy, en 1933, en proposera une, fondée sur le mot « rois », au sixième vers, qu'il lit « rais ». A partir de là, tout s'explique. L'E est alors vertical : lances de glaçons fiers ; l'O : pavillon de clairon ; l'A : corset de mouche, etc...

En 1950, Jacques Gengoux, dans *La Pensée poétique de Rimbaud*, fait du *Sonnet* le bréviaire de l'art rimbaldien. Ecrit sous l'influence d'Eliphas Levi (*Histoire de la Magie*), il serait un « vaste système symbolique organisant sur le schème d'une vie humaine ou cosmique — conçue en cinq catégories — une répartition logique et psychologique des couleurs, des voyelles, des consonnes, des saisons, des parfums, des attitudes, de l'histoire surtout... »

Malheureusement, cette construction qui se propose comme éclaircissement définitif est anéantie par les faits. La légende voulant que le jeune Rimbaud ait assidûment pratiqué les traités de magie et l'occultisme dans la

bibliothèque de Charleville a été démentie. La bibliothèque ne possédait aucun ouvrage de ce genre à son catalogue. D'autre part, il est difficile d'admettre que le poète ait mis, dans son œuvre comme dans sa vie, une ordre secret, une dialectique à cinq catégories...

Le dernier en date des glossateurs du *Sonnet* est Robert Faurisson. En 1961, il publiait anonymement dans un numéro spécial de la revue « Bizarre », un texte intitulé : *A-t-on lu Rimbaud?...* Son interprétation, inspirée de celle de Sausy, se cantonne cependant dans un domaine particulier : l'érotisme. Pour donner du corps à sa démonstration, il ne craint pas le calembour : *Voyelles* n'est rien d'autre que Vois-Elles. Le sonnet serait un blason de la femme, vue de bas en haut, *in coitu* :

A renversé. Sous l'égide du sexe, le « point de départ ».

E couché. Sous l'égide des seins, l'épanouissement progressif.

I couché. Sous l'égide des lèvres, le moment de l'ivresse.

U renversé. Sous l'égide de la chevelure, l'accalmie passagère.

O renversé. Sous l'égide des yeux, l'extase finale.

Cette recherche de l'éviden-

ce, à force d'obstination, confine à une virtuosité de cruciverbiste. La logique à tout prix impose les plus tranquilles distorsions de la typographie et du langage du poète. Mais pour cela, laissons conclure lui-même, sans ironie, Robert Faurisson : les étudiants « devront commencer par des exégèses littérales et des travaux d'apparence modeste qui ne bénéficieront pas du prestige de l'interprétation sorbonique ou visionnaire, métaphysique ou planétaire. »

Parmi tous ces commentaires, une thèse s'impose par sa simplicité qui déplaît à de nombreux critiques. Le poème serait inspiré par l'abécédaire colorié sur lequel Rimbaud enfant a appris les lettres. Sur un exemplaire de l'époque les lettres sont illustrées de la manière suivante : pour A (lettre noire) : Abeille, Araignée, Astre, arc-en-Ciel ; pour E (jaune) : Emir, Eten-dard, Esclave, Enclume ; pour I (rouge) : Indienne, injure, Inquisition, Institut ; pour O (azur) : Oliphant, Onagre, Ordonnance, Ours ; pour U (vert) : Ure, Uniforme, Urne, Uranie ; pour Y (orange) : Yeux, Yole, Yeuse, Yatagan.

Quant à l'ordre bouleversé des voyelles, Tristan Derême

explique simplement qu'en écrivant U vert, O bleu, au lieu de O bleu, U vert, le poète évitait un hiatus...

Quelle était l'opinion de Rimbaud lui-même ? Interrogé par André Gide, Verlaine répondit : « Moi qui ai connu Rimbaud, je sais qu'il se foutait pas mal si A était rouge ou vert. Il le voyait comme ça, mais c'est tout. »

Il est regrettable que l'on ait trop souvent réduit l'alchimie du verbe à cet exercice de jeune poète. Ce n'est pas dans le *Sonnet des voyelles*, qui l'a rendu célèbre, qu'il faut trouver le lieu et la formule de Rimbaud, mais dans les proses des *Illuminations*. Pour nous, le voyant n'est pas immédiatement visible.

Le chrétien

« Insondable sagesse présidant aux destinées humaines ! Après avoir voulu à la poésie renouvée un avenir matérialiste, après avoir cherché à expulser de lui toute idée de sereine beauté chrétienne ; après s'être livré corps et âme, à cœur perdu, aux déformations par lui jugées indispensables pour at-

teindre son but ; après s'être librement, dans ce but, soumis aux pratiques les plus répugnantes et les plus dures, pratiques du reste équivalentes sur bien des points à l'ascétisme et à l'abnégation des premiers chrétiens, l'épistolier de la théorie du voyant,

devenu maître de visions, spectateur et juge de l'infini, a abouti, au sortir d'entre-tiens si redoutables avec le mystère, au spiritualisme le plus haut, le plus fatalement catholique, à la *Saison en enfer*. » Voilà Rimbaud campé pour l'éternité par sa sœur



Isabelle Rimbaud, sœur douce et attentive, qui, ignorant encore le poète, s'attache à adoucir les derniers instants du frère.

[illegible]

Isabelle qui recueillit son dernier souffle et lui fit donner l'extrême-onction. Mais qu'en est-il de cette conversion ultime ? Après un mois d'Ardenne, le malade a dû revenir à l'hôpital de la Conception. Bourré de drogues, il délire : ses propos, que sa sœur qualifie de « bizarres », n'ont pas été recueillis. Que disait-il ? « ...des choses invraisemblables qu'il s'imaginait s'être passées à l'hôpital pendant la nuit (...) Je l'écoute donc et cherche à le dissuader : il accuse les infirmiers et même les sœurs de choses abominables et qu'il ne peuvent exister ; je lui dis qu'il a sans doute rêvé, mais

il ne veut pas en démordre et me traite de niaise et d'imbécile ». Sa vie se termine dans un rêve continu : il réclame Djami, son serviteur éthiopien, organisateur des caravanes... « Au reste, il mêle tout et... avec art ».

Ces mots ont fait croire à certains que Rimbaud sur son lit d'hôpital avait rompu son silence et que dans ses délires, il composait les plus belles peut-être de ses *Illuminations*. C'est peu probable. Rimbaud est en train de mourir. Il se raccroche à la présence rassurante de sa sœur qui ne rêve que de le remettre entre les mains de

Dieu. Elle y parvient bientôt, mais son récit comporte quelques obscurités.

« Dimanche matin, après la grand-messe, il semblait plus calme et en pleine connaissance : l'un des aumôniers est revenu et lui a proposé de se confesser ; et il a bien voulu !

Quand le prêtre est sorti, il m'a dit, en me regardant d'un air troublé, d'un air étrange : « Votre frère a la foi, mon enfant. Que nous disiez-vous donc ? Il a la foi, et je n'ai jamais vu de foi de cette qualité ! » (...) Quand je suis rentrée près d'Arthur, il était très ému, mais ne pleu-



Arthur Rimbaud sur son lit de mort, à Marseille, tel que sa sœur Isabelle l'a dessiné au dos de la dernière lettre qu'il lui a dictée...

rait pas ; il était sereinement triste, comme je ne l'ai jamais vu. Il me regardait dans les yeux comme il ne m'a jamais regardée. Il a voulu que je m'approche tout près, il m'a dit : « Tu es du même sang que moi : crois-tu, dis, crois-tu ? » J'ai répondu : « Je crois ; d'autres plus sava- nts que moi ont cru, croient ; et puis je suis sûre à présent, j'ai la preuve, cela est ! — Et c'est vrai ! J'ai la preuve aujourd'hui ! Il m'a dit encore avec amertume : « Oui, ils disent qu'ils croient, ils font semblant d'être convertis, mais c'est pour qu'on lise ce qu'ils écrivent, c'est une spéculation ! » (C'est Isabelle elle-même qui rap- porte cette phrase ambiguë). Quelle est la nature de cette amertume qui dévoile curieu- sement un souci littéraire ? On peut penser qu'il s'agit d'une allusion à Verlaine. Après son retour d'Afrique, Rimbaud a-t-il eu connais- sance du destin de l'ancien compagnon ? Toujours est-il que cette idée de « spéculation » ne corres- pond pas à l'état d'esprit d'un homme qui vient de re- cevoir un prêtre pour se met- tre en règle avec Dieu. Il ne semble pas qu'il ait éprouvé l'apaisante certitude de la foi avant le grand voyage. Jus-

qu'au dernier instant, trop de sentiments, trop d'espoir ter- restres vont le retenir. Et si, sur son lit d'hôpital, l'odeur de l'encens lui est revenue si puissante, il dissipera ses dernières forces non pas dans une prière, mais dans une lettre arrêtant les détails d'un voyage en Afrique...

Après la conversion, il ne res- tait plus qu'à laisser la légende aller son train. Paul Clau- del écrivait, en 1912, dans une préface aux œuvres du poète : « Arthur Rimbaud fut un mystique *à l'état sauvage*, une source perdue qui res- sort d'un sol saturé. Sa vie, *un malentendu*, la tentative en vain par la fuite d'échap- per à cette voix qui le sollici- te et le relance, et qu'il ne veut pas reconnaître ; jusqu'à ce qu'enfin, réduit, la jambe tranchée, sur ce lit d'hôpital à Marseille, il sache ! » Pour Francis Jammes, il est « le mage qui marche à l'étoile » et pour François Mauriac « l'ange du grand chemin ». La résolution heureuse et soudaine de cette vie obli- geait à la reconsidérer toute entière. Isabelle et son mari, Paterné Berrichon s'y em- ploierent. Pour cela, ils allè- rent jusqu'à falsifier les let- tres du Harrar, afin que le nouveau converti ait l'air d'un commerçant honnête.

Ils supprimèrent de ses tran- sactions les peaux et le coton pour les remplacer par l'or et l'encens.

L'œuvre aussi fut relue sous cet éclairage particulier. A peine débusqué, le blasphème devient une preuve de foi. Rimbaud ne se débattrait pas ainsi contre Dieu s'il n'en sentait pas l'emprise. Et lors- que le trafiquant du Harrar, las, écrit : « ...heureusement que cette vie est la seule, et que cela est évident », pour un écrivain catholique, Fran- çois Mauriac, ce n'est qu'un signe de plus : « Si jamais pâ- role humaine signifia le con- traire de ce qu'elle semble dire, c'est bien cette affirma- tion rageuse ».

Restent les aveux.

« Sur la mer je voyais se lever la croix consolatrice. » ou bien :

*« L'amour divin seul octroie
|les clefs de la science.»*

ou bien encore :

« J'ai dit : Dieu. Je veux la li- berté dans le salut. »

En revanche, les ennemis de la thèse catholique fouillent aussi dans l'œuvre pour en extraire les cris de haine et de dérision envers l'église. Ils sont nombreux :

*« Et mon cœur et ma chair
|par ta chair embrassée
Fourmillent du baiser putride
|de Jésus »*

ou bien :

*« Je crois en toi ! Je crois en
| toi ! Divine mère,
Aphrodite marine ! — Oh ! la
| route est amère,
Depuis que l'autre Dieu nous
| attelle à sa croix »*

ou bien encore :

*« Doux comme le Seigneur
| du cèdre et des kysopes,
Je pisse vers les cieus bruns,
| très haut et très loin,
Rimbaud chrétien ou athée ?
Encore une fois Rimbaud lui-*

même tue toute solution au problème qu'il pose. En fait, dans toute son œuvre, il s'adresse à Dieu et l'accuse de ne lui répondre que par un de ces silences infinis qui effrayaient Pascal. L'enfant qui écrivait « merde à Dieu » sur les bancs du jardin public de Charleville ne tremble pas. Il se déprend, se défait en hurlant de la marque du baptême et rêve d'un paradis d'avant le Christ, d'un paganisme d'avant même les déesses — fussent-elles marines. Sa vie n'aura été qu'une longue contradiction, et il est vain de vouloir la réduire à l'un ou l'autre terme de cette contradiction. C'est ce que laisse entendre Jean Paulhan :

« Ainsi se dévoilerait le sens du dérèglement qu'il nous propose. Car alors le monde tout entier se voit renversé et notre observation ne cesse, de son début à la fin, de gagner en évidence. Puisqu'elle nous a montré tout d'abord des objets qu'un vice, quelque défaut, empêchait d'être parfaitement ce qu'ils paraissent être, puis des événements, différents de leur apparence, enfin — poussant la différence à l'extrême — des objets qui étaient le contraire de ce qu'ils étaient. « Je ne suis pas, disait Iago — et dit



Rimbaud par sa sœur Isabelle. L'ange en exil est devenu un homme « rendu au sol... avec la réalité rugueuse à étreindre. »

Rimbaud — celui que je suis !»

Pour finir sur le poète, Jean Paulhan parle de la noblesse du silence africain. Rien en effet n'interdit de croire qu'au désert, Rimbaud a trouvé son identité; dans un silence tel que ses lettres ne pouvaient faire état de son aventure, de sa « chasse spirituelle ». Il a peut-être trouvé là-bas une paix mégalithique. « Vous ne vous figurez pas du tout l'endroit. Il n'y a aucun arbre ici, même desséché... », écrit-il à sa mère. Aden est un cratère de volcan éteint et comblé au fond par le sable de la mer. On n'y voit et on n'y touche donc absolument que des laves et du sable qui ne peuvent produire le plus mince végétal ».

Posté à un confin du monde et de lui-même, qu'avait-il besoin de dire ? Porteur d'un secret transparent, habité du simple désir de n'être plus qu'une pierre sur le chemin, brûlée et rebrûlée par le soleil, seul le silence lui convenait.

Un silence obligatoire. Le rompre c'est renoncer au suprême renoncement. A la fin, le poète est semblable à l'un de ces liquides très anciens, d'avant l'eau, que contiennent certaines pierres, et qui



Poète égaré en Afrique, aventurier en rupture de poésie, l'homme des Ardennes a parcouru l'Ethiopie d'Aden en Ogaden.

se volatilisent dès qu'on les atteint, dès qu'on les délivre.

L'aventurier

C'est celui que Germain Nouveau appelait « Rimbaud le marin », c'est le fugueur, l'homme aux semelles de vent, le « tramp » du bassin méditerranéen, le trafiquant d'Abyssinie, à la ceinture d'or. Très tôt Rimbaud a montré une franche disposition pour le voyage. De la psychanalyse au simple goût du lucra, on a proposé de nombreuses explications à cette irréductible mobilité, mais il est surtout remarquable qu'à l'exception des séjours londoniens, il a toujours tenté de se rapprocher de l'Orient comme s'il avait été soumis à un tropisme.

Depuis le début du siècle, l'Orient attirait les écrivains. A force d'en rêver, Gérard de Nerval finit par s'y rendre. Gobineau en ramena ses souvenirs de voyage et ses *Nouvelles asiatiques*. Enfin, pendant que Rimbaud s'engageait dans l'armée coloniale hollandaise, Ernest Renan, le « cardinal laïque », s'inclinait devant le Parthénon en reniant sa foi d'Européen, son attachement à



Portrait de Rimbaud par son compagnon d'exploration, Sottiro. Le poète s'était fait expédier un appareil photographique.

l'Ordre gothique...

L'Orient n'était donc pas désert, mais Rimbaud y cherchait autre chose que ces voyageurs. On s'étonne même qu'il n'ait pas subi l'attraction du monde grec auquel il fit pourtant référence précisément (« Aphrodite marine... »). Comment se

fait-il que cet adolescent qui possède déjà la sensibilité du XX^e siècle, qui hait le Christ et rêve de paganismes anciens, ne se soit pas épris de la Grèce, et n'ait pas tenté, comme Nietzsche, de dénouer en soi le dyonisique de l'apollinien.

On a aussi fait de Rimbaud

l'ancêtre des hippies, dont tous les chemins mènent à l'Orient. « Il est à observer, écrit Pierre Gaspar dans son *Rimbaud et la Commune*, que ce même appel de l'Orient se fait entendre dans une partie de la génération d'aujourd'hui et fournit à ce qu'on appelle le mouvement hippie, son pseudo-spiritualisme (...) On ne saurait toutefois sans injustice, négliger les raisons profondes de cette anabase (pour donner un nom noble à la chose). Elle traduit moins, chez ces jeunes, mal adaptés, pour des raisons diverses, parfois psychopathologiques, à la civilisation dite du progrès, le besoin de s'exiler que celui de

se « rapatrier ». C'est en cela que leur démarche est rimbaldienne ». Ni pèlerin romantique, ni philosophe breton amoureux de la vérité, ni philosophe allemand à la cervelle brûlée par le trop violent soleil de la Méditerranée, Rimbaud n'est pas plus un de ces émigrants en mal de société, traversés par le vieux rêve rousseauiste de l'état de nature et de la fraternité universelle. Pas plus qu'il n'a jamais fondé sur le haschich aucun espoir de changer la vie. Sa fuite en avant vers l'Orient est une démarche solitaire. Sa fatalité réside dans la direction de sa fuite et non pas dans la topographie. De Chypre, il

passa en Egypte pour échapper à un climat trop pénible (sic) puis il se laisse descendre jusqu'en Mer Rouge, jusqu'au volcan éteint d'Aden. Plus tard, au Harrar, il rêvera de Zanzibar. Toujours vers le soleil, jusqu'à revenir à son point de départ, à force d'aller de l'avant. Mais la boucle sera bouclée sans qu'il ait fait le tour du monde...

Pierre Gaspar, qui a vécu en Ethiopie et a mis ses pas dans les pas de Rimbaud, s'étonne que celui-ci ait été si peu sensible à l'exotisme : « Mais il n'est pas un homme, aussi indifférent qu'il soit, qui réagisse aussi peu que lui à l'étrangeté, sinon à la beauté de ce pays. Et je réduis ici le mot étrangeté à son acception la plus banale ; je fais allusion à la couleur locale, à l'anecdote ».

Alors que dans notre siècle voué à l'image, les moyens de communication nous donnent à regarder le point le plus reculé du monde, jamais nous n'avons autant prisé les différences les plus infimes dans les paysages, dans les peuples, jamais nous n'avons autant prisé l'exotisme. Chacun doutant, surtout dans nos pays occidentaux, de l'authenticité de son décor et de la façon qu'il a de vivre, va chercher ailleurs une vérité



« Farandole nègre » ou « Un missionnaire qui vient de Charleville ». Ernest Delahaye voyait ainsi la vie africaine de son ami.



Chypre où Rimbaud travailla plusieurs mois comme chef de chantier dans une carrière.

quotidienne qu'il croit avoir perdue. Un journaliste s'installe dans une île déserte avec son chien et tient par radio le monde au courant de son expérience. Des voyageurs professionnels vont filmer les travaux et les jours des bergers de Sardaigne ou d'Afghanistan, pour faire rêver les populations des grandes villes. Le tourisme est devenu une industrie. Aussi comprend-on mal qu'un homme choisisse non pas de courir la planète en voyageur pressé, mais de se fixer en un lieu désolé, pour y vivre seu-

lement, sans le souci de raconter. Albert Thibaudet écrivait de Rimbaud : « ... son œuvre, écrite pour lui seul, sans idée d'un public quelconque, est-elle la plus sincère, la plus chimiquement pure de toute prostitution qui existe ? » On peut en dire autant de sa vie en Afrique. Il a si bien rompu les ponts avec la vieille Europe qu'il n'entre plus dans aucune de ses lettres le moindre souci littéraire, et ses travaux de géographie font strictement partie du domaine scientifique. Pas une fois (on le saurait), il

n'éprouve le besoin de rapporter, alors que rien de ce qui était le poète en lui n'a été altéré. Lorsque les poètes se déplacent, ils ne cessent d'affûter leurs futures images, de vouloir connaître comme par divination, les contrées qu'ils traversent. Les plus pénétrants, comme Henri Michaux dans *Ecuador* et dans *Un Barbare en Asie*, font un constat d'échec. Ils ont découvert que la connaissance d'un pays exige d'autres sacrifices, à la limite, une sorte de suicide, c'est-à-dire, l'idée bien an-



La maison Bardey à Aden. Cette société d'import-export embaucha A. Rimbaud pour qu'il s'occupe de son agence du Harrar.

crée en soi qu'on pourrait n'en jamais revenir.

Rimbaud a peut-être joué ce jeu. Il a peut-être voulu se faire plus « nègre » que les « nègres », se confondre aux hommes et aux pierres. « Est-ce la vie encore ? Qui sait ? On est là enfin, c'est tout ce qu'on peut dire. On va où l'on pèse. Oui, on y va, on y arrive. Et le bateau coule à pic... »

Le reste, c'est de l'anecdote. La chienne de vie au Harrar, le concubinage avec une Ethiopienne dont il ne garde-

ra qu'une syphilis, les caravanes chichement organisées, le trafic d'armes, les pénibles économies. Rien qu'une vie ordinaire, si l'on considère la société dans laquelle vivait Rimbaud : écumeurs d'un vieux pays qui découvre les bienfaits et les horreurs de la civilisation, qui découvre que, dans la guerre civile, avec des fusils, on obtient de meilleurs résultats qu'avec des sagaies. On a fait de Rimbaud l'africain un portrait bien sombre, parce qu'il avait été auparavant poète. Pour-

tant, il n'a pas innové par rapport à ses confrères d'Abyssinie et il faut maintenant faire un sort à la légende du négrier. La preuve est faite que Rimbaud n'a jamais pratiqué le trafic d'esclaves. On peut présumer qu'il ne s'agit pas là de morale. Ce commerce, qui restait aux mains des indigènes, n'était pas facilement accessible aux étrangers. La vente d'armes périmées, de quincaille, de crucifix et de chapelets est plus aisée. Pour lui, « l'or est la meilleure marchandise » et il ne cesse de vouloir augmenter son magot, épaissir sa ceinture. Cette ceinture de pièces d'or, qui, dans son dernier voyage à travers le désert, sur une litière portée par seize nègres, mortifiera sa chair comme un cilice.

Le météore

Météore, orage, on a fait de Rimbaud un de ces phénomènes dont les hommes n'oublient pas qu'ils sont restés longtemps inexploités. Pour saluer la naissance du poète qui donna son œuvre de seize à dix-neuf ans, il ne manquait plus qu'un prodige. Paterné Berrichon, le mari

d'Isabelle, le procurera :

« A l'heure même de sa venue au monde, on venait de dispenser à l'enfant les premiers soins dus aux nouveaux-nés : le médecin accoucheur constata qu'il avait déjà les yeux grands ouverts. Et comme la garde-malade chargée de l'emmailloter l'avait posé sur un coussin, à terre, pour aller chercher quelque détail de maillot, on le vit avec stupéfaction descendre de son coussin et ramper, rieur, vers la porte de l'appartement donnant sur le palier ». On ne pouvait plus douter qu'un tel bambin ferait irruption dans la littérature française. Et après une naissance aussi « romanesque », cette irruption se devait d'être hors du commun ! Si le génie existe, il convient de le dépouiller des fables qui le masquent.

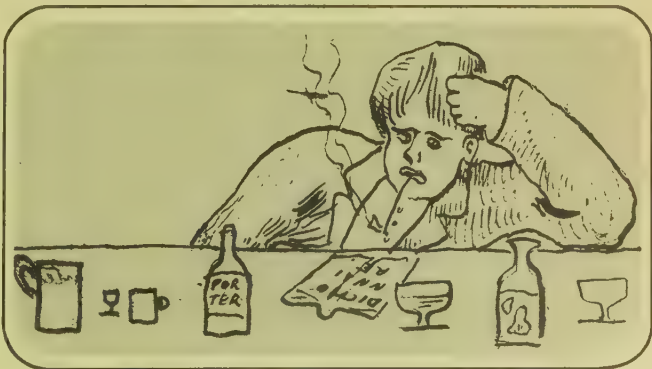
Pour mieux forcer le trait, on se plaît à dépeindre Rimbaud comme un mage de la jeunesse, vaticinant sur le pavé parisien ou londonien, comme une sorte de monstre « anti-culturel ». (Cette expression significative a les honneurs du temps). Il n'est pas seyant aujourd'hui pour l'artiste ou le poète d'avoir étudié ceux qui l'ont précédé. L'originalité se reconnaît au soin que l'on a de ne rien re-

cevoir d'autrui, de peur de lui ressembler. Ce culte de la génération spontanée s'est complaisamment répandu et ceux qui ne veulent voir que le miracle dans le génie ont transformé Rimbaud en idole. Lui-même en avait renversé quelques-unes.

Parlant de la lettre qui a précédé la *Lettre du Voyant* et qui lui a servi de brouillon, Georges Izambard raconte : « Il s'y déclarait, le petit bonhomme, absolument écœuré par toute la poésie existante, passée ou présente... « Ce n'était pas ça... Ça n'y était pas du tout, mais là, pas du tout !... Racine ? peuh !... Victor Hugo ?... Pouah !... Homère ? Homère !... » Et je répète qu'il n'en parlait pas *de chic*. Il les vitupérait mais il les avait lus, le galopin !

Lus et relus, les vieux comme les jeunes, et plus d'un ancien à même son texte. De l'argent pour les acheter, il s'en procurait, non à voler sa mère, comme on l'a dit cruellement, mais à bâcler des devoirs pour le compte de cancres riches... ce que je lui ai pardonné. »

Lorsqu'à dix-huit ans, Rimbaud abandonne le vers pour inventer un nouveau langage dans la *Saison en enfer*, il est rompu à toutes les mobilités de son instrument. Il a passé des journées entières à la bibliothèque de Charleville parmi les Assis « qui vous accrochent l'œil au fond des corridors ». Il a battu les rives de la Meuse au rythme de l'alexandrin. Il a été écœuré par Paris, au cours de son premier voyage, parce que



« Rimbaud songeant à s'engager dans les troupes carlistes », dessin de Verlaine. Le poète cherche encore sa voix dans l'aventure.

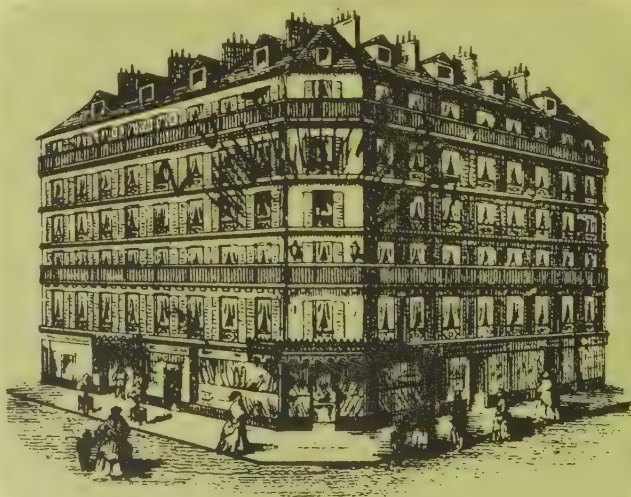
les libraires n'avaient pas rempli leurs vitrines de poésie? Enfin, dans l'aventure avec Verlaine, on ne voit trop souvent que la part de la passion pour oublier qu'il s'agissait aussi d'un compagnonnage poétique. Les poètes n'ont pour outils que la parole, une plume et un peu de papier. Pendant des mois, Verlaine et Rimbaud, en techniciens, en ouvriers épris de bel ouvrage, ont pesé des mots, essayé des rythmes et chacun dans cet incessant exercice, forgeait son style. Grandeur et misère de la création poétique. Ce n'est pas un hasard si Roger Caillois, dans un petit livre intitulé *Les Impostures de la poésie*, fait un sort à une certaine imagerie d'Épinal :

« Quant aux poètes, comme les guérisseurs, les devins et tous ceux qui exercent un art un peu mystérieux et qui peut-être les étonne, ils en exagèrent le mystère et font croire et croient eux-mêmes que leur habileté est un don des dieux. Ils disent qu'un souffle surnaturel les inspire et qu'ils ont tout appris directement de la nature ou de leur cœur. Mais ce sont leurs prédécesseurs qui les ont instruits. On le voit aisément. Ils sont gens de métier, quoi qu'ils prétendent. Je ne veux

pour preuve que ce Rimbaud qu'ils tiennent imprudemment pour le plus miraculeux de leur troupe et qui essaya tous les styles avant de former le sien ».

En effet, Rimbaud a fait son apprentissage. Des dactyles et des spondées cadencés au collège, il est vite passé à la maîtrise des formes les plus modernes de son temps, pour enfin briser le vers et donner sa définition au poème en prose. Mais là encore, il s'inscrit dans l'évolution d'un genre. Le mot est apparu pour la première fois en

1791, sous la plume d'un journaliste. En 1830, Aloysius Bertrand, dans une suite de textes brefs — *Gaspard de la nuit* — tentait d'évoquer l'atmosphère du Moyen Âge et de la Renaissance, à la manière des peintres flamands. Baudelaire allait tirer de l'oubli cette œuvre passée inaperçue, et s'en déclarer l'humble imitateur : « ... l'idée m'est venue de tenter quelque chose d'analogue, et d'appliquer à la description de la vie moderne, ou plutôt d'une vie moderne et plus abstraite, le procédé qu'il



L'hôtel des Étrangers, bd Saint-Michel, où le « Cercle zutique » se réunissait chaque mois pour des beuveries littéraires.

avait appliqué à la peinture de la vie ancienne, si étrangement pittoresque ».

Après Baudelaire, Rimbaud, qui n'ignore pas son prédécesseur, enfila des bottes de sept lieues pour s'ébattre dans le grand champ de la poésie. Il est en même temps le petit Poucet qui ne s'égare pas. Nous possédons aujourd'hui les « cailloux » qui marquent son itinéraire. Nous possédons une partie des brouillons de la *Saison en enfer* et quelques témoignages qui montrent quel artisan il savait être. Au temps de l'Album zutique, à Paris, il avait légué à Jean Richepin un cahier que celui-ci égara... « et sur lequel il avait noté des mots rares, des fusées de rimes, des schémas d'idées (...) Il y avait là les merveilleux thèmes de plusieurs poèmes en prose restés inédits et qu'on ne retrouvera jamais. La recherche des sources de Rimbaud, l'examen minutieux de ses brouillons, ne rendront jamais compte de la beauté et de l'éclat particulier de son œuvre. Pas plus que les entreprises d'universitaires, qui, armés de méthodes statistiques et des formules pseudo-scientifiques, établissent que les *Illuminations* contiennent 63 % de substantifs, 20 %



« Les Siennes » ou « le Rêve et la Vie », dessin allégorique de Verlain : Rimbaud-Caïn poursuivi par l'Oeil de la Conscience.

d'adjectifs, 15 % de verbes et 2 % d'adverbes.

Rimbaud ne peut pas plus se réduire à l'état de « météore », surtout si l'on s'en tient à la définition de Littré : « figuré : Personne qui a une renommée éclatante, mais passagère, et chose qui fait une impression vive, mais peu durable... » Le ciel de la poésie n'était pas vide lorsqu'il apparut. La constellation verlainienne permettait aux jeunes gens qui allaient illustrer le début du siècle suivant, de mieux naviguer dans les eaux du langage..., Mallarmé renouvelait discrè-

tement le lyrisme français et, avec une patience d'alchimiste, s'acharnait à « donner un sens plus pur aux mots de la tribu ». (En 1862, alors que Rimbaud n'avait que huit ans, il prophétisait involontairement : « Il est difficile de distinguer sous les crins ébouriffés de quel écolier blanchit l'étoile sibylline. ») D'autres artistes inventaient des formes nouvelles et commençaient de ne plus voir le monde selon les strictes lois de la physique. Van Gogh, Gauguin, peignaient ; Wagner, Debussy luttèrent contre des démons inconnus. La

sensibilité elle-même se transformait. Des quatre coins de l'Europe des hommes éprouvaient un sentiment neuf, celui du tragique. Pendant que Rimbaud tentait de vivre en Ethiopie, Dostoïevsky écrivait *Les Frères Karamazov*, Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* et Knut Hamsun, *La Faim*. Ce monde qu'au cours des siècles on avait tenté de pénétrer et qu'on croyait connaître enfin, rendait insidieusement caduques les anciennes certitudes. Dieu n'allait pas tarder à mourir pour laisser la place à de nouvelles religions et aux inexorables mythologies de l'inconscient. Le XIX^e siècle agonisait superbement...

Il est temps de faire rentrer les personnages de la comédie rimbaldienne dans la coulisse. Encore n'avons-nous éclairé que les protagonistes. Il reste quelques silhouettes que le professeur Etienne a rassemblées : le voyou, le mystique, le patriote, le prophète, le pervers, le fasciste ou le stalinien. Rimbaud est, à lui seul, un opéra fabuleux, dont la mise en scène ne cesse de s'enrichir à l'occasion des anniversaires, des manuscrits retrouvés et des études. La critique rimbaldienne s'est haussée

au niveau d'un genre littéraire dans lequel il n'est pas méprisable de s'illustrer. L'enfant de Charleville a suscité des passions légères ou graves. A cause de lui des adolescents ont confondu crise de croissance et poésie, croyant qu'une bonne perversion ou que l'usage des

irréductible à toutes les tentatives d'éclaircissement dès qu'elles se veulent systématiques ?

Il faut chercher Rimbaud dans Rimbaud, le lire avec simplicité, ne pas se décourager devant l'obscurité et le mystère qu'il n'a pas édifiés comme une défense. L'aventure spirituelle et poétique a été si hardie qu'il ne pouvait que s'écrier : « J'ai seul la clef de cette parade sauvage. » Il s'agit bien d'une parade où défilent tous les Rimbaud — le croyant et l'incroyant, le soumis et l'insoumis, l'aventurier et le bourgeois, le fort en thème et l'iconoclaste — et dont chacun est le vrai dans l'instant qu'il se manifeste. Etre inépuisable, qui pose quelques énigmes à la postérité et qui oblige Jean Cocteau, un des plus sûrs poètes de notre siècle, à l'aveu d'humilité :

« C'est sur le fabuleux héritage de quelques artistes, morts dans la misère, que nous vivons tous. Fasse le destin qu'un jeune poète inconnu contredise les fils-à-papa que nous sommes et découvre *le secret d'un nouveau martyr* ».

Ce si lourd héritage, c'est un homme démuné, voué à une sorte d'excès dans le dénuement, qui nous l'a prodigué.

LES VOYAGES FORMENT LA JEUNESSE.



Dessin de Verlaine sur le départ de Rimbaud pour Vienne.

drogues peuvent tenir lieu de génie. A cause de lui de grands poètes ont été révélés à eux-mêmes. A quelques autres enfin, il « apporta le goût de l'absolu, l'espoir d'illuminations, sans doute aussi quelques adjectifs métaphysiques et sensuels ».

Comment trouver « le lieu et la formulé » de cette œuvre

L'Opéra fabuleux

« ... Je quitte l'Europe. L'air marin brûlera mes poumons. »



« Le poète voyageur » de Gustave Moreau : « Vite! est-il d'autres vies?... »

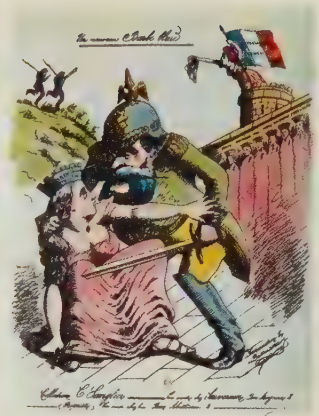




Page précédente, « le Beffroi de Douai », ville où vivait la famille de Georges Izambard (ci-contre à gauche). Là, près des sœurs Gindre qui devinrent « Les Chercheuses de poux », Rimbaud vécut peut-être les journées les plus heureuses de sa vie, à recopier à longue plume ses poèmes de fugueur. Il est à peine sorti de l'enfance comme le montre le portrait ci-dessus,

attribué à Carjat au cours de l'année 1872 et dont certains auteurs pensent qu'il est antérieur. Le poète se dissimule sous le collégien qui charge de caricatures les marges de ses cahiers de classe. Son aîné en poésie Stéphane Mallarmé, dès 1862, écrivait : « Il est difficile de distinguer sous les crins ébouriffés de quel écolier blanchit l'étoile sybilline ».





La guerre de 1870 délivre tout d'abord Rimbaud de la servitude scolaire. Les Prussiens s'emparent des villes fortes françaises de l'Est (en haut, une caricature de l'époque, puis c'est le siège de Paris (vu ci-contre par Meissonier) qui provoque pour une part l'instauration de la Commune. Pour le collégien de Charleville (ci-dessus dessiné par son ami Delahaye), c'est la victoire de la liberté sur l'ordre, mais très vite il s'en détourne pour se livrer à sa propre révolution.



Dès 1872, les deux compagnons poètes quittent Paris pour l'aventure vers le nord, vers l'Angleterre. Ci-dessus, le port d'Anvers par Boudin. Rimbaud voit la mer pour la première fois — une reconnaissance puisqu'il l'avait inventée dans le « Bateau ivre ». C'est le début d'une longue période de voyages entrecoupée de haltes hivernales

près de sa mère, dans la ferme de Roche (ci-contre à droite, tableau de Paterné Berrichon). Dès que le printemps revenait, Rimbaud reprenait la route, à la recherche de la vraie vie. Son ami d'enfance Ernest Delahaye tenait une sorte de chronique dessinée de ses pérégrinations. Ci-contre à l'extrême droite, le « Nouveau Juif-Errant ».







Londres, la ville brumeuse
 (ci-contre, « Le Parlement »
 par Monet), qui a recueilli des
 exilés de la Commune, comme
 le peintre Félix Regamey, vieil
 ami de Paul Verlaine,
 auteur de quelques dessins pris
 sur le vif des deux
 poètes (ci-dessus, Verlaine et
 Rimbaud dans les rues de
 Londres, sous l'œil d'un
 agent de police). Ils
 vécurent là des jours misérables
 consacrés au tourisme
 actif et à la poésie, Rimbaud
 fomentant quelques-unes
 des plus belles « Illuminations ».







« La tronche à Machin » (ci-dessus), Rimbaud par Delahaye, sans doute avant l'un de ses nombreux départs de Charleville. Le poète sent se confirmer en lui le besoin de bouger. Il gagne l'Italie (vue de Rome par de Valenciennes) et tombe malade à Milan, où il est soigné par une mystérieuse dame italienne, avant d'aller au sud. A Livourne, le Consul de France le rapatrie. Il est mûr pour les grandes virées nordiques.





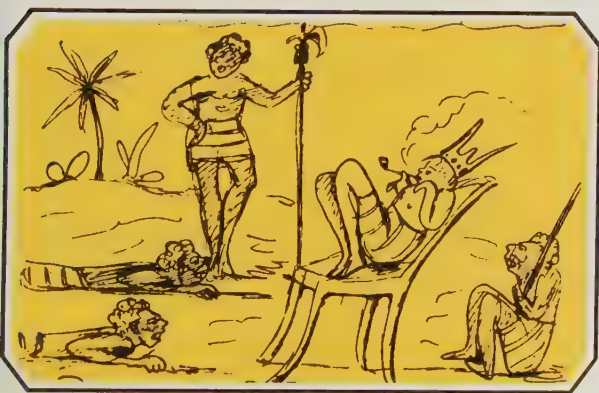
Après l'approche italienne, c'est la sinueuse migration vers l'Orient. Rimbaud prend le chemin des écoliers qui passe par l'Allemagne (ci-contre à gauche, « Hambourg » de Marquet). Là un cirque (ci-dessus, aquarelle de Georges Rouault), l'engage comme interprète. Rimbaud part en tournée pour le Danemark et la Suède. Ernest Delahaye a consigné cette escapade dans une lettre illustrée : ci-contre à droite, caricature : « sur le soixante dixième parallèle »).





*Ci-dessus, « Le Char du Soleil »
par Odilon Redon.
Rimbaud se lance à la poursuite
de ce char mené par
Apollon. Cette fois le but est
clair : fuir l'Occident,
se brûler au désert africain
et, selon Delahaye,
exercer de douteuses souverai-
netés chez les peuples
primitifs (ci-contre à droite,
« Le Roi nègre »). Il
vouera les dix dernières années*

*de sa vie à l'Orient, de Chypre
au Harrar en passant
par l'Egypte. Dix années d'efforts
pour amasser l'or qui
lui permettrait de rentrer en
Europe et peut-être de
s'établir. Mais l'Afrique ne lui
rapportera qu'un peu
d'argent et une tumeur au genou
qui entraînera sa mort.
En 1891, il revient en France
épuisé, (ci-contre à l'extrême
droite, dessin d'Isabelle Rimbaud).*





« Le Vieil Ange » d'Odilon Redon symbolise la chute du poète Rimbaud après l'aventure africaine.

La critique

« ... Ils commenceront par les horizons où l'autre s'est affaissé ! »

Pour parvenir jusqu'à nous, l'œuvre d'Arthur Rimbaud a traversé des aventures plus périlleuses que celles de son auteur. Sans Verlaine, « l'époux infernal » n'eût même pas été un poète maudit.

Pendant qu'il épaissit sa ceinture de pièces d'or en Ethiopie, le pauvre Lélian tente de le faire connaître à Paris. Mais il ne possède que ce que sa mémoire embrumée par l'absinthe peut lui restituer. En 1883, après de patientes recherches, il publie dans une feuille du Quartier Latin *Le Bateau ivre*, *Les Voyelles*, *Les Assis*. Aussitôt, il reçoit la visite de Rodolphe Darzens, un jeune poète séduit par ces textes. Puis Georges Izambard lui apporte le dossier qu'il possède sur son ancien élève de Charleville.

Trois ans plus tard, en 1886, Verlaine préfaced les *Illuminations* dans une revue littéraire, « La Vogue ». L'entreprise n'a pas le résultat escompté car déjà la légende s'empare de Rimbaud qui, au fond de son désert, garde le silence. Promu chef de l'Ecole décadente, il endosse la paternité de pièces extravagantes dues au goût du canular des jeunes turcs parisiens. En 1891, pour lutter contre ces plaisanteries douteuses, Verlaine prépare une édition plus importante de textes authentiques, augmentée d'*Une Saison en enfer*. De son côté Darzens, possesseur des poèmes que Rimbaud avait recopiés à Douai, au cours de sa première fugue, travaille à un important recueil : *Le Reliquaire*. Pendant que, pour achever sa préface, il

enquête à Marseille où Rimbaud se meurt, son éditeur précipite la publication. Darzens porte plainte. *Le Reliquaire* est saisi. Verlaine peut alors, sans crainte, mettre la dernière main au grand recueil des *Poésies complètes* de son ancien compagnon. Mais un nouveau rebondissement va retarder cette publication.

Après les obsèques de son frère à Charleville, Isabelle s'est retirée à Roche avec sa mère, et n'aspire désormais qu'à cultiver en paix la mémoire d'Arthur mort chrétienement. En décembre 1891, elle apprend par un article de Louis Pierquin, dans le « Courrier des Ardennes », ce qu'elle ignorait depuis toujours : son frère était un poète. Sa stupeur atteint son comble lorsque, s'étant procuré le *Reliquaire*, elle lit les *Premières Communions* et la préface inachevée de Darzens, dont Georges Izambard dit lui-même : « Nous avons eu ces jours passés, un joli cas de piraterie littéraire.(...) Un jeune écrivain s'était amusé à recueillir(...) tout ce qui restait des œuvres fort disséminées d'Arthur Rimbaud (...) M. Darzens reconstituait peu à peu cette curieuse physionomie de petit prodige détraqué. »

Aussitôt, elle interdit à Verlaine toute publication des œuvres de son frère. Louis Pierquin lui fait patiemment comprendre qu'on ne peut les tenir au secret et qu'à tout le moins, il faut en publier un choix. Verlaine de son côté compose un sonnet : *Sur un croquis de lui par sa sœur*.

*« Poète qui mourus comme tu le voulais,
En dehors de ces Paris-Londres moins que
[laids,
Je t'admire en ces traits naïfs de ce croquis,*

*« Don précieux à l'ultime postérité
Par une main dont l'art naïf nous est acquis,
Rimbaud ! pax tecum sit, Dominus sit cum
[te ! »*

Séduite par ce gage de soumission, Isabelle accepte de tout laisser publier. En octobre 1895, les *Poésies complètes* d'A. Rimbaud paraissent chez l'éditeur Vanier. Dans sa préface Verlaine peut écrire : « Justice est faite et bien faite... » Quelques mois plus tard, il meurt, ayant tout de même composé en l'honneur de son ami, un sonnet d'une bien meilleure veine que le précédent.

*« Mortel, ange Et démon, autant dire
[Rimbaud,
Tu mérites la prime place en ce mien livre,
Bien que tel sot grimaud t'ait traité de ribaud
Imberbe et de monstre en herbe et de
[potache ivre.*

*Les spirales d'encens et les accords de luth
Signalent ton entrée au temple de mémoire.
Et ton nom radieux chantera dans la gloire,
Parce que tu m'aimas ainsi qu'il le fallut.*

*Les femmes te verront grand jeune homme
[très fort,
Très beau d'une beauté paysanne et rusée,
Très désirable, d'une indolence qu'osée !*

*L'histoire t'a sculpté triomphant de la mort
Et jusqu'aux purs excès jouissant de la vie,
Tes pieds blancs posés sur la tête de l'envie ! »*

Un mois après la mort de Verlaine, Isabelle reçoit une lettre de Pierre Dufour, alias Paterné Berrichon, un jeune artiste ébloui par l'œuvre d'Arthur Rimbaud. Tous les deux vouent un véritable culte au poète. Ils se marient en 1897.

C'est l'année que choisit un autre « poète maudit » pour élever sa voix singulière. Mallarmé est un homme tranquille. Pour lui la poésie est une aventure toute intérieure, d'ordre métaphysique. Elle supporte aisément que son serviteur mène la vie la plus bourgeoise. Cependant la discrétion dont s'entoure le modeste professeur d'anglais, la fascination qu'il exerce sur les jeunes poètes et le silence que lui oppose le public, en font une des plus hautaines figures de cette fin de siècle. Lorsqu'il parle de Rimbaud dans sa lettre à M. Harrisson Rhodes, c'est avec une courtoisie qui marque une distance orgueilleuse. L'un et l'autre, égaux dans la grandeur, n'ont pas emprunté les mêmes voies. « Je compare vaguement Mallarmé et Rimbaud à des savants d'espèce différente, écrit Valéry, l'un créant je ne sais quel calcul symbolique ; l'autre ayant découvert je ne sais quelles radiations inédites ».

D'orageuses fatalités

Dans sa fameuse lettre, Mallarmé trace un portrait aigu de son frère en malédiction, et lance quelques-unes des formules qui l'escorteront à jamais.

« Eclat, lui, d'un météore, allumé sans motif autre que sa présence, issu seul et s'éteignant. Tout, certes, aurait existé, depuis,

sans ce passant considérable, comme aucune circonstance littéraire vraiment n'y préparait : le cas personnel demeure, avec force (...). Je ne l'ai pas connu, mais je l'ai vu, une fois, dans un des repas littéraires, en hâte, groupés à l'issue de la guerre le Dîner des vilains Bonshommes, certes, par antiphrase, en raison du portrait, qu'au convive dédie Verlaine. « L'homme était grand, bien bâti, presque athlétique, un visage parfaitement ovale d'ange en exil, avec des cheveux châtain clair mal en ordre et des yeux d'un bleu pâle inquiétant ». Avec je ne sais quoi fièrement poussé, ou malheureusement, de fille du peuple, j'ajoute, de son état blanchisseuse, à cause de vastes mains, par la transition du chaud au froid rougies d'engelures. Lesquelles eussent indiqué des métiers plus terribles, appartenant à un garçon. J'apprends qu'elles avaient autographié de beaux vers, non publiés : la bouche, au pli boudeur et narquois n'en récitait aucun (...)

Notre curiosité, entre familiaux, sauvés des maux publics omit un peu cet éphèbe au sujet de qui courait, cependant, que c'était à dix-sept ans son quatrième voyage, en 1872 effectué, comme les précédents, à pied (...). L'anecdote, à bon marché, ne manque pas, le fil rompu d'une existence, en laisse choir dans les journaux : à quoi bon faire, centième, miroiter ces détails jusqu'à les enfiler en sauvages verroteries et composer le collier du roi nègre, que ce fut la plaisanterie, tard, de représenter, dans quelque peuplade inconnue, le poète (...)

Voici la date mystérieuse, pourtant naturelle, si l'on convient que celui qui rejette des rêves, par sa faute ou la leur, et s'opère, vivant, de la poésie, ultérieurement ne sait trouver que loin, très loin, un état nouveau. L'oubli comprend l'espace du désert ou de

la mer. (...)

L'adieu total à l'Europe, aux climats et usages insupportables, également est ce voyage au Harrar, près de l'Abyssinie (théâtre hier, d'événements militaires) où, comme les sables, s'étend le silence relativement à tout acte de l'exilé. Il trafiqua, sur la côte et l'autre bord, à Aden — le rencontra-t-on toutefois à ce point extrême ? féériquement d'objets précieux encore, comme quelqu'un dont les mains ont caressé jadis les pages — ivoire, poudre d'or, ou encens. Sensible à la qualité rare de sa pacotille, peut-être pas, comme entachée d'orientalisme Mille et Une Nuits ou de couleur locale : mais aux paysages bus avec soif de vastitude et d'indépendance ! et si, l'instinct des vers renoncé, tout devient inférieur en s'en passant — même vivre, du moins que ce soit virilement, sauvagement, la civilisation ne survivant, chez l'individu, à un signe suprême.

Une nouvelle inopinée, en 1891, circula par les journaux : que celui, qui avait été et demeure, pour nous un poète, voyageur, débarqué à Marseille, avec une fortune et opéré, arthritique, venait d'y mourir. Sa bière prit le chemin de Charleville, accueillie dans ce refuge, jadis, de toutes agitations, par la piété d'une sœur (...)

L'imagination de plusieurs, dans la presse participant au sens, habituel chez la foule, des trésors à l'abandon ou fabuleux, s'enflamma de la merveille que des poèmes restassent, inédits, peut-être, composés là-bas. Leur largeur d'inspiration et l'accent vierge ! On y songe comme à quelque chose qui eût pu être ; avec raison, parce qu'il ne faut jamais négliger, en idée, aucune des possibilités qui volent autour d'une figure, elles appartiennent à l'original, même contre la vraisemblance, y plaçant un fond légendaire mo-

mentané, avant que cela se dissipe tout à fait. J'estime, néanmoins, que prolonger l'espoir d'une œuvre de maturité nuit, ici, à l'interprétation exacte d'une aventure unique dans l'histoire de l'art. Celle d'un enfant trop précocement touché et impétueusement par l'aile littéraire qui, avant le temps presque d'exister, épuisa d'orageuses et magistrales fatalités, sans recours à du futur.

Une supposition, autrement forte, comme intérêt, que d'un manuscrit démenti par le regard perspicace sur cette destinée, hante, relative à l'état du vagabond s'il avait, de retour, après le laisser volontaire des splendeurs de la jeunesse, appris leur épanouissement, parmi la génération en fruits opulents non moins et plus en rapport avec le goût jadis de gloire, que ceux là-bas aux oasis : les aurait-il reniés ou cueillis ? Le Sort, avertissement à l'homme du rôle accompli, sans doute afin qu'il ne vacille pas en trop de perplexité, trancha ce pied qui se posait sur le sol natal étranger : ou, tout de suite et par surcroît, la fin arrivant, établit, entre le patient et diverses voix, lesquelles souvent l'appelèrent, notamment une du grand Verlaine, le mutisme que sont un mur ou le rideau d'hôpital, interdiction que, pour aspirer la surprise de sa renommée et sitôt l'écartier ou, à l'opposé, s'en défendre et jeter un regard d'envie sur ce passé grandi pendant l'absence, lui se retournât à la signification neuve, proférée en la langue, des quelques syllabes Arthur Rimbaud : l'épreuve, alternative, gardait la même dureté et mieux la valut-il, effectivement, omise. Cependant, on doit, approfondissant d'hypothèse pour y rendre la beauté éventuelle, cette carrière hautaine, après tout et sans compromission — d'anarchiste, par l'esprit — présumer que l'intéressé en eût accueilli avec une fière in-

curie l'aboutissement à la célébrité comme concernant certes, quelqu'un qui avait été lui, mais ne l'était plus, d'aucune façon : à moins que le fantôme impersonnel ne poussât la désinvolture jusqu'à réclamer, traversant Paris, pour les joindre, l'argent rapporté, simplement des droits d'auteur. »

Mallarmé, pour juger Rimbaud, ne se sert que des clés de la poésie. La part de Dieu dans cette aventure l'intéresse peu. C'est pourtant ce qui va mouvoir les époux Berrichon dans leur culte du poète. Leur adoration les entraîne à des excès. Tout ce qui peut paraître contraire à la simple morale est considéré comme extravagant. Tout ce qui diffère de leur thèse — Vie et mort d'un saint — est impitoyablement déformé ou supprimé. Quiconque veut parler de Rimbaud doit recevoir la bénédiction des gardiens du Temple. Isabelle a toute impunité pour édifier le monument d'une existence édifiante.

L'emprise de Dieu

Pour cela, elle s'initie à l'art de l'hagiographie et dans son *Rimbaud catholique* tente de faire passer la *Saison en enfer* et les *Illuminations* pour une nouvelle version de l'imitation de Jésus-Christ :

« Quoi qu'il en soit, Rimbaud, soulevé par les puissances de révolte maîtresses de son temps et de son sang, ne devait pas, lui, ne pouvait pas se soumettre de suite, comme Paul, après la révélation. Son combat avec l'ange allait se prolonger bien des années encore, presque tout au long de sa vie ; et, réfractaire à la paix et au bonheur communs,

il devait expier en silence, sans courber le front ni s'avouer vaincu, l'ambition d'avoir tenté, une fois, de bouleverser les cieux. Que peut importer, en face de Dieu, le masque de scepticisme et d'indifférence qu'à partir de la destruction de la *Saison en enfer* il apposa sur sa palpitante personnalité ? Ses gestes et ses pas, dénonçant son inquiétude, devaient révéler son intimité cachée et prouver son impatience, sa hâte de fuir le siècle.

Il n'est pas douteux que le Christ, appelé à son aide dans un des feuillets de son « carnet de damné », avait répondu virtuellement à son appel. En réalité, le Christ avait-il jamais cessé, si outragé et méconnu qu'il ait été par Arthur, d'être son dominateur ?

L'emprise du Christ devait aller toujours en se resserrant. Mais le lutteur obstiné qu'était Rimbaud proportionnait la défense à la taille de l'adversaire. Autrefois, il avait élevé le ton du blasphème et du sacrilège en raison même de l'attachement et du respect qu'il avait, petit enfant, porté aux objets de son culte ; et cela se comprend : plus l'arbre est dru, plus on le secoue fortement pour essayer de le déraciner. Maintenant, au fur et à mesure du resserrement de l'étreinte chrétienne, il ceignait plus farouchement l'armure d'indifférence sous laquelle, en lui, sévissait, de plus en plus âpre, l'éternel conflit, dont l'issue est toujours une victoire pour le Christ.

Arthur avait écrit dans la *Saison en enfer* :

« Je ne me crois pas embarqué pour une noce avec Jésus-Christ pour beau-père. Je ne suis pas prisonnier de ma raison. J'ai dit : Dieu. Je veux la liberté dans le salut. » Cela est clair. Son âme est à Dieu, mais sa chair repousse encore le joug de l'Eglise, qui n'admet pas le salut hors d'elle. C'est de l'hérésie, peut-être ; mais il n'en demeure pas moins que, vis-à-vis de l'Eglise catho-

lique, Rimbaud fut, aux tournants de la vie comme à l'approche de la mort, l'enfant prodigue qui se réfugie d'instinct près de sa mère ; car ce « voleur de feu », ce garroteur de soleil demeura toujours, malgré lui et malgré tout, le fils de son baptême.

« Pourquoi, — s'écrie-t-il dans les brouillons de la *Saison en enfer* — a-t-on semé une foi pareille dans mon esprit ? Oh, l'idée du baptême. Il y en a qui ont vécu mal, qui vivent mal et qui ne sentent rien ! C'est mon baptême et ma faiblesse dont je suis esclave ! »

Que penser de cris pareils ? Est-il possible de douter de l'invincible foi de celui qui les a poussés ? Et ne marquent-ils point, en même temps, toute la violence du combat, dans la souffrance, qui se livrait en cet esprit révolté ?

En définitive, et pour essayer de ramasser en une formule les aperçus que mon inexpérience d'écrire m'a sans doute empêchée d'exprimer bien clairement, je dirai : Rimbaud, malgré qu'il se soit aventuré aux sphères interdites, malgré qu'il ait mangé le fruit défendu, ne s'est pas damné. Il a toujours su fuir à temps le grand péril. Je dirai même que d'avoir violé les cimes l'a confirmé dans sa mission providentielle, laquelle fut, comme cela éclate aujourd'hui, de pousser les âmes d'élite vers Dieu. Et j'ai la conviction absolue qu'il entraînera aussi dans les desseins d'En-Haut que cet élu se vêtait sur la terre des oripeaux de l'incroyance, afin de mieux prouver aux hommes l'inanité de leurs révoltes contre la Puissance Eternelle. » Mais, deux ans auparavant, Paul Claudel avait reçu l'imprimatur pour une préface aux œuvres de Rimbaud. C'est un texte célèbre, dans lequel, à défaut de faire du poète un rigoureux catholique, il en fait un « mystique à l'état sauvage », dont la vie fut un « malentendu ».

« Arthur Rimbaud apparaît en 1870, à l'un des moments les plus tristes de notre histoire, en pleine déroute, en pleine guerre civile, en pleine déconfiture matérielle et morale, en pleine stupeur positiviste. Il se lève tout à coup, — « comme Jeanne d'Arc ! » s'écriera-t-il plus tard lamentablement. Il faut lire dans le livre de Pateme Berrichon le récit tragique de cette vocation. Mais ce n'est pas une parole qu'il a entendue. Est-ce une voix ? Moins encore : une simple inflexion, mais qui suffit à lui rendre désormais impossible le repos et « la camaraderie des femmes ». Est-il donc si téméraire de penser que c'est une volonté supérieure qui le suscite ? dans la main de qui nous sommes tous : muette et qui a choisi de se taire. Est-ce un fait commun de voir un enfant de seize ans doué des facultés d'expression d'un homme de génie ? Aussi rare que cette louange de Dieu dans la bouche d'un nouveau-né dont nous parlent les récits indubitables. Et quel nom donner à un si étrange événement ? (...) Il ne lui reste plus qu'à se taire et à écouter, sachant, comme cette Sainte encore, que « les pensées ne mûrissent pas d'être dites ». Il regarde avec une ardente et profonde curiosité, avec une mystérieuse sympathie qui ne peut plus être exprimée « en paroles païennes », ces choses qui nous entourent et qu'il sait que nous ne voyons qu'en reflets et en énigmes ; « un certain commencement », une amorce. Toute la vie n'est pas de trop pour faire la conquête spirituelle de cet univers ouvert par les explorateurs du siècle qui finit, pour épuiser la création, pour savoir quelque chose de ce qu'elle veut dire, pour douer de quelques mots enfin cette voix crucifiante au fond de lui-même (...)

Après Chateaubriand, après Maurice de Guérin, notre prose française, dont le travail

en son histoire si pleine, et si différente de celle de notre poésie, n'a jamais connu d'interruption ni de lacune, a abouti à cela. Toutes les ressources de l'incidence, tout le concert des terminaisons, le plus riche et le plus subtil qu'aucune langue humaine puisse prêter, sont enfin pleinement utilisés. Le principe de la « rime intérieure » de l'accord dominant, posé par Pascal, est développé avec une richesse de modulations et de résolutions incomparables. Qui une fois a subi l'ensorcellement de Rimbaud est aussi impuissant désormais à le conjurer que celui d'une phrase de Wagner. La marche de la pensée aussi qui procède non plus par développement logique, mais, comme chez un musicien, par dessins mélodiques et le rapport de notes juxtaposées, prêterait à d'importantes remarques (...)

La Meuse pure et noire, Mézières, la vieille forteresse coincée entre de dures collines, Charleville dans sa vallée pleine de fournaises et de tonnerre. (C'est là qu'il repose sous un blanc tombeau de petite fille). Puis cette région d'Ardenne, moissons maigres, un petit groupe de toits d'ardoise, et toujours à l'horizon la ligne légendaire de forêts. Pays de sources où l'eau limpide et captive de sa profondeur tourne lentement sur elle-même ; l'Aisne glauque encombrée de nénuphars et trois longs roseaux jaunes qui émergent du jade. Et puis, cette gare de Voncq, ce funèbre canal à perte de vue bordé d'un double rang de peupliers : c'est là qu'un sombre soir, à son retour de Marseille, l'amputé attendit la voiture qui devait le ramener chez sa mère. Puis à Roche, la grande maison de pierres corrodées avec sa haute toiture paysanne et la date : 1791, au-dessus de la porte, la chambre à grains où il écrivit son dernier livre, la cheminée ornée d'un grand cru-

cifix où il brûla ses manuscrits, le lit où il a souffert. Et je manie des papiers jaunis, des dessins, des photographies, celle-ci entre autres si tragiques où l'on voit Rimbaud tout noir comme un nègre, la tête nue, les pieds nus, dans le costume de ces forçats qu'il admirait jadis, sur le bord d'un fleuve d'Éthiopie, des portraits à la mine de plomb et cette lettre enfin d'Isabelle Rimbaud qui raconte les derniers jours de son frère en l'hôpital de la Conception, à Marseille.

« Je suis de ceux qui l'ont cru sur parole, un de ceux qui ont eu confiance en lui. » Ces derniers mots, de la part de Claudel, peuvent être pris dans leur sens littéral. Comme il l'écrit à Jacques Rivière, Rimbaud a été pour lui, plus qu'un père spirituel : « Rimbaud a là une action que j'appellerai séminale et paternelle et qui me fait réellement croire qu'il y a une filiation dans l'ordre des esprits comme dans celle des corps ».

L'incohérence harmonique

Des années plus tard, en 1953, au cours d'entretiens radiophoniques, il disait encore à Jean Amrouche, citant une phrase de son initiateur, « Et par une route semée de dangers, ma faiblesse me menait aux confins du monde et de la Cimmérie, patrie de l'ombre et des tourbillons » : « Je n'ai jamais rien fait qu'imiter ce canon de Rimbaud : c'est le modèle sonore, le modèle mélodique, si vous voulez, de tout ce que j'ai écrit, tout vient plus ou moins se greffer sur cette phrase ». Cependant, dans le secret de la province, des jeunes gens découvrent la magie rimbal-

dienne, avec des précautions d'initiés. Les textes sont rares et l'on s'envoie des copies plus ou moins rigoureuses. C'est le jeune Paul Valéry qui vient de rencontrer André Gide à Montpellier, et d'entamer avec lui une longue amitié, sanctionnée par une correspondance imposante mais légère par la liberté et la franchise du ton :

« Je suis ivre de la beauté des choses de la mer et je m'efforce d'en saisir l'âme aventureuse et triomphale... Relisez l'admirable *Bateau ivre* pour comprendre. Cette poésie est étonnante, véridique et un peu folle comme la boussole.

« As-tu lu les proses de Rimbaud à la fin de l'édition des *Poésies* ? Ces inédits sont miraculeux (soyons exacts). Ce sont d'étonnantes illuminations, des meilleures. Je voudrais passer deux heures avec toi et avec elles... »

D'André Gide :

« ...Si j'étais un peu moins affolé, je t'aurais copié, de la première « Vogue », les *Communiants* de Rimbaud, mais ça t'aurait rendu malade... »

Que deviendra cette ardeur de pionniers ? Après une tentative en poésie, André Gide se consacra à la prose. Quant à Valéry, il a rencontré son destin en écrivant à Mallarmé. Il deviendra le poète impeccable, le champion toutes catégories de la rigueur et de l'exercice intellectuel considérés comme un des beaux-arts. Que gardera-t-il de ses étonnements d'adolescent ?

« Voici un peu plus de cinquante ans, quand j'ai subi le choc des *Illuminations*, écrit-il à J.M. Carré, j'ai essayé de m'expliquer le système, conscient ou non, que supposent les passages les plus virulents de ces poèmes. Il me souvient d'avoir résumé ces observations par ces termes : « R... a inventé ou découvert la puissance de l'« incohérence harmoni-

que ». Arrivé à ce point extrême paroxystique de l'irritation volontaire de la fonction du langage, il ne pouvait que faire ce qu'il a fait : fuir. »

Jusqu'à la première guerre mondiale, malgré les efforts de Paul Claudel, d'Isabelle et de Paterne Berrichon, Rimbaud va rester une sorte de curiosité littéraire, une anomalie à l'usage de quelques amateurs éclairés qui ne se soucient pas de propager leur admiration. A l'université, Rimbaud reste un méconnu. Les manuels scolaires, rédigés par des professeurs qui tiennent Baudelaire pour un poète quelque peu négligeable, ignorent Rimbaud ou le citent à peine. Dans *La Littérature française au XIX^e et XX^e siècles*, de Charles le Goffic, poète et prolix romancier breton, auteur d'un traité de versification, Verlaine n'a droit qu'à deux pages dans lesquelles on l'accuse d'avoir rendu le vers amorphe, et Rimbaud est rangé dans la réaction symboliste au Parnasse : « l'impatience de son joug se trahissait dès 1875 aux révoltes d'un Tristan Corbière et d'un Arthur Rimbaud. On ne goûte que médiocrement à leur apparition *Les Amours jaunes* de l'un, *Une Saison en enfer*, de l'autre. Les réfractaires de génie devaient avoir le sort de tous les précurseurs : ils passèrent incompris sauf de quelques-uns. »

Après la guerre, ce sont les surréalistes qui s'emparent de Rimbaud et lui font une fortune nouvelle. André Breton, le pape du Mouvement, le place dans la galerie des ancêtres qu'il s'est choisi, auprès du divin marquis de Sade et de Jacques Vaché, avec le titre de « surréaliste dans la pratique de la vie et ailleurs ». Des inédits sortent de l'ombre et modifient sensiblement son image : *Les Mains de Jeanne-Marie*, et surtout *Un Cœur sous une soutane*, dont la virulence ne peut qu'en-

chanter l'anticléricisme d'André Breton et de ses compagnons qui trouvent un peu épaisses les manœuvres de Paterne Berrichon, et trop ridicule l'aura, étrangère à la poésie, qui commence d'entourer Rimbaud. Louis Aragon donne le signal de la charge dans *Anicet ou le panorama*, en faisant une caricature de Rimbaud, tel qu'il pouvait apparaître aux bourgeois de 1920.

« Je m'appelle *Arthur* et je suis né dans les Ardennes. De très bonne heure, on me donna un précepteur lequel devait m'enseigner le latin mais qui préféra m'entretenir de philosophie. Mal lui en prit, car très rapidement je remarquai que mon professeur démentait par sa conduite les principes mêmes qu'il avait démontrés. Il agissait comme si Dieu pour construire la terre avait préalablement calculé la dixmillionième partie du quart du méridien terrestre. Je fus outré de cette malhonnêteté. Aux reproches un peu véhéments que je lui fis, le philosophe improbe répondit par la délation. Mon père, homme simple et qui ignorait tout de l'impératif catégorique, me fustigea devant mes sœurs. Je décidai de quitter la maison car déjà je possédais ce sens aigu de la pudeur qui devait me dominer par la suite (...) »

Vous parlerai-je des mille métiers que j'adoptai, tour à tour camelot et chantant comme des poèmes les titres des journaux que je vendais, homme-réclame par amour des chapeaux hauts de forme, porteur de bagages, débardeur à la Villette ? L'étrangeté de ma vie m'attira des curiosités, des fréquentations, des amitiés. Je connus dans certains milieux une vogue égale à celle d'un prestidigitateur ou d'un danseur de cordes. Enfin quelques oisifs de la rive gauche me trouvèrent du génie. Je fus admis dans des cercles choisis, des académiciens m'héber-

gèrent, des femmes du monde voulurent me connaître. Le contact journalier de mes semblables avait fortement développé chez moi ce sentiment de la pudeur dont je vous ai déjà parlé et qui m'était inné. Je me dérobaux sollicitations du monde pour éviter de me mettre à nu devant tous (...)

Parmi les amis que m'avaient valus quelques dons naturels il en fut un qui s'attacha plus particulièrement à moi. Quand L... parvenait à pénétrer ma pensée, je le battais jusqu'au sang. Il me suivait comme un chien. Ma pudeur était incommodée à l'excès de cette présence perpétuelle et mon seul recours était de m'évader dans un univers que je bâtissais et dans lequel L... cherchait à m'atteindre avec des efforts si grotesques que parfois je riais de lui jusqu'à ce qu'il en pleurât (...)

L... m'accompagna à Londres où le brouillard nous permit quelques distractions nouvelles. Joli songe doré des bords de la Tamise, on se fatigue à la fin de comparer tes réverbères à des points d'orgue (...)

Quelques discussions avec L... qui dégénérèrent en querelles, un voyage pendant lequel je pensai mourir, la certitude trouvée au cours de ma liaison dernière que l'art n'est pas la fin de cette vie, un scandale qui se fit vers la même époque autour de mon nom, la publicité qu'on lui donna et la calomnie qui s'en empara, enfin mille causes plus offensantes les unes que les autres m'engagèrent à changer d'existence. Je résolus de donner un but différent à mes jours et de tourner mon activité vers le commerce et l'acquisition des richesses. Après avoir liquidé ce qui restait de mon passé, je me munis d'un lot de verroteries et je partis en Afrique orientale, dans l'intention de pratiquer la traite des nègres (...)

Les rares relations épistolaires que je conservais avec l'Europe m'apprirent qu'on y déploierait ma disparition et mon silence, que la gloire m'y attendait pour peu que je consentisse à y revenir. Cette nouvelle ne m'émut pas ; je préférais à ces lauriers vulgaires la situation de despote et de sage que je m'étais faite dans ces pays africains. Tout le monde reconnaissait ma supériorité intellectuelle, matériellement je n'avais plus rien à désirer. Quelques prodigalités me sacrèrent dieu, j'eus un nom dans les dialectes de la région, je devins légendaire. Je fus de tous les débats religieux ; la casuistique dépendit de moi ; je traitai des dogmes solaires, du culte des idoles ; on me mit à contribution pour expliquer les phénomènes naturels, les cataclysmes, les signes célestes (...)

Mais c'est en France que je suis mort, voici plus de vingt ans. Dans le mépris où je me tiens de la façon humaine de regarder la vie, je n'hésite pas à n'en point tenir compte et à dîner anachroniquement ce soir à vos côtés. Il n'y a rien d'étonnant, Monsieur, à ce que mes traits vous aient incité à entamer la conversation, car ce sont ceux d'un homme, lequel a délaissé la poésie ou il excella, paraît-il, au-dessus de tout autre, qui a connu l'amour comme personne ici-bas, mais qui sait aujourd'hui se suffire, qui a dédaigné une gloire offerte, délaissé une popularité dont il se passe fort bien, abandonné des richesses dont il ignore le compte, qui est revenu de la vie dont il peut sortir à son gré et de la mort qu'il connaît trop bien pour y croire et qui, tout solde fait de tant de qualités naturelles et de connaissances amassées, n'a gardé que l'affabilité bavarde d'un vieillard, petit fonctionnaire retraité de province qui s'entretient à l'issue d'un repas de table d'hôte, en buvant le café trop chaud à

petites lampées, avec un Monsieur Anicet, poète, et qui fait semblant de voyager pour complaire à sa famille ».

C'est bien plus tard, en 1930, que Rimbaud deviendra suspect au surréalisme. Dans son second manifeste, Breton ne dissimule pas son désenchantement : « Inutile de discuter encore sur Rimbaud : Rimbaud s'est trompé, Rimbaud a voulu nous tromper. Il est coupable devant nous d'avoir permis, de ne pas avoir rendu tout à fait impossible certaines interprétations déshonorantes de sa pensée, genre Claudel ».

Autour d'un cadavre...

Revenons, à cet après-guerre qui voit naître les talents les plus divers. Que peut penser de Rimbaud ce riche bourgeois qui vit dans une chambre tapissée de liège et ne supporte pas les fleurs, qui, pendant qu'il produit l'une des œuvres les plus importantes de son siècle, est considéré comme un amateur par les cerbères des maisons d'édition. On peut chercher longtemps chez Proust une notation sur le poète maudit, on n'y trouvera que cette petite phrase d'un humour très particulier : « ...les raffinements opposés, lesquels ont conduit un Baudelaire, un Poe, un Verlaine, un Rimbaud, à des souffrances, à une déconsidération dont ma grand-mère ne voulait pas pour son petit-fils ».

Cela n'empêche pas la légende de prendre du corps et, parmi les jeunes gens qui, ayant deviné le génie, entourent Marcel Proust, Emmanuel Berl part en guerre contre les images que l'on propose de Rimbaud.

« Puisque l'âme de Rimbaud est devenue chrétienne, sa poésie le deviendra, quelles que puissent être, au demeurant, les apparences. Les *Illuminations* et la *Saison en enfer* deviendront des livres catholiques. Voilà pourtant jusqu'où l'habitude du mensonge intérieur égare ceux qui s'y aventurent ! La conversion de Rimbaud reste bien douteuse, mais qu'importe ! Qu'ils prennent ou qu'ils laissent ce cadavre... le poète Rimbaud leur crachait au visage : qu'ils s'essuient et cessent de prétendre que Rimbaud était un des leurs ! »

Laissons ces querelles à propos d'un cadavre pour savoir ce que Rimbaud représente pour les jeunes filles modernes de 1920, gracieuses sans mièvrerie, intelligentes sans être surchargées de lectures, en paix avec leur époque et ses nouveautés techniques, d'apparence fragile mais sûres de leurs pouvoirs sur les hommes, et qui s'expriment en une langue presque précieuse ; en un mot, les créatures de Jean Giraudoux. Dans *Suzanne et le Pacifique*, l'héroïne entend le nom de Rimbaud revenir dans les conversations de ses amis et s'irrite de ne rien pouvoir lui accoler : « Trois noms dont j'ignorais presque l'orthographe, mais qui me semblaient cependant, à la place de Renan, de Barrès, beaux écrous un peu desserrés, les seuls à visser maintenant notre pauvre existence contre le monde et ses mystères, Mallarmé, Claudel, Rimbaud. Je ne savais rien d'eux — même s'ils étaient vivants, et pas s'ils étaient morts ; j'ignorais si le voisin que je heurtais dans les gares en prenant mon billet, dans les pâtisseries en mangeant des éclairs, jamais hélas ! ne serait plus ou toujours pourrait être, ô bonheur, Mallarmé, Claudel ou Rimbaud. »

Dans le cas particulier, les jugements des

jeunes filles, si émouvantes soient-elles, ne valent pas celui des poètes. Qu'importent le catalogue des jours de Rimbaud et les tentatives divinatoires à son égard. A force de le tirer à hue et à dia, de le traquer en Angleterre, en Belgique ou en Abyssinie, on finit par oublier ce par quoi il existe et s'impose à la mémoire des hommes : son œuvre. C'est aux poètes qu'il faut s'adresser pour mieux connaître et mieux suivre à la trace sa postérité.

Parmi nous l'invisible

René Char, enraciné dans son Isle-sur-la-Sorgue, est sûrement l'un de ceux qui ont le mieux compris Rimbaud. Peut-être fallait-il opposer à « l'homme aux semelles de vent » et à sa mobilité, une autre mobilité : celle du poète dont le voyage consiste à regarder couler sa rivière, exister sa montagne, à suivre le cours des saisons avec la plus grande attention. Le poète provençal a emprunté quelque chose à la prose de l'Ardennais : un lyrisme traversé d'éclairs et de tendresses presque muettes. Pour René Char, les divers épithètes dont on a affublé Rimbaud n'ont aucun intérêt.

« Arthur Rimbaud jaillit en 1871 d'un monde en agonie, qui ignore son agonie et se mystifie, car il s'obstine à parer son crépuscule des teintes de l'aube de l'âge d'or. Le progrès matériel déjà agit comme brouillard et comme auxiliaire du monstrueux béliet qui va, quarante ans plus tard, entreprendre la destruction des tours orgueilleuses de la civilisation de l'Occident.

Le romantisme s'est assoupi et rêve à haute

voix : Baudelaire, l'entier Baudelaire, vient de mourir après avoir gémi, lui, de vraie douleur ; Nerval s'est tué ; le nom de Hölderlin est ignoré ; Nietzsche s'apprête, mais il devra revenir chaque jour un peu plus déchiqueté de ses sublimes ascensions (Hugo, le ramoneur sénestre, ivre de génie autant que de fumée, sera demain massivement froid comme une planète de suie) ; soudain, les cris de la terre, la couleur du ciel, la ligne des pas, sont modifiés, cependant que les nations paradoxalement ballonnent, et que les océans sont sillonnés par les hommes-requins que Sade a prédits et que Lautréamont est en train de décrire.

L'enfant de Charleville se dirige à pied vers Paris. Mieux que la Commune, et avec d'analogues représailles, il trouve de part en part comme une balle l'horizon de la poésie et de la sensibilité. Il voit, relate et disparaît, après quatre ans d'existence, au bras d'une Pythie qui n'est autre que le Minotaure. Mais il ne fera que varier le lieu mental en abdiquant l'usage de la parole, en échangeant la tornade de son génie contre le trimard du dieu déchu.

Il n'a rien manqué à Rimbaud, probablement rien. Jusqu'à la dernière goutte de sang hurlé, et jusqu'au sel de la splendeur. »

« Troué de part en part l'horizon de la poésie et de la sensibilité ». Ce même stigmaté indispose Julien Gracq, qui mit Rimbaud en exergue de son *Liberté grande*. A l'occasion de la cérémonie du centenaire du poète, organisée à Charleville, il demande à ce qu'on laisse un peu l'homme pour se soucier plus de ce qu'il a écrit :

« Quoi qu'il en soit, il semble que le temps vient où le silence de Rimbaud va passionner moins que l'assez bref moment où il a parlé — mais ce qui s'appelle parler — comme on

n'avait jamais parlé avant lui (...) Nous n'aurons pas à nous en plaindre. Il y a des jours — quand on vient de relire les *Illuminations* ou la *Saison* — où on prend de l'humeur contre ces singuliers adoreurs de Rimbaud qui ne cherchent rien tant qu'à nous persuader que de son passage à travers la poésie, il ne reste sérieusement à considérer que le *trou* ».

Malgré ces protestations, les « singuliers adoreurs » propagent leur culte. Rimbaud devient un héros de l'anticonformisme et l'on ne veut plus connaître de lui que sa déréliction puis son silence. Symbole d'un nouveau mal du siècle, il est prisé par des jeunes gens qui prennent le dérèglement des sens pour un art poétique et ignorent la part obscure du travail : la fabrication du poème, le brouillon... Son nom prononcé comme un mot de passe, une allusion à la vie africaine (le courage de tout abandonner...) dispensent désormais de lire la *Saison* et les *Illuminations*. D'une certaine manière Rimbaud continue d'être un poète maudit. Sa gloire le rend invisible, ou tout au moins elle ne facilite en rien sa connaissance. Cependant sa puissance demeure tout entière et il peut encore « mettre au monde », engendrer spirituellement un Henry Miller, comme il l'a fait pour Paul Claudel. L'écrivain américain ne doute pas du caractère fatal de cette rencontre :

« C'est seulement aujourd'hui, dix-huit ans après avoir entendu pour la première fois son nom, que je suis capable de le comprendre clairement, de le lire comme un voyant. Maintenant, *je sais* l'importance de son apport, l'intensité de sa détresse. Maintenant je comprends le sens de sa vie et de son œuvre — du moins pour autant qu'on puisse prétendre connaître la vie et l'œuvre d'autrui. Mais l'évidence, pour moi, c'est le miracle qui me fit échapper à ce même terrible destin ».

Il est vrai que Rimbaud, par sa stature et l'éclat de son génie, a distrait le cours de l'histoire littéraire. Que ce serait-il passé sans sa lourde présence ? On imagine mal une solution de continuité entre le Symbolisme des années 1870 et la poésie du XX^e siècle. Le « passant considérable » a laissé sa marque. Certains l'ont plus ou moins bien reçues. « Les innombrables victimes de l'escorte, écrit Jean Cocteau, s'acharnent à perpétuer une certaine allure, une certaine insolence rimbaldienne, sans se douter que si ce *passant fut considérable* c'est à cause d'un emploi neuf de la syntaxe qui divinise à mes yeux *Bonne Pensée du matin* et fait *Ma Bohême, La Rivière de Cassis, Bruxelles, Mémoire*, prendre place dans mon panthéon intime... »

Enfin, à côté de cette critique fondée sur la sympathie, il existe celle des professeurs. Ce n'est pas le moindre effet de Rimbaud que d'avoir suscité un monument unique au monde. Il s'agit du *Mythe de Rimbaud*, un énorme ouvrage auquel travail le professeur Etiemble depuis plus de quarante ans, et dans lequel il tente de recueillir tout ce qui a été écrit sur le poète. Son but est d'imposer un peu de mesure aux exégètes, et d'arriver ainsi à atteindre la vérité rimbaldienne. L'intention est louable, mais l'on craint surtout qu'à force de glose, l'œuvre du poète ne finisse par lui échapper ou tout au moins sa beauté par ne plus l'atteindre.

Et l'on peut s'étonner de l'étrange froideur, du désenchantement qu'exprime la conclusion de la dernière édition de l'essai qu'Etiemble écrivit sur Rimbaud, avec Yassu Gauclère. « Et pourtant, il faudrait que Rimbaud, pour mériter son destin, fût ce savant aussi en qui se joue le grand débat du XIX^e : poète contre ingénieur. Il me convenait donc que Rim-

baud, converti dès lors à ce que plus tard on dirait « technocratie », s'efforçât en Afrique d'être ingénieur, explorateur. J'aimais qu'il eût reconnu la voie qu'aurait dû suivre le chemin de fer Djibouti-Addis-Abbeba. Et si je déplorais en lui quelque imperfection, c'est de n'avoir point appliqué avec la même aisance, ou la même rigueur, l'autre partie de son programme : le « devoir à chercher ». Je comptais, recomptais ses faiblesses : les deux primes d'engagement qu'il sut très bien voler, l'un en 75 et l'autre en 76 ; les menues escroqueries ; le chantage exercé aux dépens de Verlaine ; le pillage d'épaves et la traite des noirs. Sans parler du trafiquant d'armes ! Il me semblait pourtant que Rimbaud cherchait à se vaincre, à se bâtir, dououreusement, une haute vie morale. Il est vrai qu'il fut scrupuleux en affaires (et même à l'excès, si l'on pense aux forbans avec lesquels il négociait et qui, à l'occasion, le plumèrent assez bien). Il est vrai qu'en fait de traite des noirs, notre seule certitude est qu'il insista pour acheter à Ilg deux jeunes esclaves noirs, à son usage personnel. Faut-il admettre qu'il s'abaisse, dans sa correspondance, au niveau moral et mental de sa famille ? Je voudrais le croire, et que, quelles qu'aient encore été ses rechutes de 75 à 80, l'homme qui supporta dix années d'ascétisme — fût-ce pour gagner quelque argent, et la paix — a tenté de son mieux d'entrer dans le jeu moral. Je voudrais le croire, mais il y a un je ne sais quoi, dans cette fichue correspondance, qui peut-être n'imposera de n'aimer sans réserve désormais, que quelques œuvres : certaines *Illuminations*, plusieurs poèmes, une grande partie de la *Saison*. »...

Mais laissons René Char répondre :

« Qu'il se trouve un vaillant professeur pour assez comiquement se repentir, à quarante

ans, d'avoir avec trop de véhémence, admiré, dans la vingtième année de son âge, l'auteur des *Illuminations*, et nous restituer son bonheur ancien mêlé à son regret présent, sous l'aspect rosâtre de deux épais volumes défnitifs d'archives, le labeur de ramassage n'ajoute pas deux gouttes de pluie à l'ondée, deux pelures d'oranges de plus au rayon de soleil qui gouvernent nos lectures. Nous obéissons librement au pouvoir des poèmes et nous les aimons par force. Cette dualité nous procure anxiété, orgueil et joie ».

Tout au long de cet ouvrage nous avons peu parlé de bonheur, à l'exception de ceux de l'écriture... Rimbaud a-t-il été heureux ? Nous l'entrevoyons. A certain détour d'une route, lorsqu'après la halte à l'auberge et l'offrande capitale mais refusée du corps peint par Vermeer d'une servante, il regarde le ciel cerné d'herbe, la tête enfouie dans le talus ; où à Douai, lorsqu'auprès de son professeur, entre les *Chercheuses de poux*, les sœurs Gindre, il recopie à longue plume ses poèmes de fugueur (c'est là un des bonheurs en poésie). Peu de choses, dans une vie.

Rimbaud nous a appris que ce que l'on considère comme le bel âge n'est pas le bel âge. Il n'est pas donné à tout le monde d'être un astre fulgurant dans l'histoire de la poésie, ou du moins de voir son adolescence traversée par l'astre fulgurant de la poésie.

Cette œuvre composée entre seize et vingt ans, cessons là de la coucher dans des livres et rendons-la à l'enfance. Lisons-la simplement et avec fermeté, tenons-nous en à elle. L'homme Rimbaud, lui, ne rompra pas son silence : il n'avait rien de plus à dire...

L'anxiété, l'orgueil et la joie dont parle René Char, il faut en espérer l'irruption dans l'adolescence, et la permanence dans l'âge d'homme, de tous ceux qui liront Rimbaud.

Pour en savoir davantage

P. ARNOULT

Rimbaud, Albin Michel, 1943 ; nouvelle édition, 1955.

S. BERNARD

Rimbaud et la création d'une nouvelle langue poétique, *dans* Le Poème en prose de Baudelaire jusqu'à nos jours, Nizet, 1959.

Y. BONNEFOY

Rimbaud par lui-même, Editions du Seuil, 1961.

S. BRIET

Rimbaud notre prochain (*avec des documents inédits*), Nouvelles Editions latines, 1956.

H. DE BOUILLANE DE LACOSTE

Rimbaud et le problème des « Illuminations », Mercure de France, 1949.

J.-M. CARRE

La Vie aventureuse de Jean-Arthur Rimbaud, Plon, 1926 ; réédition augmentée, 1949.

C. CHADWICK

Etudes sur Rimbaud, Nizet, 1960.

M. COULON

La Vie de Rimbaud et de son œuvre, Mercure de France, 1929.

D.-A. DE GRAAF

Arthur Rimbaud homme de lettres, Assen, Van Gorcum et Cie, 1948.

Arthur Rimbaud, sa vie, son œuvre, Assen, Van Gorcum et Cie, 1961.

E. DELAHAYE

Rimbaud, l'artiste et l'être moral, Messein, 1923.

Souvenirs familiers à propos de Rimbaud, Verlaine, Germain Nouveau, Messein, 1925.

« Les Illuminations » et « Une Saison en enfer » d'A. Rimbaud, Messein, 1927.

R. ETIEMBLE

Le Mythe de Rimbaud, t. 1 : Genèse du mythe, Gallimard, 1954. T. 2 : Structure du mythe, Gallimard, 1952.

R. ETIEMBLE et Y. GAUCLERE

Rimbaud, Gallimard, 1936 ; nouvelle édition remaniée, 1950.

J. GENGOUX

La Pensée poétique de Rimbaud, Nizet, 1950.

COLONEL GODCHOT

Arthur Rimbaud « ne varietur », 1856-1871, Nice, 1936.

H. GUILLEMIN

Rimbaud, *dans* A vrai dire, Gallimard, 1953.

C. A. HACKETT

Rimbaud, Bowes and Bowes, Londres, 1957 (en anglais).

G. IZAMBARD

Rimbaud tel que je l'ai connu, Mercure de France, 1946.

H. MATARASSO et P. PETITFILS

Vie d'Arthur Rimbaud, Hachette, 1962.

H. MONDOR

Rimbaud ou le génie impatient, Gallimard, 1955.

J. MOUQUET

Rimbaud raconté par Paul Verlaine, Mercure de France, 1934 (*recueil des articles et autres écrits de Verlaine concernant Rimbaud*).

J. RIVIERE

Rimbaud, Kra, 1930.

R. ROLLAND DE RENEVILLE

Rimbaud le voyant, Au Sans Pareil, Paris, 1929 ; réédition, La Colombe, 1947.

F. RUCHON

Jean-Arthur Rimbaud, sa vie, son œuvre, son influence, Champion, 1929.

E. STARKIE

Rimbaud, 3^e édition, Faber and Faber, Londres, 1961 (en anglais).

Rimbaud en Abyssinie, Payot, 1938.

ŒUVRES COMPLETES

Texte établi et annoté par J. Mouquet et Rolland de Renéville, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1946 ; nouvelle édition revue, 1954.

POESIES

Edition critique, introduction et notes par H. de Bouillane de Lacoste, Mercure de France, 1939.

UNE SAISON EN ENFER

Edition critique, introduction et notes par H. de Bouillane de Lacoste, Mercure de France, 1941.

ILLUMINATIONS

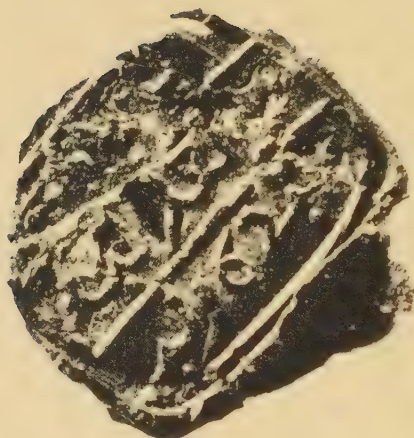
Painted plates, édition critique, introduction et notes par H. de Bouillane de Lacoste, Mercure de France, 1949.

ŒUVRES

Introduction d'A. Adam, notice de P. Hartmann, 21 planches, Club du Meilleur Livre, 1957, éditées par le Mercure de France.

Index

« JE EST UN AUTRE »	5	Les faux Rimbaud et la Chasse Spirituelle	
LA TRADITION	6	L'ART	49
LA VIE	9	ANTHOLOGIE	57
L'école buissonnière		LA COMEDIE RIMBALDIENNE	89
Le dérèglement des sens		Le Voyant et les Voyelles	
La quête de l'Orient		Le chrétien	
LES CONTEMPORAINS	23	L'aventurier	
RIMBAUD DE PLUS PRES	25	Le météore	
Rimbaud et la Commune		L'OPERA FABULEUX	105
L'époux infernal		LA CRITIQUE	121
Le désert		D'orageuses fatalités	
La fin		L'emprise de Dieu	
L'ŒUVRE	33	L'incohérence harmonique	
Les premiers poèmes		Autour d'un cadavre	
Une Saison en enfer		Parmi nous l'invisible	
Illuminations		POUR EN SAVOIR DAVANTAGE	134



*Le sceau de Rimbaud
en Abyssinie.*

Archives photographiques : 23. Bibliothèque Nationale : 34, 35, 36, 39, 40, 41, 43, 44, 45, 49, 50, 51, 54, 55, 56, 59, 62, 65, 69, 71, 74, 77, 80, 83, 87. Bulloz : 6, 7, 8, 12, 15, 16, 105, 106, 109, 115, 118, 119, 120. Doucet : 98, 104, 111, 116, 119. Giraudon : 15, 20, 89, 114, 116, 117. Mondadori : 37. Musées Nationaux : 108, 109, 110, 111, 112, 113. Musée de Charleville : 9, 11, 12, 13, 19, 20, 22, 23, 24, 92, 93, 95, 97, 100, 102, 103, 107, 109, 110, 111. Paris-Match : (Izis) : 9, 11, 15, 16, 19, 23, 24, 46, 47, 52, 53, 90, 107. Agence photo Roger-Viollet : 1, 2, 11, 16, 20, 96, 99, 101, 107, 112, 115, 119.

Nous tenons à exprimer ici notre reconnaissance à M. Taute, conservateur au Musée de Charleville, à M. Chapon, conservateur de la Bibliothèque Jacques Doucet, pour l'aide aimable et précieuse qu'ils ont bien voulu nous apporter.

DATE DUE

841.8

153108

M989a

Musso, Frédéric

AUTHOR

Arthur Rimbaud

TITLE

DATE DUE

BORROWER'S NAME

MY 17 '77
DE 18 '78

Evelyn Sheelberger
A. Kilchesty #101

MY 26 '77

JA 15 '80

RENEWED BEI

'80

Musso

153108



L'auteur

FRÉDÉRIC MUSSO

Né à Alger en 1941. Fréquente le Collège Notre-Dame d'Afrique, sur les hauteurs de la ville. Poursuit ses études à Paris puis revient en Afrique du Nord pour assister à la fin du drame algérien. Rapatrié, il publie des textes et des poèmes dans *Défense de l'Occident* et dans *Accent grave*.

Après un séjour de vingt-six mois dans l'île de Crète, voué à la vérification de quelques permanences méditerranéennes, se consacre à la « négritude » littéraire et au journalisme. Prépare un recueil de poèmes, *A chanter le fond*, dont des extraits paraissent dans *la Nouvelle Table Ronde*.

841.8 M989a
Musso, Frédéric,
Arthur Rimbaud



3 1856 00092727 5

